This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 157 k 9

Presented by R. Sharkhlow Esq.

Marquis d'Argens

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS.

TOME PREMIER.

LA
PHILOSOPHIE
DU
BON-SENS,
OU
RÉFLEXIONS
PHILOSOPHIQUES
SUR L'INCERTITUDE
Des Connoiſſances Humaines.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée conſidérablement par l'Auteur.

Avec un examen critique des remarques de M. l'Abbé D'OLIVET, de l'Académie Françoiſe.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. LXVIII.

SMITHSONIAN INSTITUTION
LIBRARY
THE TAVERN
9 NOV 1950

EPITRE

A MONSIEUR

DE BACHAUMONT.

A QUI pouvois-je dédier avec plus de raiſon un Livre d'une Philoſophie modeſte, & d'une morale douce, mais utile, qu'à un Philoſophe dont la douceur des mœurs répond à la ſage retenue de ſon eſprit dans ſes jugements & dans ſes opinions? Citoyen zélé, ami ſincere, vous êtes fait pour être également chéri & reſpecté de ceux qui ne vous connoiſſent que par la renommée de vos vertus, & de ceux qui ſont étroitement unis avec vous par les liens de l'amitie.

Je ſuis, Monſieur, avec l'attachement le plus ſincere & le plus tendre.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

LE MARQUIS D'ARGENS.

PRÉFACE

VOICI une nouvelle Edition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des essais. Elle est augmentée de plus de la moitié : & les augmentations sont pour le moins aussi utiles que ce qui composoit autrefois tout le corps de l'Ouvrage. Le succès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de soin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit possible.

J'ai toujours suivi mon premier dessein, qui étoit d'être utile aux gens du Monde, c'est-à-dire, aux personnes, pour le plaisir & l'instruction desquelles les Savants devroient plus travailler qu'ils ne font. Il semble que la plupart de ces Messieurs soient honteux au-

jourd'hui d'écrire d'une maniere qui soit intelligible à tout le monde. Quand je dis, à tout le monde, j'entends à tous ceux qui aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des livres qui semblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane à côté des Ecrits obscurs & sublimes d'HERACLITE. Ces Savants se trompent fort, s'ils se figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui fassent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philosophe Grec. A force de lire ces Ecrits mystérieux, ils les apprit par cœur, & les publia. Je puis assurer ces Messieurs, que, puisqu'ils ne se sont point soucié d'être entendus, personne ne se donnera la torture pour les entendre. Il est vrai qu'ils auront la consolation de traiter d'ignorants ceux qui mépriseront leurs Ouvrages; mais ceux-ci à leur tour les regarderont com-

me des pédants : ainſi voilà les choſes compenſées de part & d'autre.

Quand je veux qu'un Auteur écrive d'une maniere claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaiſſe & s'aviliſſe ; il eſt un art de dire les choſes les plus élevées, & de les mettre à la portée des eſprits les plus ordinaires. Perſonne n'a poſſédé cet art comme M. BAYLE & M. DE FONTENELLE ; leurs Ouvrages ſont des preuves évidentes que les matieres les plus abſtraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très-faciles.

Il eſt au reſte ridicule de ſe figurer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié, & qui ſavent beaucoup. Si Meſſieurs les Docteurs en *us* connoiſſoient un peu plus les Courtiſans, les Officiers, & même les femmes d'un certain rang, ils ſe

détromperoient, & reviendroient de leur prévention; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'enſuit pas de là qu'il ſoit obligé de s'ennuyer, en liſant l'Ouvrage d'un Savant dont la ſcience n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc pas paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moiſiſſent en paix dans la boutique d'un Libraire.

Rien n'eſt plus utile qu'une érudition amuſante & inſtructive; mais rien n'eſt plus ennuyant qu'un Livre qui n'offre qu'un cahos immenſe; l'eſprit le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité c'eſt être ſage que de ne pas employer du temps à lire de pareils Ouvrages.

Quelques Savants ſe plaignent amérement du goût du ſiecle; ſelon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il eſt aiſé de leur prouver qu'ils ſe

trompent : on lit avec avidité les Ouvrages de BAYLE, de LEIBNITZ, de LOCKE, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient ſu faire uſage de leur érudition & de leur Philoſophie, ainſi que ces grands hommes.

Je finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle ſoit, ſervira peut-être à ma condamnation ; je crains qu'on ne m'accuſe d'avoir mal imité les grands modeles que je propoſe ; ſi je n'y ai pas réuſſi, je prie mes Lecteurs de m'excuſer en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait aux premieres éditions de mon Ouvrage, me raſſure un peu : ils trouveront quelques obſervations nouvelles : c'eſt ainſi qu'on peut appeller pluſieurs remarques aſſez longues, qui peut-être mériteront leur approbation. J'ai tâché d'y raſſembler ce que j'ai cru appercevoir de plus intéreſſant & de plus inſtructif ; j'ai auſſi aug-

menté & changé conſidérablement le corps de l'Ouvrage, & j'ai placé dans cette édition deux diſſertations qui avoient été d'abord compoſées pour être miſes dans cet Ouvrage ; mais elles le furent dans un autre, par des raiſons qu'il eſt inutile de rapporter ici.

Dans la premiere de ces Diſſertations je traite de la Société, & dans la ſeconde des choſes qui peuvent rendre la vie heureuſe. Ces Réflexions forment un traité de Morale qui manquoit à cet Ouvrage pour le rendre complet ; car il ſert beaucoup plus à un homme qui veut devenir ſage, d'avoir des préceptes pour régler ſes mœurs & pour ſe conduire dans la ſociété civile, que d'étudier la Logique, la Phyſique & la Métaphyſique. Il faut devenir honnête homme avant d'être homme d'eſprit & ſavant. Ce que je dis ici, paroîtra trivial ; mais il me ſemble que lorſqu'on conſi-

dere ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le monde, & ſur-tout dans la République des Lettres, on ne ſauroit trop répéter ce précepte dont tant de gens ſemblent ne faire aucun cas.

On trouvera encore dans cette édition les réflexions ſur les principes de la Phyſique augmentées de quatorze chapitres qui traitent des quatre éléments.

Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'ai obſervé dans mon Ouvrage; on verra mes raiſons dans le Diſcours préliminaire : & puiſqu'elles ont été goûtées dans les premieres éditions, j'eſpere qu'elles ſeront auſſi heureuſes dans celle-ci.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

Premiere Idée de cet Ouvrage.

J'Ai toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantiſme des demi-Savants. Dès que j'eus fait uſage du peu de lumieres que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les perſonnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que je regardois comme les Oracles de la Science,

n'étoient que de hardis ignorants, qui, étant eux-mêmes les premieres dupes de leur vanité, ne ſe défendoient qu'à l'abri de quelques mots inintelligibles, contre les attaques de la raiſon & de la lumiere naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je ſouffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriſer les raiſonnements ſenſés d'un autre homme, qui, n'ayant pas lu Ariſtote ou Scot, ſembloit n'avoir permiſſion de faire uſage de ſa raiſon, que dans les choſes les plus communes de la vie; car à peine les demi-Savants accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance craſſe, la liberté d'agir d'une maniere un peu plus intellectuelle que celle du reſte des animaux. „ Mais ils devroient ſonger que Dieu „ n'a pas été ſi peu libéral de ſes faveurs „ envers les hommes, que ſe contenter „ tant d'en faire des créatures à deux „ jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin „ de les rendre des créatures raiſonnables (1).

La raiſon eſt un don du Ciel, accordé

[1] Locke, eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain.

à tous les hommes en général ; & ceux qui veulent en faire uſage, & réfléchir attentivement ſur eux-mêmes, & ſur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont beſoin ni des Philoſophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités néceſſaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je conviens que les Maîtres donnent une grande aiſance à l'eſprit pour pénétrer bien des difficultés, qui ſans eux l'arrêtent long-temps; mais il faut que ces Maîtres ſoient de véritables Savants ; ſans quoi les leçons qu'on reçoit, ſont beaucoup plus nuiſibles que profitables. Loin d'éclaircir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confuſion dans notre entendement, & obſcurciſſent les idées claires & diſtinctes que nous pouvons avoir. Ainſi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puiſſent l'éloigner pour toujours du bon chemin.

§. II.

Que les plus grands hommes ignorent bien des choſes.

LEs plus grands hommes, & ceux qui ſe diſtinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avouent ingénument qu'il eſt un grand nombre de choſes au-deſſus de leur connoiſſance, & auxquelles l'eſprit humain ne ſauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abregent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-temps, croient ſavoir quelque choſe, lorſqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui ſont aſſez malheureux pour recevoir leurs inſtructions.

Ces demi-Savants n'ont jamais examiné s'il n'étoit pas abſolument néceſſaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier conſentement qu'à des choſes entiérement évidentes. " La fauſ-
" ſeté, *dit le Pere Mallebranche*, &

„ la confuſion regnent dans la Philoſo-
„ phie ordinaire, à cauſe que les Phi-
„ loſophes ſe contentent d'une vraiſem-
„ blance fort facile à trouver, & ſi
„ commode pour leur vanité & leurs
„ intérêts. N'y trouve-t-on pas preſque
„ par-tout une infinie diverſité de ſen-
„ timents ſur les mêmes ſujets, & par
„ conſéquent une infinité d'erreurs? Ce-
„ pendant un très-grand nombre de diſ-
„ ciples ſe laiſſent ſéduire, & ſe ſou-
„ mettent aveuglément à l'autorité de
„ ces Philoſophes, ſans comprendre
„ leurs ſentiments (1) „.

La facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, ſont les deux ſources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savants parlent douteuſement de choſes douteuſes, & avouent ingénument leur incapacité, touchant celles qui ſont au-delà de la portée de l'eſprit de l'homme. Il eſt vrai qu'ils

[1] Mallebranche, Recherche de la vérité. *Liv. I. Chap. III. pag.* 11. *Voyez ſur la fin.* N'eſt-il pas ſurprenant que le Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoiſſoit ſi bien. On n'a jamais mieux reprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occaſions: & dans cent autres il eſt lui-même plus déciſif que les gens qu'il condamne.

croient ſavoir beaucoup moins de choſes que ceux qui prétendent les connoître toutes ; mais du moins ils ſont certains de celles qu'ils ſavent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croient connoître le plus évidemment.

§. III.

Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude.

IL eſt des Sciences, telles que la Géométrie, l'algebre, une grande partie de l'Aſtronomie, la Phyſique expérimentale, où, lorſqu'on emploie l'attention & l'étude, on peut ſe flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire preſque toujours de ſon flambeau les Géometres dans leurs opérations, les Algébriſtes dans leurs calculs, les Aſtronomes dans leurs ſupputations, & les Phyſiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à ſe tromper, ils peuvent reconnoître leurs erreurs eux-mêmes ; on peut les leur montrer d'une façon ſenſible, qui les ramene à la vérité ; mais dans la logique, la Méthaphyſique & cette partie de la Phyſique, où

l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, sans craindre qu'on lui prouve son erreur. Il a beau champ pour se donner carriere; & comme les choses qu'on cherche à approfondir sont impénétrables, tous les demi-Savants veulent donner leurs conjectures pour des décisions authentiques. On diroit qu'on est encore dans le temps du Schisme d'Occident, & que chaque Professeur de Philosophie est un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Aristote & de Scot, seront désormais des articles de Foi.

Une chose que j'ai remarquée, & dont on peut aisément s'appercevoir, c'est que dans les Ecoles & parmi les demi-Savants, on fait très-peu de cas de la Géométrie, de l'Astronomie, &c. A peine en donne-t-on une légere idée aux jeunes gens; mais on leur apprend toutes les subtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Aristote. On les exerce à criailler & à disputer avec beaucoup de feu sur les huit Livres de sa Physique, qui ne sont qu'un simple ramas de mots. Ce n'est pas qu'il fût plus dif-

ficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études auſſi infructueuſes ; mais ſans la diſpute, les demi-Savants croiroient ne pas briller. Il en eſt d'un Scholaſtique, comme de la Comteſſe de Pimbeche. La Plaideuſe penſe :

Que vivre ſans procès n'eſt pas contentement,

Et le Régent de College croit que

Vivre ſans diſputer n'eſt pas contentement.

Les demi-Savants trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Phyſique, & dans la Métaphyſique de l'Ecole, un champ de bataille digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs diſtinctions, diviſions & ſubdiviſions l'incertitude des matieres ſur leſquelles ils diſputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

Des Réflexions qui compoſent cet Ouvrage.

ENnuyé de voir le bon ſens mépriſé, je trouvai le deſſein de prouver à une perſonne aimable, chez qui j'allois ſou-

vent passer quelques jours à la Campagne, que son Chapelain, grand sectateur d'Aristote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'esprit, mais, qui nourrie loin des gens qui pussent l'instruire de certaines sciences, n'en entendoit parler que les six semaines qu'elle alloit passer dans ses terres toutes les années, crut que j'entreprenois une chose impossible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumonier entend le Grec, & qu'il dit que votre Descartes n'est qu'un benêt & un rêveur* ? „ Il dépendra de vous, lui „ dis-je, Madame, que je vous montre „ non-seulement que votre Chapelain „ ne sait rien; mais même qu'Aristote, „ son grand ami, ne savoit pas grand „ chose „ *En vérité*, me dit-elle, *vous me feriez plaisir d'entreprendre une chose aussi extraordinaire; & si vous me persuadez qu'Aristote ne savoit rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes sont des ignorants.* " Je serai peu en peine, lui répondis-je, de vous prouver „ qu'ils n'ont de certitude que de très-„ peu de choses, dans la plus grande par-

„ tie des Sciences auxquelles ils s'appli-
„ quent „. *Ah ! je veux prendre au mot*, dit cette Dame ; *& je suis bien aise de vous voir rompre une lance contre tout le genre humain.* " Vous vous trompez, „ repliquai-je. Je n'aurai rien à démêler „ avec les véritables Savants ; & les per-„ sonnes dont le génie est doué de juste-„ tesse & de bon sens, seront au con-„ traire de mon opinion, & m'aideront „ à vous prouver que la plupart des „ hommes ignorent entiérement ce „ qu'ils croient savoir „. *Mais encore*, me répondit-elle, *quelles sont les Sciences dans lesquelles vous bornez si fort la connoissance humaine* ? " Toutes celles, „ repris-je en riant, que votre Chape-„ lain croit savoir ; la Logique, les „ principes généraux de la Physique, „ la Métaphysique, l'Astrologie judi-„ ciaire „. *Vous êtes*, me dit-elle, *étrangement fâché contre mon Chapelain ; mais enfin, du moins ne lui disputerez-vous pas la certitude des faits qu'il a acquis par l'Histoire.* " Pardonnez-moi, „ Madame, repliquai-je. Je vous prou-„ verai que bien des connoissances qu'il „ a acquises par l'Histoire, sont aussi „ incertaines que les autres „.

Le défi que me fit cette Dame d'exécuter la promeſſe que je lui donnois, me fit réſoudre d'employer quelques heures de temps à repaſſer les principaux articles dont je voulois lui montrer l'incertitude. Je couchai quelques penſées ſur le papier ; & inſenſiblement, entraîné par les nouvelles matieres qui s'offroient, je fis les cinq eſpeces de Diſſertations qui compoſent cet Ouvrage. Je le montrai à quelques-uns de mes amis, qui parurent en être ſatisfaits. Ils m'engagerent à le donner au public, & j'ai tâché, en le revoyant avec toute l'exactitude poſſible, qu'il pût en être reçu favorablement. J'ai penſé que je devois rendre la lecture de mon ouvrage agréable à deux ſortes de perſonnes ; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé ; & aux véritables Savants, au tribunal deſquels tous les Ecrits doivent reſſortir.

Pour réuſſir dans mon deſſein, j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été poſſible ; j'ai traité le moins ſérieuſement & le moins abſtraitement que j'ai pu, des matieres qui n'étoient pas ſuſceptibles par elles-

mêmes de trop d'enjouement : & j'oſe me flatter que tout homme du monde qui aura lu mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pédanteſque orgueil d'un Savant hériſſé de Grec & de Latin, quand il voudra diſputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes ſentiments la moindre prévention ; je leur conſeille au contraire d'avoir auſſi peu de croyance en moi que j'en ai eu dans les autres. La raiſon ou la lumiere naturelle, étant un don du Ciel, qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire uſage ; c'eſt le moyen le plus sûr pour connoître la vérité.

J'eſpere que mon Ouvrage ſera de quelque utilité aux véritables Savants, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'aient peut-être déjà réfléchi eux-mêmes : s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me ſauront quelque gré d'avoir mis dans un ſeul point de vue toutes les raiſons capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent uſer, avant d'ajouter foi à certaines opinions.

J'ai rapporté avec toute l'exactitude qu'il m'a été poſſible, certains paſſages des plus grands Hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes ſentiments. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moyen de leur mettre ſous les yeux des paſſages, qu'ils n'euſſent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illuſtres Savants, ſans qu'ils aient la peine de les concilier eux-mêmes; en ſorte qu'ils apprendront ſouvent les différentes opinions ſur une queſtion, ſelon les différents Auteurs qui l'ont agitée. Les Savants trouveront auſſi leur utilité dans ces citations; elles leur rappelleront avec plus de force les ſentiments des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoiſſent très-parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des paſſages que j'ai cités : j'aurois ſouvent été obligé d'affoiblir mes raiſons par trop de prolixité, au lieu que je me ſuis ſervi de certaines citations, comme d'une ſurabondance de droit. Au reſte, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine connoiſſance des Sciences dont je

parle, luſſent d'abord mon Ouvrage, ſans s'arrêter aux paſſages cités; & ſans y faire attention, afin de prendre une premiere notion des choſes dont je parle, enſuite ils le liroient une ſeconde fois avec les remarques, & verroient d'un ſeul coup d'œil & ſans peine, les ſentiments des différents Auteurs dans leurs propres Ecrits.

Comme il eſt bien des Lecteurs qui n'entendent que le François, j'ai traduit tous les paſſages que j'ai cités; & la traduction s'en trouve, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou au-deſſous de la citation. Je n'ai mis aucun paſſage Latin dans le texte; j'ai placé dans les remarques tous ceux que j'ai rapportés, pour ne point interrompre la lecture des perſonnes qui ne ſavent pas la Langue Latine. D'ailleurs, dans un Livre, fait en partie pour les femmes & pour les gens du monde, il falloit éloigner tout ce qui pouvoit cauſer quelqu'embarras & demander une trop grande attention. Cependant, comme il eſt juſte d'écrire pour contenter le goût de tous les Lecteurs; & qu'il eſt aujourd'hui beaucoup de Courtiſans, d'Officiers, de Gentils-

hommes, &c. qui, ſans le paroître, ſont auſſi ſavants que bien des Profeſſeurs ; j'ai placé au bas des pages tous les paſſages que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui ſont bien-aiſes de juger des opinions d'un Auteur, parce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savants, j'en ai mis que celles que j'ai cru abſolument eſſentielles, pour vérifier l'autorité d'un paſſage dont on auroit pu chicaner le ſens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours ayant ſoutenu que les Egyptiens avoient cru qu'il *n'y avoit qu'un Dieu ſuprême, un ſeul Etre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choſes.*

§. V.

Du Reſpect dû aux Philoſophes.

IL m'eſt arrivé ſouvent de parler des Philoſohes dans le cours de cet Ouvrage, d'une maniere qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible &

épouventable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai uſé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Ariſtote, de Scot, de quelques Scholaſtiques, ſont des blaſphêmes impardonnables; mais je prie ceux qui me condamneront ſi hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainſi, en diſant qu'Ariſtote n'étoit pas un grand Phyſicien, eu égard à Deſcartes & à Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très-grand homme, rempli d'eſprit, & dont les Ouvrages ſur la Poëtique ſont auſſi bons qus ceux dans leſquels il traite de la Philoſophie, ſont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Ariſtote: & les Péripatéticiens verront ſi je ſuis retenu, eu égard à la hardieſſe du Métaphyſicien François.

„ Ariſtote, qui mérite avec juſtice la „ qualité de Prince de ces Philoſophes „ dont je parle, parce qu'il eſt le pere „ de cette Philoſophie qu'ils cultivent „ avec

„ avec tant de ſoin, ne raiſonne preſque
„ jamais que ſur les idées confuſes que
„ l'on reçoit par les ſens, & que ſur
„ d'autres idées vagues, générales &
„ indéterminées, qui ne repréſentent
„ rien de particulier à l'eſprit ; car les
„ termes ordinaires de ce Philoſophe ne
„ peuvent ſervir qu'à exprimer confuſé-
„ ment aux ſens & à l'imagination les
„ ſentiments confus que l'on a des cho-
„ ſes ſenſibles, ou à faire parler d'une
„ maniere ſi vague & indéterminée,
„ que l'on n'exprime rien de diſtinct.
„ Preſque tous ſes ouvrages, mais prin-
„ cipalement ſes huit Livres de Phy-
„ ſique, dont il y a autant de Com-
„ mentateurs différents, qu'il y a de Ré-
„ gents de Philoſophie, ne ſont qu'une
„ pure Logique : il y parle beaucoup,
„ & il n'y dit rien. Ce n'eſt pas qu'il
„ ſoit diffus ; mais c'eſt qu'il a le ſecret
„ d'être concis, & de ne dire que des
„ paroles. Dans ſes autres Ouvrages, il
„ ne fait pas un ſi fréquent uſage de ces
„ termes vagues & généraux ; mais
„ ceux dont il ſe ſert, ne réveillent que
„ les idées confuſes des ſens. C'eſt par
„ ces idées qu'il prétend, dans ſes Pro-

„ blêmes & ailleurs, réſoudre en deux „ mots une infinité de queſtions, dont „ on peut donner démonſtration qu'el„ les ne ſe peuvent réſoudre (1).

J'eſpere que les diſciples d'Ariſtote, après avoir lu ce paſſage de Mallebranche, ne ſe ſcandaliſeront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maître.

Je prie auſſi les Cartéſiens de vouloir ne point me ſavoir mauvais gré, ſi quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs ſentiments, & de les ſoutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de cette diſſertation. Au reſte, j'ai pour Deſcartes un reſpect auſſi ſincere qu'eux-mêmes : je le regarde comme le Reſtaurateur de la bonne Philoſophie; mais enfin, il étoit homme, & comme tel, ſujet à l'humanité. Un de ſes plus zélés diſciples convient (2) qu'*il n'eſt*

[1] Mallebranche, de la Recherche de la Vérité, Liv. V. Chap. II. pag. 388. Mallebranche n'a pas été le ſeul Philoſophe célebre, qui dans ces derniers temps ait parlé avec mépris de la Phyſique d'Ariſtote. Locke, Deſcartes, Gaſſendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin, ont condamné hautement les trois quarts des opinions du Philoſophe Grec.

[2] Le même, Liv. III. Chap. IV. pag. 186.

aucun de ſes Ouvrages, ſans même en excepter ſa Géométrie, où il n'y ait quelque marque de la foibleſſe de l'eſprit humain. Voilà, je crois, ce qui doit ſervir de juſtification à quiconque, après avoir rendu juſtice au mérite de Deſcartes, ne déïfie pas ſes erreurs à l'exemple des Carthéſiens outrés.

J'aurai moins d'excuſe à faire aux Gaſſendites, car la bonne foi & la ſincérité de Gaſſendi empêche qu'on ne ſe récrie ſur les erreurs dans leſquelles il peut tomber. Il avoue lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir ſans ceſſe; il ne donne la plûpart de ſes opinions que comme des ſentiments vraiſemblables. Je ne décide point entre le mérite de Deſcartes & de Gaſſendi; mais je puis aſſurer hardiment que la Poſtérité les regardera tous les deux comme des génies ſupérieurs. Leurs talents ont été différents. Deſcartes ne dut preſque rien qu'à lui-même: il mépriſa ſi fort la Philoſophie Péripatéticienne, qu'elle lui inſpira de la haine pour celles de tous les Philoſophes anciens. Gaſſendi donna les premiers coups à la Philoſophie d'Ariſtote: il remit

dans tout ſon jour un ſyſtême abandonné pendant pluſieurs ſiecles, & lui donna plus de force & plus de vraiſemblance qu'il n'avoit. Le temps décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philoſophes, mais je ſuis bien aſſuré qu'ils trouveront des partiſans & des diſciples dans la poſtérité la plus reculée; & qu'on diſputera encore dans dix mille ans de bien des queſtions qu'ils n'ont pu éclaircir.

C'eſt le deſir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé à préférer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Deſcartes; c'eſt encore moins l'envie d'élever un étranger ſur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle paſſion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils ſont Anglois, & qui cherche avec ſoin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ſes Concitoyens; mais je me moque auſſi d'un prétendu Philoſophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans ſa Nation. La patrie d'un véritable Philoſophe, c'eſt le monde; tous les hommes pour lui doi-

vent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru devoir désapprouver ; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentiments. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits sur les opinions d'un Anglois que sur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Newtoniens croient être aussi infaillibles que les Cartésiens, & qu'ils ont pour le moins aussi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adversaires ? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature ; mais ses plus célebres Disciples conviennent qu'il s'est trompé quelquefois ; & tiennent à son sujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Descartes. On a donc les mêmes droits sur les deux illustres Philosophes, & l'on peut également, pourvu que ce soit avec le respect qui leur est dû, rejetter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinions. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers temps, mais je dirai aussi qu'il étoit

ſujet aux foibleſſes de l'humanité ; & je me rirai de ceux, qui, peu contents de vouloir lui accorder l'infaillibilité que les Ultramontains donnent aux Evêques de Rome, tenteroient volontiers d'en faire une Divinité.

J'ai ſouvent cité dans mes Réflexions Locke, Philoſophe Anglois, vrai dans la plus grande partie de ſes principes, juſte dans ſes conſéquences, précis dans ſes démonſtrations ; j'avoue que ſi l'on étoit obligé de prendre un parti en Philoſophie, & qu'il fallût ſe déterminer, je n'héſiterois pas un moment à me ranger ſous l'étendart de ce grand homme ; mais puiſqu'il n'en eſt pas dans la République des Lettres comme dans les autres États, & que chacun peut y former une ſouveraineté particuliere, je continuerai, ſi je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du reſpect, & nullement de l'idolatrie. Ce ſentiment m'autoriſe à dire avec une entiere liberté, ce que je penſe ſur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.

§. VI.

Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II Livre de la Recherche de la Vérité, *contre Montaigne.*

QUELQUE eſtime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il ſe ſoit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ſes plus zélés partiſans veuillent perſuader les hommes qu'il doive jouir de cette infaillibilité, que ſes Confreres (1) ont refuſé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savants, & ceux qui font profeſſion d'aimer les Belles-Lettres, ſont auſſi intéreſſés à ſoutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlements & les Evêques le ſont à conſerver les privileges de l'Egliſe Gallicane. Ainſi après avoir rendu au P. Mallebranche la juſtice qu'il mérite, après avoir dit que c'eſt un Philoſophe de la premiere claſſe, qu'il a le génie grand, vaſte, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoyable des *Eſſais de Michel de Montai-*

1 Les Peres de l'Oratoire.

gne. Le mot de *pitoyable* paroîtra outré à bien des gens; mais il convient si parfaitement, & forme un épithete si juste, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

Le Pere Mallebranche n'a pas été le seul qui ait attaqué Montaigne : tout le parti Janséniste vouloit l'accabler (1); il faut que ses Ouvrages soient aussi bons qu'ils le sont, pour avoir résisté à tant de critiques réitérées.

Les dévots de Port-Royal se déchaînerent, non-seulement contre ses Ecrits, mais même contre sa personne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, ayent pu s'amuser à dénigrer la réputation d'un simple particulier. Il falloit que ces saints Solitaires eussent

(1) Voici un échantillon des invectives de ces Dévots atrabilaires. " Le Pyrrhonisme n'est pas „ une secte de gens qui soient persuadés de ce „ qu'ils disent : mais c'est une secte de menteurs ; „ aussi se contredisent-ils souvent en parlant de „ leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder „ avec leur langue, comme on le peut voir dans „ Montaigne, qui a tâché de la renouveller au „ dernier siecle. „ La Logique ou l'Art de penser, &c. I. *Discours pag.* XXI. Ce livre a été composé par deux ou trois Solitaires du Port-Royal, & principalement par M. Nicole.

choisi.

choisi pour déchirer Montaigne, un de ces moments qu'ils employoient pieusement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient excessivement loués (1), & qu'ils placerent dans leur Bibliotheque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit en François, pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (2).

1 Ces Messieurs les Dévots y étoient loués sous des noms empruntés. L'illustre Racine les a plaisantés vivement à ce sujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contr'eux pour la défense de Desmaretz. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernieres Editions des Oeuvres de Despreaux. " Vous n'avez pas considéré, dit M. de Racine, que ni M. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Desmaretz. Vous avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa *Clélie*. Cependant j'avois oui dire, que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce Livre horrible. L'on fit venir au dessert le Volume qui parloit de vous : il courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des Provinciales ? Et n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître. „ Oeuvres de Boileau, &c. Tom. IV. pag. 197. Edit. d'Amsterdam 1729.

2 M. Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer ; voici ce qu'il dit à ce sujet. " Je sais bien que S. Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir

Mallebranche, né & nourri dans les idées de Port-Royal, diſtilla auſſi ſa bile ſur Montaigne, & n'épargna ni ſa perſonne, ni ſes Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philoſophe auſſi éclairé que lui, qui ſanctifie toutes les pages de ſes Ecrits par des réflexions pieuſes, ne s'eſt pas apperçu qu'il ne convenoit guere d'attaquer perſonnellement un galant homme qui ne pouvoit ſe défendre. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le P. Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montaigne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long détail des qualités du pédantiſme

pleuré en liſant Virgile. Qu'eſt-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie ? mais S. Auguſtin s'accuſe auſſi d'avoir pris trop de plaiſir aux chants de l'Egliſe ; eſt-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Egliſe ? Et vous autres, qui avez ſuccédé à ce Pere, de quoi vous êtes-vous aviſés de mettre en François les Comédies de Térence ? Falloit-il interrompre vos ſaintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies ! Encore, ſi vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous ſeroit obligé de la peine que vous avez priſe. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites auſſi que le ſoin qu'on prend de couvrir les paſſions d'un voile d'honnêteté, ne ſert qu'à les rendre plus dangereuſes. Ainſi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoiſonneurs ». Oeuvres de Boileau, Tom. IV. pag. 196. Edit. d'Amſt. 1729.

qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoiſſeurs, eſt l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de diviſions & de ſubdiviſions, & traitant des attributs du pédant d'une façon auſſi abſtraite que des idées par leſquelles nous voyons tout en Dieu (1), il conclut que Montaigne *s'eſt plutôt fait un pédant à la cavaliere, & d'une eſpece toute ſinguliere, qu'il ne s'eſt rendu raiſonnable, judicieux & honnête homme* (2). Ce dernier mot emporte une injure aſſez groſſiere; car quiconque n'eſt pas honnête homme eſt un frippon. Mais, laiſſons à part ces invectives; voyons ſur quoi le Pere Mallebranche condamne Montaigne ſi hardiment. *Les pédants*, dit-il, *ſont vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raiſons, &c.* Si ce portrait là ne convient de tout point à Montaigne, il faut donc avouer qu'il n'étoit point pédant. Examinons cette queſtion ſans prévention.

1 Recherche de la Vérité, Part. I. Liv. III. Cap. VI.

2 Part. III. Livre II. Chap. V.

On blâme Montaigne de ce qu'*il n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repréſenter ſon humeur & ſes inclinations.* Il eſt vrai que Montaigne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire, pour ſa ſatisfaction & pour ſon utilité particuliere; mais ayant reconnu enſuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ſes Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas cru qu'il dût ſervir de Prédicateur au genre humain; il s'eſt contenté de l'inſtruire & de l'amuſer en même temps. S'il n'avoit eu que le deſſein de l'ennuyer par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Eſſais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montaigne, qu'*il eſt peu de Chapitres où il ne parle de lui.* Il en parle avec une ſi grande ſincérité, que l'on connoît aiſément que c'eſt moins par vanité, que pour inſtruire ſes Lecteurs. " Il eſt certain, *dit M. Coſte*, que ſon portrait eſt comme un " miroir fidele, où tous les hommes " pourront ſe reconnoître par quelque " endroit, s'ils prennent la peine de " s'y regarder avec attention, & dans le

„ deſſein de ſe voir tels qu'ils ſont effec-
„ tivement.

M. Paſchal, en bon & fidele partiſan du Port-Royal, avoit fait à Montaigne le même reproche que Mallebranche. Voici ſa critique, & la réponſe (1) qu'y a faite un Ecrivain. " Le ſot projet qu'a
„ eu Montaigne de ſe peindre, & cela
„ non pas en paſſant & contre ſes ma-
„ ximes, comme il arrive à tout le
„ monde de faillir, mais par ſes propres
„ maximes & par un deſſein premier &
„ principal! Car de dire des ſottiſes par
„ haſard & par foibleſſe, c'eſt un mal
„ ordinaire; mais d'en dire à deſſein,
„ c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, &
„ d'en dire de telles que celles-là.

„ Le charmant projet que Montaigne
„ a eu de ſe peindre naïvement, comme
„ il a fait. Car il a peint la nature hu-
„ maine; & le pauvre projet de Nico-
„ le, de Mallebranche & de Paſchal,
„ de décrier Montaigne! „ M. de Voltaire a raiſon: & ſi Paſchal n'avoit pas mieux réuſſi dans les Provinciales que dans ſa critique ſur les Ecrits de Mon-

1 Oeuvres de Voltaire, Tom. IV. pag. 366. Edit. d'Amſterdam. 1739.

taigne, les Jésuites auroient grand tort de se donner la peine d'y répondre. Il est des raisonnements si fades, que c'est leur faire trop d'honneur que de les réfuter sérieusement.

Poursuivons l'examen du pédantisme de Montaigne. On lui reproche les citations qu'il a mises dans ses Ouvrages, comme s'il avoit cru qu'elles dussent servir de raisons démonstratives. Il me sera aisé de réfuter cette critique. Montaigne n'a rapporté les passages des différents Auteurs qu'il a cités, que pour donner le plaisir & la satisfaction au Lecteur de voir d'un seul coup d'œil la pensée qu'il lui offre, & celle de l'Auteur qu'il imite. Il étoit bien aise de présenter à l'imagination ses propres richesses, & les trésors dans lesquels il en avoit puisé d'autres. Mais comment le Pere Mallebranche se récrie-t-il si fort sur *ces citations que Montaigne employoit pour des raisons*, lui qui veut prouver par l'Apocalypse que cet Ecrivain faisoit mal d'avoir de la vanité ? Il n'est rien de si plaisant que ce passage : & l'endroit où il est placé, en augmente le comique. Le P. Mallebranche, après

avoir fait un long détail de la vaine Science des pédants, *de leur imagination vigoureuſe & ſpacieuſe*, & avoir prodigué quelques injures à Montaigne, tout-à-coup par un effet de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe*, dont il vient de parler, il ſe laiſſe emporter à ſa fougue ; & ayant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain ſe regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire* : voici ce qu'il ajoute.

" Toutes les créatures ont une obli-
" gation eſſentielle de tourner les eſprits
" de ceux qui veulent les adorer, vers
" celui-là ſeul qui mérite d'être adoré ;
" & la Religion nous apprend que nous
" ne devons jamais ſouffrir que l'eſprit
" & le cœur de l'homme, qui n'eſt fait
" que pour Dieu, s'occupe de nous,
" s'arrête à nous admirer & à nous ai-
" mer. Lorſque S. Jean ſe proſterna de-
" vant l'Ange du Seigneur, cet Ange
" lui défendit de l'adorer. *Je ſuis ſervi-*
" *teur*, lui dit-il, *comme vous & com-*
" *me vos freres ; adorez Dieu.* Conſer-
" vus tuus ſum, *&c.* Deum adora.
" *Apoc.* 1. 9. 10. Il n'y a que les dé-
" mons & ceux qui participent à l'or-

» gueil des démons, qui ſe plaiſent d'ê-
» tre adorés : & c'eſt vouloir être ado-
» ré, non pas d'une adoration exté-
» rieure & apparente, mais d'une ado-
» ration intérieure & véritable, que
» de vouloir que les autres hommes
» s'occupent de nous ; c'eſt vouloir être
» adoré ; c'eſt-à-dire, en eſprit & en
» vérité.

Eh ! qu'auroit dit, grand Dieu, le P. Mallebranche, ſi pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montaigne eût fait tout-à-coup une incurſion dans la Théologie la plus relevée ; eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur ; diſtingué les différentes adorations, *extérieures, apparentes, intérieures & véritables* ; décidé que Dieu veut être *adoré en eſprit & en vérité* ; cité *Saint Jean, l'Apocalypſe, les Anges, les Apôtres* ; & tout cela, à cauſe qu'un Auteur *n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repréſenter ſes humeurs & ſon inclination* ! Car c'eſt à quoi le P. Mallebranche en revient, après avoir joui du *privilege* de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe* qu'il accorde à Montaigne, ainſi qu'à tous les pédants.

Le Pere Mallebranche avoit raiſon de mépriſer la charmante érudition de Montaigne; car perſonne n'a jamais eu moins de goût que lui, pour ce qu'on appelle belle Littérature. Monſieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faiſoit peu de cas de cette Philoſophie qui ne conſiſte qu'à apprendre les ſentiments des différents Philoſophes, & qu'il n'avoit jamais pu lire dix vers de ſuite ſans dégoût.* Je ferai en paſſant deux réflexions: la premiere, c'eſt que la ſeule bonne maniere d'étudier, c'eſt celle d'examiner avec ſoin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainſi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des erreurs dans leſquelles ils ſont tombés: on adopte les premieres, on rejette les ſecondes. Tout eſt utile dans la lecture des Anciens; c'eſt en partie à la connoiſſance des fautes qu'ils ont commiſes, que nous ſommes redevables de la plupart des découvertes que nous avons acquiſes. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gaſſendi n'eût publié ſes Ouvrages: Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoue (1)

1 *Quare dicere non vereor, plura me probare*

qu'il a de grandes obligations a Ariſtote. M. de Fontenelle ſe trompe très-fort, lorſque voulant excuſer le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit (1) *qu'on peut ſavoir l'hiſtoire des penſées des hommes, ſans penſer.* Je ſuis perſuadé au contraire, qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a étudié la Nature dans ſes plus belles productions, c'eſt-à-dire, dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les ſiecles, & qui s'eſt nourri l'eſprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs excellents Ouvrages, n'ait un avantage infini, pour penſer juſte, ſur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que ſon propre génie. Je me reſerve à traiter cette matiere plus amplement dans un autre Ouvrage, & je paſſe à la ſeconde réflexion.

Quelque peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, il a voulu quelquefois en mettre dans ſes Ouvrages; mais on peut douter juſtement ſi ſon deſſein n'étoit pas d'en

in Libris Ariſtotelis, quam in meditationibus Carteſii, tantum abeſt, ut Carteſianus ſim. Leibnitii. *Epiſt. Tom. II. pag. 124. Epiſt. XIV.*

1 Eloges des Académiciens, Tom. I. pag. 342. Elog. de Mallebranche.

dégoûter les Lecteurs par la maniere dont il l'employoit. Par exemple, pour prouver que les Gascons, les Picards & les Normands different entr'eux pour le caractere & pour l'humeur, il cite l'Ecriture Sainte (1), Cicéron, Martial, Horace, &c. Ne voilà-t-il pas une érudition bien employée, sur-tout dans la question dont il s'agit? Car, ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est

1 On reconnoît tous les jours la vérité de ceci par les diverses humeurs & les différens caracteres d'esprit des personnes de différens pays. Les Gascons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les Normands. Ceux de Rouen & de Dieppe & les Picards different tous entre eux, & encore bien plus des bas Normands, quoiqu'ils soient assez proches les uns des autres. Mais si on considere les hommes qui vivent dans des païs plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout temps pour la sagesse de leurs habitants, comme Theman & Athenes; & d'autres pour leur stupidité, comme Thebes, Abdere, & quelques autres.

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici; crassum Thebis. Cic. *de Fato.*
Abderitanæ pectora plebis habes. Mart.
Boeotum in crasso jurares aëre natum. Hor.
Numquid non ultra est sapientia in Theman?
Jerem. *Cap.* 49 *V* 7.

Recherche de la Vérité, Liv. II. Chap. 3. pag. 115. Tom. I. Edit. in-12.

notoirement faux; le climat en général ne fait rien sur le génie : c'est une erreur ancienne que de soutenir le contraire; erreur démentie de nos jours par l'expérience journaliere, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, ayant produit des personnes d'une imagination aussi vive que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz? Est-ce que Descartes & le Tasse ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différents du leur?

Les Anciens avoient des exemples aussi frappants que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdere; la Grece n'eut jamais un autre génie aussi vaste que le sien : & le système de ce Philosophe prouve assez la vivacité de son imagination.

Si le Pere Mallebranche eût pris soin d'étudier les Philosophes anciens avec attention, il auroit évité de ne paroître érudit, que pour soutenir une erreur. De même, s'il eût pu lire les vers des meilleurs Poëtes sans dégoût, il n'au-

roit pas cité (1) Plaute, pour prouver que *le vin donne du croc en jambe*, & qu'Horace a fait mal à propos l'éloge de l'yvreſſe. Un peu plus de juſteſſe dans l'application des paſſages eût bien contenu dans l'ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a employé avec une délicateſſe infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui preſque toujours donne à leurs penſées une nouvelle grace.

Le Pere Mallebranche reproche en-

1 Le vin eſt ſi ſpiritueux, que ce ſont des eſprits animaux preſque tout formés; mais des eſprits un peu libertins, qui ne ſe ſoumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cauſe de leur ſolidité & de leur agitation exceſſive. Ainſi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changements dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator doloſus eſt*, pour parler comme Plaute, & il Produit dans l'eſprit bien des effets qui ne ſont pas ſi avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers:

Quid non ebrietas deſignat? operta recludit;
Spes jubet eſſe ratas: in prælia trudit inermem;
Sollicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quam non fecere diſertum?
Contractа quem non in paupertate ſolutum?

Recherche de la Vérité, Liv. II. Chap. II. p. 153.

core à Montaigne *de ſe contredire à tout moments, & dans un même chapitre, lors même qu'il parle des choſes qu'il prétend le mieux ſavoir.* Pour juſtifier Montaigne, je ne dirai que cē que dit le Pere Mallebranche, peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lu Montaigne, ſavent que cet Auteur affectoit de paſſer pour Pyrrhonien, & qu'il faiſoit gloire de douter de tout.* Je demande, ſi l'on eſt en droit de trouver mauvais qu'un homme qui doute, témoigne de l'incertitude; & ſi c'eſt un défaut, à quiconque cherche la vérité, de balancer ſon opinion, & d'examiner les différents ſentiments avant de ſe déterminer, & d'en adopter quelqu'un? Car c'étoit à cette ſage précaution que ſe réduiſoit le Pyrrhoniſme de Montaigne. Tout le monde peut s'en éclaircir en liſant ſes Ouvrages: & il faut être aveuglé par ſa paſſion, ou conduit par la mauvaiſe foi, pour ſoutenir que Montaigne ait jamais eu l'idée de ſoutenir la ridicule opinion des anciens Pyrrhoniens. Eſt-ce réduire la Philoſophie à la ſeule qualité de douter de tout, que de dire qu'*elle nous inſtruit de tout, & que l'enfance y a ſes leçons comme les*

autres âges (1) ? Eſt-ce n'être certain de rien, que d'aſſurer que la Philoſophie nous rend vertueux, & que la vertu eſt le ſouverain bien ? *La ſcience*, dit Montaigne, *a pour but la vertu, qui n'eſt pas*, comme dit l'Ecole, *plantée à la tête du mont coupé, raboteux & inacceſſible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au rebours, logée dans une belle plaine, fertile & floriſſante, d'où elle voit bien ſous ſoi d'autres choſes* (2).

Eſt-ce là douter ? Je crois que c'eſt admettre la néceſſité des vérités fondamentales au bien de la Société ; mais je ſens quels ſont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche ; il nous les apprend lui-même. *Que peut-on penſer d'un homme*, dit-il, *qui confond l'eſprit avec la matiere, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philoſophes ſur la nature de l'ame, ſans les mépriſer, ... qui ne voit pas la néceſſité de l'immortalité de nos ames, qui penſe que la raiſon humaine ne la peut connoître*, &c. Voilà donc les principa-

1 Montaigne, eſſais, Liv. I. Chap. XXV. pag. 281.

2 Montaigne, la-même, pag. 278.

les queſtions que le Pere Mallebranche eût voulu que Montaigne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avouerai que je le loue d'avoir agi de bonne foi, & d'être convaincu naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui eſt impénétrable. Je renvoie le Lecteur à ma quatrieme réflexion ſur la Métaphyſique, pour voir ſi ces queſtions ſont auſſi évidentes que le dit le Pere Mallebranche, & ſi les preuves qu'il en a données, ſont auſſi claires & auſſi convaincantes qu'il le prétend ?

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE Des Connoiſſances Humaines.

RÉFLEXION PREMIERE.

Concernant l'incertitude de l'Hiſtoire.

§. I.

Introduction.

VOUS croyez, Madame, que je ſuis fort en peine de vous prouver démonſtrativement l'opinion que vous m'avez ſouvent entendu ſoutenir touchant *le peu de certitude que nous avons*

des choſes que nous croyons ſouvent les plus aſſurées. Vous penſez qu'il me ſera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & *de vous apprendre en huit jours de temps autant de Philoſophie qu'en ſavent les Profeſſeurs de tous les Colleges de Paris.* Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité; mais je fais trop de cas de votre eſtime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promeſſes. Peut-être demanderois-je quelques ſemaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous; mais vous avez un eſprit ſi juſte, & nous ſavons ſi peu de choſes, qu'en vérité, quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre auſſi habile qu'un Profeſſeur, j'aurois pu dire; qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux; & il m'eût encore été très-facile d'exécuter ma promeſſe.

Vous ſavez, Madame, que la Philoſophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas ſur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géométrie, l'Aſtronomie, l'Algebre & autres Sciences, dont les principales opérations ſe démontrent

par des ſupputations de calcul, & par des regles certaines. Notre Theſe ne s'étendoit uniquement que ſur le peu d'utilité de la Logique, ſur l'incertitude de cette partie de la Phyſique, qui n'eſt point appuyée par des expériences, & ſur la ſombre & impénétrable profondeur de la Métaphyſique. Le Révérend Pere Bonaventure vous aſſuroit, qu'une étude de vingt années de ſuite, pouvoit à peine ſuffire pour montrer le chemin qu'on doit tenir pour arriver à ces Sciences; en ſorte qu'il faut étudier vingt ans ſous un Maître, & vingt autres dans ſon cabinet, pour acquérir le titre de Savant. Mais franchement c'eſt ſe tourmenter bien vainement pendant quarante ans, pour demeurer enfin auſſi ignorant que le premier jour qu'on a commencé. Vous ſavez, Madame, les diſputes que nous avions à ce ſujet avec ce Révérend Pere: il prétendoit ne rien ignorer, & je ſoutenois que les hommes ſavent fort peu de choſe, & que ce qu'ils connoiſſent clairement, eſt à la portée de tout le monde. Le bon Pere alors, pour ſoutenir ſon opinion, avoit recours à de grands mots, qui

vous paroiſſoient une preuve de ſon bon droit, mais puiſque la lecture des *Eſſais de Montaigne*, de quelques *Oeuvres de Bayle*, & de quelques *Ecrits de la Mothe-le-Vayer* vous ont, dites-vous, rendu mon opinion plus vraiſemblable, je veux bien aujourd'hui vous convaincre entiérement.

Je ſais que vous aimez les autorités des célebres Ecrivains; & lorſque le Révérend Pere Bonaventure citoit Ariſtote, ou Saint Thomas, vous me paroiſſiez auſſi prévenue, que ſi l'on vous eût convaincue démonſtrativement. Je me ſervirai donc, pour vous plaire, dans certaines occaſions de quelques paſſages des meilleures Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puiſſiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-deſſous, afin que ſi vous me croyez de mauvaiſe foi, vous puiſſiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'emploirai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion; c'eſt par des raiſons que je veux vous prouver les faits que j'avancerai: & c'eſt auſſi de votre ſeule

raiſon que je vous prie de faire uſage. La ſeule choſe que j'exige de vous, eſt de ne pas faire plus de cas d'Ariſtote & de Deſcartes, lorſqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

Le reſpect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'eſclavage : il faut les louer dans ce quils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une eſtime qui tienne de la vénération; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils ſont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs ſentiments. S'ils euſſent eu la foibleſſe de n'oſer condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fuſſent jamais parvenus au degré, auquel ils ſe ſont élevés, & ils ne les euſſent jamais égalés.

§. 11.

Que notre Raiſon ne peut nous tromper en ce que nous appercevons diſtinctement, & qu'elle doit prévaloir ſur toutes les Autorités.

IL faut d'abord poſer ce premier principe, que notre raiſon, qui eſt un préſent que Dieu nous a fait pour nous conduire, ne ſauroit nous tromper dans les choſes qu'elle apperçoit, & qu'elle diſtingue évidemment (1); car ſi ce diſcernement & cette faculté de concevoir nous trompoit, Dieu ſeroit lui-même un trompeur, qui nous préſenteroit le faux ſous les apparences du vrai. Notre raiſon ne nous ſerviroit plus à aucun uſage; elle ſeroit un don pernicieux, qui tendroit plutôt à nous égarer qu'à

1 La faculté qu'il nous a donnée, que nous appellons lumiere naturelle, n'apperçoit jamais aucun objet qui ne ſoit vrai en ce qu'elle connoît clairement & diſtinctement, pour ce que nous aurions ſujet de croire que Dieu ſeroit trompeur, s'il nous l'avoit donnée telle que nous priſſions le faux pour le vrai, lorſque nous en uſons bien. *Deſcartes*, Principes de la Philoſophie, I. Part. pag. 22.

nous conduire (1). Or, vous sentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper; la fourberie & l'injustice sont des attributs indignes d'un Etre souverainement parfait : il faut donc que la raison ou la faculté de connoître, que nous avons reçue en naissant, n'apperçoive aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & distinctement.

C'est tomber dans un Pyrrhonisme outré que de soutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raison est un flambeau dont la lueur ne sert qu'à nous égarer, on ouvre la barriere à toutes les erreurs les plus monstrueuses; il n'est aucune opinion qu'on ne puisse défendre. Quel est l'état des hommes, s'ils n'ont absolument aucun moyen de démêler du mensonge les vérités les plus claires? Les bêtes seront bien plus heureuses, puisqu'elles trouveront dans

1 Notre raison est un don de Dieu, qui ne sauroit nous tromper; c'est un présent qu'il nous a fait, pour nous donner le moyen de le connoître & le servir. Si cette raison dans les choses évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit; ce qui ne peut se soutenir, Dieu étant la vérité même. *Lettres Juives, Lettre* XXXIII.

leur instinct des ressources que la raison ne sauroit fournir aux hommes. Les Philosophes les plus illustres de ces derniers temps, je parle de ceux-mêmes qui ont le plus penché vers le Pyrrhonisme, ont convenu cependant que l'homme avoit en lui des moyens pour connoître la vérité; Gassendi (1) en a établi trois dans sa Philosophie. Quelque plaisir que Bayle se soit fait de fournir des armes aux Pyrrhoniens, on voit bien que son dessein n'a point été de soutenir que l'homme ne peut distinguer le vrai du faux, en se servant de sa raison. Ce n'est pas elle qui nous trompe, c'est la maniere de nous en servir, dit fort bien un Auteur, qu'on place parmi les Pyrrhoniens raisonnables, c'est-à-dire, parmi les sages Philosophes qui ne décident que des choses qu'ils connoissent évidemment. Il faut donc sans cesse consulter la raison.

Quelles que soient les autorités, quels que soient les exemples qu'on nous allegue, nous sommes en droit

1 Itaque tria sunt omnino criteria veritatis; sensus nimirum sive sensio; prænotio seu anticipatio; & affectio seu passio. *Philos. Epicuri Syntagma.* &c. *Autore Petro Gassendo. Cap.* I.

de

de les rejetter comme des fables, dès que nous les voyons opposés à la lumiere naturelle; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

La plus grande partie des opinions humaines sont fondées ou sur l'Histoire ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savants; il en est très-peu qui ne soient appuyées que sur la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumiere naturelle, j'examinerai, si vous voulez bien, l'incertitude qui regne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuyer.

§. III.

De l'Incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.

L'Histoire, que nous regardons comme le registre des événements des siecles passés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raison. Tout ce que nous devons faire, c'est

d'avouer qu'un Hiſtorien fameux qui écrit un événement contraire à certaines notions & à la raiſon, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez leſquels il vivoit, & de ſuivre le torrent de la ſuperſtition & des préjugés.

On eſt obligé, lorſqu'on écrit l'Hiſtoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fauſſeté, & l'on n'eſt point le maître de les ſupprimer (1). C'eſt à un Philoſophe à diſcuter la vérité d'une opinion. Un Hiſtorien n'eſt pas fait pour entrer en controverſe : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'eſt qu'il n'ait que peu ou point de croyance à ce qu'il rapporte.

Il en eſt peu qui obſervent exactement cette maxime. La plupart, après avoir aſſuré un grand nombre de choſes ou fauſſes ou ridicules, propoſent ſur

1 Quand Tacite rapporte quelque miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Hiſtoriens ; ils tiennent regiſtre des événements d'importance Parmi les accidents publics, ſont auſſi les bruits & opinions populaires. C'eſt leur rôle de réciter les communes créances, non pas de les régler. Cette part touche les Théologiens, & les Philoſophes, Directeurs des conſciences. Montaigne, Eſſais Liv. II. Chap. VIII.

quelques-unes, un doute assez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occasion semble autoriser les mensonges qu'ils ont approuvés (1).

Pour vous persuader, Madame, de l'incertitude qui regne dans l'Histoire, je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencements; II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les temps s'approchent un peu plus de nous; III. combien les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'événements miraculeux & surnaturels; IV. la différence de sentiments des Ecrivains d'une Religion différente; V. le ridicule des Annales de tous les différents Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un événement sont souvent si ignorés des Historiens.

1 Illi, cum [illegible]lta me mentiri sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spondere, sed adjiciunt: penes Auctores fides erit. *Seneca Natur. Quæst.* Lib. IV. Cap. III.

§. IV.

Incertitude de l'Hiſtoire dans ſes commencements.

L'Hiſtoire des premiers ſiecles eſt ſi obſcure, ce qui en eſt parvenu à nous eſt ſi peu de choſe, & eſt ſi mêlé de tant de fables, que la raiſon dément évidemment, qu'on ne peut, lorſqu'on veut faire uſage de la lumiere naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on en rapporte. Nous n'avons, juſqu'au déluge, aucune idée de ce qui eſt arrivé, que dans les Livres de Moyſe; car ſi nous voulions conſulter les autres Hiſtoriens qui peuvent nous inſtruire des temps plus éloignés, & ſi nous nous arrêtions aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous ſerions obligés de rejetter la Geneſe comme un Livre apocryphe, puiſque les Ecrivains de cette Nation font remonter les commencements de leur Hiſtoire à pluſieurs milliers d'années avant la création du Monde (1). La

1 Les Hiſtoriens Chinois ſuppoſent comme une choſe conſtante que *Fe-hi*, leur premier Roi, a monté ſur le Trône 2982. ans avant Jeſus-Chriſt;

Foi & la Religion nous obligent à ne point approfondir cette queſtion : ainſi

ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cents ans au-delà du Déluge. Lenglet, Méthode d'étudier l'Hiſtoire, dans ſes cartons retranchés & conſervés dans Beyer, *Memoriæ Hiſtorico-Criticæ Librorum variorum*, pag. 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans ſon Hiſtoire de la Chine ; mais pouvoit-il faire autrement ? Il étoit Jéſuite, par conſéquent obligé à certains ménagements. D'ailleurs, s'il ſe fût expliqué auſſi ſincérement que l'Abbé Lenglet, on eût fait ſupprimer de ſon Livre ce qu'il auroit dit à ce ſujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le regne de *Fo-hi* environ deux cents ans après le Déluge ; & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui ayent régné avant lui. On ſera peut-être bien aiſe de voir ici, comment ce Jéſuite a traité une matiere auſſi épineuſe. Les Hiſtoriens les plus célebres diſtinguent dans la chronologie Chinoiſe ce qui eſt manifeſtement fabuleux, ce qui eſt douteux & incertain, & ce qui eſt ſûr & indubitable. Ainſi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une choſe ſure, qu'on ne doit faire nulle attention aux temps qui ont précédé *Fo-hi*, leſquels ſont incertains, c'eſt-à-dire, qu'on ne peut les ranger ſuivant une exacte & vraie chronologie, & que ce qui précede *Fo-hi*, doit paſſer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc *Fo-hi* comme le fondateur de leur Monarchie, lequel, environ 200. ans après le Déluge, ſuivant la Verſion des Septante, régna d'abord vers les confins de la Province de *Chen-ſi*, & enſuite dans la Province de *Ho-nan*, qui eſt ſituée preſque au milieu de l'Empire ; après quoi il défricha toutes ſes terres, qui s'étendent juſqu'à la mer Orientale. C'eſt là le ſentiment de preſque tous les Lettrés :

de ce qui s'eſt paſſé avant le Déluge, nous ne ſavons que ce que Moyſe nous en a appris, & qui n'eſt pas bien conſidérable. Parle-t-il de la création de l'homme, parle-t-il de la formation d'un peuple, c'eſt toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne ſert point à illuſtrer ſa nation; il ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragments de leur Hiſtoire, qui n'ont point été inventés après coup (1), &

& cette chronologie, fondée ſur une tradition conſtante, & établie dans leurs plus anciennes Hiſtoires qui n'ont pu être altérées par les étrangers, eſt regardée de la plupart des Savants comme inconteſtable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'*Yao*, qui, ſelon l'opinion des premiers, n'eſt que leur cinquieme Empereur: mais ſi quelqu'un s'aviſoit de la borner à des temps poſtérieurs, non-ſeulement il ſe rendroit ridicule, mais il s'expoſeroit encore à être châtié ſévérement, & même à être puni de mort. Il ſuffiroit aux Miſſionnaires de donner un ſimple ſoupçon en cette matiere, dont enſuite ont eût connoiſſance, pour les faire chaſſer de l'Empire. Deſcription Géographique, Hiſtorique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, &c. Tom. II. pag. 2.

1 L'Ecriture omet tout ce qui ne ſert point à illuſtrer cette Nation chérie. Dira-t-on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple? Moyſe à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des

dont la vérité eſt authentique (1); mais il y a apparence que chaque Nation a eu ſon Moyſe, (je le regarde ici comme un ſimple Hiſtorien), qui aura voulu faire honneur à ſa Nation, ſans ſe ſoucier d'illuſtrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclairciſſement: nous ne pourrions en faire plus d'uſage que des Annales des Chinois, & des morceaux qui nous reſtent dans Hérodote (2) & Diodore de Sicile

Ethiopiens, des Scythes & des Chinois; cependant on n'oſeroit avancer que les fragments ſi sûrs qui nous reſtent de leur Hiſtoire, ſoient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. Lenglet, là-même.

1 Si l'on convient, cher Enuque, de la vérité de ces hiſtoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge: quelle raiſon aurons-nous de douter des fragments de Manethon, Prêtre Egyptien, ou de la Généalogie & Succeſſion des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le regne des Egyptiens plus de mille ans au delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réſerve de celles des Aſſyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin dans l'Antiquité? Marana Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens, &c. Tom. IV. Lettre XLVI. p. 189

2 Les Prêtres diſent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire ſur le fleuve un pont à Memphis. . . . Les mêmes Prêtres me firent

(1); & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Geneſe & les autres Livres Saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le réſultat pourroit lui être contraire.

Si ce que nous ſavons de l'Hiſtoire depuis la Création du Monde juſqu'au Déluge, contient bien peu de choſes pour notre éclairciſſement, & nous laiſſe même plus de doute que de certitude: nous n'avons guere plus de ſecours pour ſavoir ce qui s'eſt paſſé les deux premiers ſiecles après le Déluge. Les trois enfants de Noé ſont la ſource commune de toute l'humanité; ou du moins l'aſſûre-t-on ainſi; & cependant ces Empires, & ces grandes peuplades

voir dans leurs hiſtoires les noms de trois cents trente Rois qui avoient régné depuis Menès, parmi leſquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangere; tous les autres étoient Egyptiens. Hérod. Liv. II. p. 179. Tom. I. Edit. in-12. Je me ſers de la verſion de du Reyer.

1 Les Prêtres font commencer le regne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatrieme Olympiade; temps auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, ſurnommé le nouveau Bacchus. La plupart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perſe & de Macédoine. Diodor. Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag. 77. Edit. in-12. Je me ſers de la verſion de l'Abbé Terraſſon.

que nous découvrons peu de temps après le Déluge, semblent s'opposer à cette croyance (1). La seule soumission que

1 De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Histoire sainte ; savoir, quelle étoit cette race de Géants, qui subsista même long-temps après le Déluge ; & quelles étoient ces filles des hommes dont Dieu désaprouva si fort l'alliance avec ses propres enfants, qu'il se repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, si les filles & les garçons étoient sortis d'une même source ; lui, qui a quelquefois permis sous la Loi des alliances avec les étrangers ? L'Ecriture ne marque point, qu'avant le Déluge il y eût dans les enfants d'Adam une race ou un peuple choisi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangeres ; elles n'étoient pas défendues, & par conséquent elles n'auroient pas été si exécrables que Dieu les a déclarées, si elles étoient faites avec des filles de la même famille. Lenglet, Cartons conservés par Beyer, pag. 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet, a embarrassé plusieurs Peres de l'Eglise : quelques-uns ont prétendu que cette race de Géants avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes ; ce qui les avoit fait punir. Saint Justin dit expressément, que les Anges engendrerent les démons, ayant connu les femmes.

Παρέδωκεν, οἱ δ' ἄγγελοι, παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήθησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες. καὶ πρὸς ἔτι λοιπὸν τὸν ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοὺς ἐδήλωσαν.

Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi, tum filios procreaverunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus hu-

nous devons aux Livres Saints, peut autoriser cette opinion, qui s'accorde peu

manum in servitutem suam redegerunt. Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prim. pag.* 44. *Edit. Colon.* 1636. Athénagore est encore plus précis sur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géants ne quirent decet amour criminel.

Οὗτοι δὲ, ἀμελήσαντες τῆ προνοίᾳ τὴν περὶ τὴν γῆν διοίκησιν, ἔρωσι δὲ καὶ ἐπιθυμίαις ἡττηθέντες γυναικῶν. *Itaque à statu suo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis ac censi; ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem sibi concreditam; ex amatoribus igitur virginum gigantes, ut vocant, nati sunt.* Athenagor. Legat. *pro Christian. pag.* 27. *Ed. Colon.* 1636. Voilà deux anciens Auteurs qui expliquent de la même maniere cette difficulté de l'Histoire sainte : & voici un autre Pere, qui traite tous ces raisonnements de fables puériles. *Non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelos corporum formositatibus affici & liquefieri, hoc est, oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus. An non verisimile, multos inde turbari, & contemnentes meliora, deliciarum amorem deligere, dum considerant quod difficile & arduum ipsis sit carnalibus voluptatibus omnino obluctari, & credidervunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi? Igitur, quod ignoraverit virtutem Scriptorum, absque labore demonstrabimus.* Divi Cyrilli *Lib. IX. contr. Julian. Tom. II. pag.* 206. Edit. Basil. MDXLVI. Lequel suivre, de S. Justin, ou de S Cyrille ? L'un dit une chose, l'autre la condamne. On peut en général appliquer aux anciens Peres, qui ont voulu expliquer certaines difficultés de l'Histoire sainte, la plaisanterie qu'un Auteur a dit sur les Médecins

avec la raiſon, quoiqu'elle ne la heurte pas démonſtrativement.

La poſſibilité Phyſique d'un déluge univerſel dans l'état préſent de la terre, forme une ſeconde difficulté qui n'eſt pas moins conſidérable, que la prompte multiplication qu'on ſoutient s'être faite après cette inondation (1). Quelques

Hippocrate dit oui, Galien dit non, & moi je dis oui & non. Quel eſt l'homme ſage & ſenſé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues ſi vainement par les plus grands, les plus reſpectables Ecrivains, oſe prendre un parti? Combien de choſes auſſi obſcures que la race des Géants, dans l'Hiſtoire ſainte, & expliquées auſſi contradictoirement?

1 Les Critiques ne laiſſent pas de continuer de dire que dans l'état préſent de la terre il eſt impoſſible qu'il puiſſe arriver un Déluge général, qui couvre de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer priſe en général, n'a pas, dit-on, plus de 200. pas de profondeur; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne ſurpaſſent point de trois mille pas la ſurface de la mer. Ainſi, ſans compter que la capacité du Globe s'élargit à meſure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Ecriture: & comme elle ne rapporte que des moyens naturels, ſavoir l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluies, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponſe qu'on pourroit faire en diſant que Dieu créa, pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit enſuite. Il ne ſe ſervit, ſelon l'Ecriture, que du vent pour les deſſécher. Ainſi, il y a lieu de croire que le moyen qu'il a pris pour les répandre ſur la terre, n'étoit pas moins naturel. Lenglet, là-même, pag. 187.

Ecrivains ont prétendu que le Déluge n'avoit point été universel (1) & que Dieu n'avoit eu que l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Ecriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce passage de la Genese, où il est dit expressément que *les Fils de Noé se partagerent les Nations après le Déluge* (2). Il paroît par-là que les Enfants de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'ha-

1 Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluies aient été assez abondantes pour causer un pareil effet. Ils appuient leurs sentiments de l'opinion d'un fameux Philosophe (*), qui prouve par des démonstrations exactes que les orages les plus violents ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure; ce qui fait six pieds dans un jour: & le Déluge n'ayant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en supposant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élevation, qui est un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour surmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût versé en vingt quatre heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de six qu'il verse dans les plus grands orages; ce qui excede la possibilité de la Nature. Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV.

2 *Ab his divisa sunt gentes in terra post Diluvium* Genes. X. 92.

(*) Le Pere Mersenne.

bitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

En effet, l'hiſtoire des Nations eſt contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les temps les plus voiſins du Déluge, pluſieurs grands Empires formés, & exceſſivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il eſt impoſſible que ſept ou huit perſonnes, dans l'eſpace de trois cents, ou même de cent cinquante ans, ſi l'on veut pouſſer les choſes à l'étroite rigueur, puiſſent peupler d'auſſi vaſtes Provinces que les pays que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les Enfants de Noé.

Sans avoir égard aux fabuleuſes Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cents & un an la formation de leur Empire, avant l'établiſſement de leur premier Roi, & en ſuivant les Hiſtoriens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodote, &c. on trouve l'Egypte très-peuplée (1) cent cinquante

1 On a vu ci-deſſus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cents ans après le Déluge,

ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés. Il eſt vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de ſon gouvernement. Amaſis, qu'on nomme auſſi Ammoſis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne régna en Egypte que depuis l'an du monde 2312, juſqu'en 2337. que Chebrès Pharaon lui ſuccéda, & régna vingt-trois ans, ſelon le calcul d'Euſebe. Les autres Hiſtoriens après Manéthon marquent diverſement cette Généalogie; mais enfin ils s'accordent tous ſur l'établiſſement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impoſſible que la terre ait pu être repeuplée auſſi promptement; & ces grands Empires, où nous voyons la perfection des Arts & des Sciences (1), la diſtinc-

la Chine étoit auſſi très-peuplée & que *Fo-hi* commandoit à un grand Empire.

1 Le Pere du Halde nous apprend à ce ſujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient guere moins anciens à la Chine qu'en Egypte. Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'eſt que la Chine a été peuplée plus 2155. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt; & c'eſt ce qui ſe démontre par une éclipſe de Soleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les obſervations Aſtronomiques, tirées de l'Hiſtoire & d'autres Livres Chinois, leſquelles ont été données au

tion des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque preſque évidente d'un peuple qui n'eſt point nouveau, ſemblent s'oppoſer fortement à l'univerſalité du Déluge (1).

Public en l'année 1729. Deſcript. Géographique, Hiſtorique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. Tom II. pag. 1.

1 Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la diſcuſſion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moyen que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte ſupputation des fils, petits-fils, arriere-petits-fils, &c. que quatre hommes pouvoient avoir en deux cents ans de temps; & il a produit deux cents ſoixante-huit milliars ſept cents dix-neuf millions de perſonnes; c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou ſix Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Arithmétique n'a point perſuadé ſes adverſaires. Ils ont dit qu'on ne faiſoit pas les hommes en réalité, comme on les fait à coups de plume, & qu'on voyoit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que ſuivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfans que très-tard, qu'il paroiſſoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre; qu'ainſi ces peuplades, ſi aiſées à produire ſur le papier, étoient impoſſibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Iſraélites firent en deux cents cinquante ans dans l'Egypte, dont il ſortit ſix cents mille combattants, qui prenoient leur premiere origine de ſoixante & dix hommes qui s'établirent dans ce pays avec le Patriarche Jacob; & que ce miracle étoit cependant bien au-deſſous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'eſpace de

Ces premieres difficultés qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire, doivent d'autant moins nous ſurprendre, qu'il s'en rencontre dans des temps moins éloignés, d'auſſi conſidérables & d'auſſi difficiles à débrouiller. Moyſe, Joſeph, & tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célebre ſortie de leur Nation hors de l'Egypte : & ils ont inſéré dans leurs Ouvrages les miracles qui arriverent pour en favoriſer l'exécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'auſſi grande autorité que Joſeph, en ont parlé avec le dernier mépris. Pluſieurs Hiſtoriens, & Manéthon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens ſales & lépreux. Ils diſent qu'ils furent chaſſés du pays par Aménophis, qui régnoit alors, & qu'ils s'en allerent en Syrie, ſous la conduite de Moyſe, Prêtre Egyptien (1). Si

deux cents ſoixante ans par quatre perſonnes. Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV.

(1) Cheremon, Auteur célebre parmi les Grecs, dit que ſous le regne d'Aménophis, deux cents cinquante mille Lépreux furent bannis d'Egypte, & en ſortirent ſous la conduite de Tiſithen & de Petheſeth, c'eſt-à-dire, Moyſe & Aaron. Marana, Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens, Tome IV. Lettre LXXXIII. pag. 340.

cette

cette opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moyse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes. (1).

1 Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des Peuples Payens. Hérodote dit (*a*) que " les Colches seuls, les Egyptiens *pudenda circumcidebant à principio*, & que les Phéniciens & ceux des Syriens qui habitent dans la Palestine, reconnoissent qu'ils ont pris cette cérémonie des Egyptiens. ,, Diodore (*b*) de Sicile dit à peu près la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Payens. On se moque, dit-il, (*c*) de la Circoncision pratiquée par nos Ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une façon particuliere dans l'Egypte, qui excelle sur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la sagesse des habitants. Voilà des preuves assez fortes de l'usage de la Circoncision chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquassent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce sentiment est reçu par presque tous ces Théologiens modernes; mais ils le défendent plutôt qu'ils ne le prouvent. Le Ministre Saurin qui a tâché de le soutenir le mieux qu'il lui a été possible, avoue de bonne foi que si les profondes perquisitions des Savants qui ont recherché l'origine & les causes de ce signe, nous ont donné quelquefois de grandes lumieres, leurs spéculations n'ont aussi servi très-souvent qu'à nous convaincre

(*a*) Herodot. Euterp. pag. 127.
(*b*) Diodor. Sicul. Lib. pag. 24.
[*c*] Phil. de Circumcis. pag. 10.

C'eſt au moins le ſentiment du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'aient pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies (1). Il y a une choſe certaine, c'eſt que Jérémie met les Egyptiens à la tête de tous les Circoncis (2). Tacite, dont l'autorité eſt d'un ſi grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonſtancié. Il dit que Moyſe, un des lépreux exilés, étant un homme d'eſprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voyant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Légiſlateur, & les conduiſit par les déſerts de l'Arabie (3).

de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de ſuſpendre notre jugement ſur cette matiere. Diſcours Hiſtoriques, Critiq. Théolog. & Mauraux ſur les événements les plus mémorables du Vieux & du Nouveau Teſtament, Tom. I. Diſcours 15. pag. 250.

1 Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a compoſé un excellent Livre, intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672. in-folio.

2 *Viſitabo ſuper omnem qui circumciſum habet præputium, ſuper Ægyptum, ſuper Judam & ſuper Edom, ſuper Ammon, & ſuper Moab. Jerem. Cap.* IX. *Verſ.* 25. 26.

3 *Plurimi Auctores conſentiunt, orta per Ægyp-*

Si l'Ecriture ne déterminoit pas notre ſentiment, vous voyez, Madame, combien il ſeroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude ſur des opinions auſſi oppoſées les unes aux autres. Les Auteurs Juifs nous aſſurent des faits démentis par les Egyptiens. L'apparence ſemble être pour ces derniers: mais la Religion parle en faveur des autres.

tum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Bocchorim, addito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut invisum Deis, alias in terras avehere jussum. Sic conquisitum collectumque vulgus, postquam vastis locis relictum sit, cæteris per lachrimas torpentibus, Mosen, unum exsulum, monuisse, ne quam Deorum hominumve opem expectarent, ab utrisque deserti, sed sibimet ut duci cælesti crederent, primo cujus auxilio credentes, præsentes miserias pepulissent. C'eſt-à-dire : " Mais ils s'accordent preſque tous en ce point, que l'Egypte étant infectée de ladrerie, le Roi Bochorie, par l'avis de l'Oracle d'Ammon, les chaſſa de ſon pays comme une multitude inutile & odieuſe à la Divinité. Ils ajoutent que comme ils étoient épars par les déſerts, & avoient perdu tout courage, Moyſe, l'un de leurs Chefs [*], leur conſeilla de n'attendre aucun ſecours des Dieux ou des hommes, qui les avoient abandonnés, mais de le ſuivre comme un guide céleſte, qui les tireroit du danger ,,. Tacite, Hiſtoire, Liv. V. Je me ſers de la Verſion de Perrot d'Ablancourt.

[*] Cela n'eſt point dans l'Original; mais il y a *Moyſe un des Bannis.* Manéthon dit: un des Lépreux.

§. V.

De la partialité des Hiſtoriens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.

LA prévention des Hiſtoriens, & la bonne opinion que la plupart ont de leur patrie, ou de certains peuples, eſt un des principaux obſtacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choſes ſont préſentées quelquefois par des Auteurs d'un mérite diſtingué, d'une façon ſi différente, qu'on eſt étonné de voir l'éloignement qu'il y a du ſentiment de l'un à celui de l'autre.

Si nous n'étions pas obligés de nous ſoumettre dès que l'Ecriture a parlé, je vous prie de juger, Madame, de ce que nous penſerions de cet endroit de la Bible, où il eſt dit que les Iſraëlites mourant de ſoif dans le déſert, Moyſe fit ſortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait: „ Rien ne „ les incommoda tant que la ſoif,

„ dont ils étoient à demi-morts, & „ couchés par terre, lorſque tout-à-„ coup une troupe d'ânes ſauvages qui „ revenoient de la pâture, s'allerent „ enfoncer dans le creux d'une forêt „ (1); ce que Moyſe ayant apperçu, il „ les ſuivit, croyant que la verdure du „ lieu ne ſeroit pas ſans quelque fon-„ taine, & trouva de l'eau en abon-„ dance (2). „

Comme l'eſprit ſaiſit toujours le vrai-ſemblable, & ſe porte de lui-même au naturel, ſi Moyſe n'étoit qu'un ſimple Hiſtorien, tous les ſuffrages ſeroient en faveur de Tacite; mais aucun des Juifs ne changeroit de ſentiment; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Hiſtoriens; & leur vanité ſeroit plus

1 Cet endroit eſt flatté & déguiſé. Il y a dans l'Original *in rupem nemore opacam*, c'eſt-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*, ce qui revient parfaitement au rocher dont Moyſe fit ſortir de l'au.

2. *Sed nihil æque quam inopia aquæ fatigabat. Jamque, haut procul exitio, totis campis procubuerant, cum greX aſinorum agreſtium è paſtu in rupem nemore opacam conceſſit. Secutus Moyſes, conjectura herbidi ſoli, largas aquarum venas appulit. Tacitus, Hiſtoriæ Lib. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'eſt conſervé juſqu'à nous, & comment les Moines ne l'ont pas fait diſparoître dans les temps d'ignorance, comme tant d'autres Manuſcrits, qu'ils ont ſupprimés ou châtrés.

flattée que leurs Peres ſe fuſſent déſaltérés dans le déſert par le ſecours de la Divinité, que par un moyen ſimplement produit par le cours ordinaire des choſes.

Il en eſt de toutes les autres Nations ainſi que de la Juive; & elles adoptent volontiers tous les événements qui peuvent ſervir à les illuſtrer. Un Hiſtorien qui veut plaire & avoir des Lecteurs, eſt obligé de s'accommoder à un uſage auſſi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il écrit beaucoup de choſes qu'il ne croit pas : *Equidem plura tranſcribo quam credo; nam nec adfirmare ſuſtineo de quibus dubito, nec ſubducere quæ accepi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choſes qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raiſons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits plutôt en Poëte & en Déclamateur, qu'en Hiſtorien (1).

1 *Q. Curtio . . . non defuere qui objicerent quæſtui interdum medicamenta caudoris, & numerorum uſum paulo intemperantiorem. Famian. Strada, Prolus. III. Libri. II. pag. 265.*

Les Auteurs Grecs, & ſur-tout Hérodote, ont été taxés très-ſouvent d'avoir favoriſé leur patrie dans toutes les occaſions. On a fait le même reproche aux Latins; & nous voyons de nos jours les excès où ſont tombés bien des Ecrivains en parlant de leur Nation. Un Hiſtorien, qui ne paſſe ni pour exact, ni pour ſincere, n'a pu s'empêcher de ſe récrier ſur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les louanges, plutôt que la vie de Charles-Quint. (1). Non contents d'avoir rapporté pluſieurs prodiges, ils ont aſſuré que le Soleil s'arrêta dans ſa courſe, pour donner aux Impériaux le temps de défaire entiérement le Duc de Saxe, & l'Armée Proteſtante, l'an 1547. Sandoval, Hiſtoriographe de Philippe III. Evêque de Pampelone, après avoir certifié ce fait, ajoute que le Soleil fut vu ce jour-là pendant la bataille, de couleur de ſang, en Eſpagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire: & le bas peuple eſt encore perſuadé aujourd'hui

1 Le Pere Maimbourg, dans ſon Hiſtoire du Luthéraniſme, Tome II. pag. 164.

de la vérité de ce fait dans toute l'Espagne.

Voyez, Madame, ce qu'il faut pour autoriſer éternellement l'opinion du renouvellement d'un prodige, que Dieu opéra autrefois pour ſon peuple. De pareils menſonges ſont contraires à la Religion; & un eſprit foible peut ſe figurer que puiſqu'on a cru, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe, que le Soleil s'étoit arrêté pour Charles-Quint, on a pu croire autrefois en Aſie qu'il avoit retardé ſon cours pour Joſué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers temps, influe encore ſur le parallele; c'eſt un Evêque, une perſonne diſtinguée, un Juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

Les Hiſtoriens ſont remplis de prodiges.

CEtte quantité de miracles, dont la plupart des Hiſtoriens rempliſſent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoiſſance de la vérité. Ces événements extraordinaires.

traordinaires ſont autant de voiles obſcurs, qui cachent la véritable cauſe de beaucoup de faits. Dans bien des Auteurs anciens, ce ſont les ſacrifices, les entrailles des victimes, les poulets ſacrés, qui occaſionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Royaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote preſqu'autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'aient été rendus; mais je voudrois ſavoir ſi l'on y a toujours ajouté une grande confiance, ſi l'on a déterminé leurs réponſes par des préſents, & ſi l'on s'eſt ſervi de leur ſens ambigu pour prévenir l'eſprit du peuple aiſé & facile à ſéduire. On ne ſauroit douter que ſouvent ceux qui conſultoient les Oracles n'y ajoutoient aucune foi: s'ils en avoient eu le pouvoir, ils euſſent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets ſacrés.

Quand les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque événement conſidérable, j'aurois voulu qu'ils euſſent développé comment il l'avoit produit, & décidé

préciſément, ſi un tel fait étoit arrivé par une cauſe ſurnaturelle, ou par une ordinaire, occaſionnée par l'idée & l'impreſſion d'un miracle ſur les eſprits des peuples & des armées. Il ſemble qu'ils n'aient pris ſoin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Hiſtoires plus reſpectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doué de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compilation (1) inſupportable de tous les prétendus miracles que croyoit la ſuperſtition payenne, ce qui fut cauſe que S. Grégoire condamna ſes Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'événements ſurprenants, dont la croyance étoit contraire à la Religion Catholique. La néceſſité obligea Tite-Live d'écrire

1 Tantôt il bouleverſe les Eléments, il fait enſuite naître un cheval d'un bœuf; quelquefois les ſtatues ont ſué du ſang, il a plû des pierres, ſi l'on veut l'en croire, ou plutôt les Hiſtoriens dont il emprunte toutes ces belles fables. *In locum Marcelli, ubi is ſe magiſtratu abdicavit, ſuffectus Fabius Maximus tertium. Mare arſit eo anno: ad Sinueſſam hos equuleum peperit: ſigna Lanuvii ad Junonis ſoſpitæ cruore manavere: lapidibuſque circa id templum pluit; ob quem imbrem Novendiale, ut aſſolet, ſacrum fuit; cæteraque prodigia cum cura expiata. Tite-Liv. Dec. III. Lib. 3. pag. 114. Edit. Francofurt. M. D. LXXXVIII.*

de cette maniere : les regiſtres publics, & les Hiſtoriens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces viſions chimériques ; il n'eût pu les ſupprimer ſans ſcandaliſer les peuples, qui n'étoient pas moins ſuperſtitieux dans ſon temps, qu'ils l'étoient dans les ſiecles précédents. On peut dire que les erreurs de nos Peres ſont la ſource des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfants. Preſque tous nos Hiſtoriens Catholiques ſont remplis de puérilités & de pieuſes chimeres (1), qui

1 Les Hiſtoriens qui dans ces derniers temps ont eu beaucoup de réputation, n'ont guere été plus réſervés ſur les prodiges & les miracles que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un paſſage du Pere d'Orléans, qui dans une ſeule action, arrivée entre des Eſpagnols & des Mahométans, fait faire preſque autant de miracles, que les Hiſtoriens Romains en ont racontés. Je voudrois bien ſavoir, pourquoi depuis trois ou quatre cents ans nous ne voyons plus de ces prodiges ; les hommes ont beau ſe battre, le Ciel n'entre point dans leurs démêlés, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahométans, les Elémens ne ſe confondent plus pour détruire les Sarraſins. Eſt-ce que ces perſonnes, en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le ſommes ? Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire n'oſeroient ſurement ſoutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orléans, & voyons ſi les

rendent leurs Ouvrages mépriſables aux gens de ſens ; & en cela les François ſemblent le diſputer aux Eſpagnols ; car il eſt auſſi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, ſous le regne de Clovis I. s'abbatirent tout-à-coup par la vertu d'une petite phiole (1), que de

Hiſtoriens modernes ſont plus réſervés que les anciens ſur l'article des miracles. Alcaman ne perdit point de temps, il fit avancer vers la caverne les premiers de ſes bataillons : & auſſi-tôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui ſe préſenterent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, ſi par un miracle, dont toute l'Hiſtoire fait foi, ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main inviſible, dont les Maures ſeuls reſſentirent les coups. Pluſieurs en furent tués, d'autres bleſſés. La terreur ſe mit dans leur armée ; & à meſure qu'ils s'effrayoient, Pélage & les ſiens ſe ſentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils ſortirent de leurs cavernes comme des Lions en furie, & chargerent les Infideles avec tant de valeur & de ſuccès, qu'ils en laiſſerent plus de vingt mille étendus ſur le haut de la montagne Auſena, ſous laquelle étoit creuſé l'antre que Pélage avoit occupé ; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit diſperſés aux environs. Les uns furent paſſés au fil de l'épée, les autres pouſſés juſq'au bord de la riviere de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher eſcarpé ſur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les enſevelit dans ſes eaux. *Révolutions d'Eſpagne, &c. Tome I. page* 46.

1 *Voſſius de Hiſtoricis Latinis, pag.* 98.

faire arrêter le Soleil pendant la durée d'une bataille contre les Proteſtants.

Les Ecrivains qui nous ont tranſmis les Hiſtoires des Croiſades, les ont remplies de tant de miracles, & ſi contraires à la raiſon, qu'il eſt inutile de vouloir en démontrer la fauſſeté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons céleſtes, vêtus de blanc, ſoient deſcendus du Ciel pour aider des gens dont la premiere intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient ſi terribles, qu'ils ſe ſouilloient la plupart ſans crainte & ſans remords des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces temps-là, avoient l'eſprit rempli d'enchantements, de prodiges, de ſortileges & de miracles; c'étoit le goût du ſiecle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques perſonnages illuſtres, les accommoderent au goût du Roman. De-là ſont venues les Hiſtoires incroyables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

Voici comment parle un célebre Théologien ſur le goût qui régnoit dans ces ſiecles-là. " C'étoit le défaut, ou

„ plutôt la ſimplicité groſſiere de plu-
„ ſieurs de nos Anciens, de s'imaginer
„ qu'en écrivant les actions des perſon-
„ nes illuſtres, ils ne ſeroient point élo-
„ quents, ſi pour l'ornement du diſ-
„ cours comme ils ſe le figuroient, ils
„ ne mêloient dans leurs Ouvrages des
„ fictions Poétiques, ou quelque choſe
„ de ſemblable, & par conſéquent le
„ menſonge avec la vérité (1) „. La croyance des prodiges & des événements miraculeux avoit ſaiſi ſi fort l'imagination des peuples, & les portoit à de ſi grandes extravagances, que dans le neuvieme ſiecle (2) Agobard, Evêque de Lyon, compoſa un Traité pour combattre & détruire toutes ces ſuperſtitions ridicules. " Une ſi grande folie,
„ *dit ce Prélat*, s'eſt emparée déja du
„ pauvre monde, que les Chrétiens ſe
„ perſuadent des abſurdités, que per-

1 *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quædam ſine judicio ſimplicitas, ut in clarorum virorum geſtis ſcribendis ſe minus exiſtimarent elegantes, niſi ad ornatum, ut putabant, ſermonis, poëticas fictiones, vel aliquid earum ſimile admiſcerent, & conſequentur vere falſis committerent.*

2 L'an 833.

„ ſonne ne pouvoit perſuader auparavant aux Gentils (1) „.

§. VII.

Oppoſitions de ſentiments des Hiſtoriens d'un parti oppoſé, & d'une différente Religion.

IL eſt vrai que depuis deux ou trois ſiecles, les Hiſtoriens ſont beaucoup plus retenus dans le récit des miracles. Pluſieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, auſſi contraire à l'éclairciſſement de la vérité ; ils ſemblent plutôt être les Avocats & les défenſeurs de certains partis, que les fideles Ecrivains de ce qui s'eſt paſſé. La différence de Religion, & les divers ſentiments, qui depuis quelques ſiecles ont diviſé l'Europe, ont jetté autant de confuſion dans l'Hiſtoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quel-

1 *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurdæ res credantur à Chriſtianis, quales antè ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis. Agobardus.*

ques Hiſtoires (1), elles ſont auſſi-tôt démenties par des Proteſtants Luthériens (2), ou Réformés (3). Les mêmes faits, les mêmes événements deviennent tous différents. Les caracteres des perſonnes ſont entiérement diſſemblables; chacun veut avoir le droit, la raiſon & la vérité de ſon parti; chacun allegue un nombre d'Ecrivains qui autoriſent ſon ſentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de ſon Lecteur, il ſe récrie contre la mauvaiſe foi de ſon Adverſaire; il lui dit magiſtralement des injures, qui ne ſervent point à éclaircir la diſpute; & l'on eſt auſſi peu avancé, lorſqu'on a lu tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux(4). Il y a quel-

1 Hiſtoire du Luthéraniſme & du Calviniſme, par Maimbourg.
2 Seckendorf.
3 Bayle & Jurieu.
4 On a cette incommodité à eſſuyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y ſont déguiſés, les raiſons réciproques n'y ſont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entiere exactitude; & ce qui uſe la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que ſe diſent des hommes graves qui d'un point de doctrine, ou d'un fait conteſté, ſe font une querelle perſonnelle. La Bruyere, Caracteres ou Mœurs de ce Siecle, page 171.

ques Auteurs qui paroiſſent exempts de toute partialité (1), mais ce ſont ceux-là que bien des Ecrivains zélés pour leur parti (2), prennent à tâche de décrier. Ils font ſi bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obſcurciſſent l'évidence de certains faits. Si nous nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédeſtiné (3). Pluſieurs Auteurs Catholiques, & même preſque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrêmités auſſi oppoſées; qui croire dans une auſſi grande diſſemblance de ſentiments? Chacun ſuit les Ecrivains de ſa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carriere aux doutes & à l'incertitude.

Je défie l'homme le plus judicieux, qui lira ſans paſſion les différents Hiſtoriens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis ſur les faits principaux; la journée même

1 Mr. de Thou, Rapin-Thoiras, &c.
2 Tous les Ecrivains Jeſuites.
3 Sleidan, Hiſtoire de l'état de la Religion & République ſous Charles-Quint. Liv. IV.

de la S. Barthelemi perd quelque choſe de ſon horreur & de ſon exécration dans certains Hiſtoriens Catholiques. Quant aux caracteres des principaux Chefs des différents partis, tels que les Guiſe, les Montmorenci, les Condé, & les Châtillon, il eſt impoſſible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours (1). Ceux qui

1 Il eſt ſi difficile de s'empêcher en écrivant l'Hiſtoire, d'avoir la même averſion de nos ennemis, que nous leur avons témoigné en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Hiſtoriens de l'Antiquité qu'on ne puiſſe blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs paſſions. En effet, je penſe que ſi nous avions les guerres Puniques écrites de la main de quelque Auteur Affriquain & telles qu'elles ſe pouvoient débiter dans Carthage avant ſa deſtruction, nous y verrions des deſcriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans Tite Live & dans les autres Hiſtoriens Romains. Ceux-ci mettent auſſi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de ſoldats, par la ſeule vertu des Chefs, & la bonne diſcipline de leur Milice. Qui doute qu'ils ne fuſſent controllés en cela par ceux du parti contraire ? La même diverſité ſe remarqueroit vraiſemblablement aux réſolutions priſes dans le Sénat de Carthage, qui ſeroient accompagnées d'autant de raiſons & d'équité, qu'on verroit d'injuſtice en celui de Rome. Et s'il nous reſtoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux grands partis, il eſt à croire que la bonne cauſe ne ſe trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il eſt arrivé par le malheur des vaincus, dont on a ſupprimé les Ecrits avec la liberté & l'Empire. Car

ſont venus quelque temps après, ont ſemblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juſte milieu; mais ils ſe reſſentent toujours du génie de leur parti; & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'eſprit qui les anime. Il en eſt peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adverſaires, ſans y apporter quelque correctif malin (1); en ſorte que ſi pour conſtater

encore que les Hiſtoriens de l'une & de l'autre République conviniſſent par néceſſité des principaux événements, comme du ſiege & de la priſe des villes, des batailles données, & de choſes ſemblables; c'eſt ſans doute que la raiſon des conſeils, les moyens tenus en l'exécution & les circonſtances de toutes les choſes, ſeroient repréſentées bien différemment, ſelon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui teroit ſon poſſible pour mettre le tort du côté de ſes ennemis. La Mothe-le-Vayer, Diſcours ſur l'Hiſtoire, &c. Tom. I. pag. 341. Edit. in-folio.

1 Voici le jugement qu'a fait un des plus illuſtres Savants des Hiſtoriens des différents partis; on verra de quelle précaution il uſoit en liſant leurs Ouvrages qu'il regardoit plutôt comme des Romans, que comme des Hiſtoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Hiſtoriens M. de Thou & de Mezeray. Je vous avoue que je ne lis preſque jamais les Hiſtoriens dans la vue de m'inſtruire des choſes qui ſe ſont paſſées; mais ſeulement pour ſavoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, ſur les choſes qui ſe ſont paſſées. Quand je lis les Hiſtoires des guerres civiles du dernier ſiecle, compoſées par nos Au-

la vérité d'un fait, ou la juſteſſe & la préciſion d'un caractere, il falloit uſer

teurs, je trouve que les Proteſtants de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Hiſtoriens du parti contraire, ſur-tout ſi ce ſont des Moines ou des Eccléſiaſtiques, je me trouve tranſporté dans un autre pays où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Proteſtants n'ont jamais été les aggreſſeurs, qu'ils ont ſouffert mille inſultes & mille ſupplices avant que de repouſſer la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre deſſein que d'obtenir la permiſſion de ſervir Dieu ſelon les lumieres de leur conſcience; que l'obéiſſance à leur Prince légitime a toujours été une choſe ſacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont ſeulement tâché de ſe dérober à la fureur des ennemis qui obſédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renverſât les loix fondamentales du Royaume pour la ſucceſſion à la Couronne, leſquelles les Catholiques avoient réſolu de ruiner de fond en comble, par la plus infâme & la plus déteſtable Ligue dont on ait jamais oui parler. Mais les Moines renverſent toute cette économie. Ce ſont les Huguenots (diſent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conſpiré contre la propre perſonne de nos Rois; ils ont brûlé & ſaccagé tout le Royaume, avant qu'on leur eût fait la moindre choſe; ils ne faiſoient point de démarches qu'avec les vues les plus horribles que l'on puiſſe concevoir: les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences, ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'inſolence & l'impiété des Hérétiques les armoient d'une juſte indignation; mais l'Hiſtorien coule là-deſſus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence néceſſaire & légitime, pour prévenir l'Amiral de Châtillon, qui avoit réſolu de faire égorger tous les Catholiques.

de la maxime de Joſeph avec les Hiſtoriens de ces derniers temps, on ne pourroit fonder aucune certiude ſur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'eſt*

Après cela, n'eſt-ce point peine perdue que de lire l'Hiſtoire ? Car ſi d'un côté le bon-ſens veut que je me défie d'un Hiſtorien Huguenot, & que je le ſoupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicieux deſſeins de ſon parti, faute de diſcernement, & à cauſe des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir diſſimulés, afin de ſauver l'honneur de ſa Religion; de l'autre côté le même bon-ſens veut auſſi que je me défie d'un Hiſtorien de la Communion Romaine, que je le ſoupçonne, ou d'avoir malicieuſement tû certaines circonſtances qui ſerviroient à la juſtification des Huguenots, ou de leur avoir imputé fauſſement des choſes qui les rendent haïſſables, ou d'avoir cru par des jugements préoccupés, que tout ce qui ſe faiſoit dans ſon parti, étoit légitime; & qu'au contraire ceux qu'il regardoit comme Hérétiques, n'étoient animés que d'un eſprit de rage, de fureur & d'impiété. S'il m'eſt permis, à moi qui ſuis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Miniſtre qui écrit l'Hiſtoire, à plus forte raiſon me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Eccléſiaſtique Séculier ou Régulier; bien entendu qu'un Catholique ſe donne une ſemblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Eccléſiaſtique, que de celle d'un Miniſtre. Vous voyez, Monſieur, que je ne ſuis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Hiſtoire que l'eſprit, les préjugés, les intérêts, & le goût du parti dans lequel ſe rencontre l'Hiſtorien. Critique Générale de l'Hiſtoire du Calviniſme, pag. 15.

le consentement uniforme de tous les Ecrivains (1). Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Histoire, je doute qu'on puisse jamais espérer cette unanimité.

§. VIII.

Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différents Ordres de Moines.

LEs ridicules Annales, & les Histoires fabuleuses qu'ont écrit beaucoup de Religieux, ont achevé de gâter le goût, & d'offusquer la vérité. Ils ont raconté tant de chimeres, ils ont farci leurs Livres de tant de mensonges, que quiconque les lit malheureusement avec quelque croyance, est pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux-mêmes qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenue (1), ont été

1 Τῆς μὲν γὰρ ἀληθοῦς ἐστι τεκμήριον ἱστορίας, ὁ περὶ τῶν αὐτῶν ἅπαντας ταὐτὰ καὶ λέγεσι καὶ γράφειν.

Vera siquidem Historiæ indicium est, si de eisdem rebus omnes eadem dicant & scribant. Joseph. contra Apionem, Lib. I. pag. m. 1035. f.

1 Les Peres Daniel & d'Orleans.

obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduiſoient leurs Supérieurs, les a forcés à déguiſer, à changer & à affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont pouſſé la partialité ſi loin, que la louange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques événements occaſionnés par leurs Ordres, les ont contrains de ſortir du Royaume, pour éviter la juſte indignation des Magiſtrats (1). Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talents leur peu d'exactitude ſur bien des faits: dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre ni leur parti, ils ont montré un grand diſcernement & beaucoup de génie: mais il eſt une foule de mauvais Ecrivains que les Couvents & les Cloîtres ont produits, qui ſemblent avoir pris plaiſir à ſe heurter contre le bon ſens; ils ont déshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illuſtrer. Les Hiſtoires de certains Ordres, les Vies particulieres de bien des Saints ſont écrites, au jugement d'un

1 Le Pere Jouvenci, obligé de ſe retirer à Rome, à cauſe de ſon Hiſtoire des Jéſuites, écrite en fort beau Latin.

grand Evêque (1), avec moins de gravité que celles des Philoſophes Payens, compoſées par Diogene Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroiſſent moins ſenſées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puiſſe tranſmettre à la poſtérité des puérilités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de S. François avec Jeſus-Chriſt.* Ce Saint avoit des converſations fort particulieres avec la plupart des animaux : il entendoit leur langage, & ils comprenoient le ſien. Un jour, voulant dire ſon Office, & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes ſœurs les hirondelles*, leur dit-il, *il eſt temps que je parle, car vous avez aſſez dit. Taiſez-vous, juſqu'à ce que la Parole de Notre-Seigneur ſoit accomplie*, & elles ſe turent. Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *ſa ſœur la cigale*; & l'animal s'étant perché ſur ſon doigt, il lui fit chanter les louanges de Dieu. Peut-on écrire de pareilles ſottiſes, & remplir l'eſprit des peuples de pareilles

1 Melchior Cano, Evêque des Canaries.

viſions !

visions ! Cependant ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élevés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jésuite Gafée, après avoir certifié qu'un Enfant Jesus descendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec de jeunes enfants (1), assure & releve le Miracle d'une brebis de S. François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines : elle y fléchissoit les genoux, & saluoit la Vierge; & lorsqu'on élevoit l'Hostie, elle baisoit la terre par honneur (2). Je ne m'étonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raison, & qu'on lui fasse connoître les Mysteres les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veut me persuader

1 Ce Jésuite a fait un Livre en deux Tomes, sous le titre de *Pia Hilaria*, où parmi bien d'autres absurdités, celle-là tient une place distinguée.

2 *Ridebis, Huguenota, si fors hæc leges nasumque ringens, inquies : belli logi ! Frendebis Huguenota : si fors non voles, vivet, vigebit veritas, error cadet. Germana Francisci soror, docilis bidens, fredente te, ringente te : laudabitur* Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour prendre un air de supériorité sur les Protestants ! En vérité cela est pitoyable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adversaires.

que l'Enfant Jesus vient jouer à la fossette, à Colin-Maillard, à Pette-en-Gueule, je crois tout possible.

Vous voyez aisément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas besoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux; ils portent avec eux le caractere d'imposture. Est-il rien de si absurde, rien de si contraire à la Religion, à la spiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raison & la connoissance de la Divinité, qui sont les seules choses qui nous distinguent d'elles! Ces chimeres sont cependant moins étonnantes & moins scandaleuses, que ne l'est le personnage qu'on fait jouer à quelques Saints. Je ne crois pas que la superstition idolâtre, que l'impiété du Paganisme ait jamais prêté à Vénus l'emploi qu'un Moine Allemand (1) donne à la Sainte Vierge. Il raconte qu'un Prêtre ayant enlevé une certaine Béatrix, Portiere d'un Couvent de Religieuses, elle alla, avant de s'en fuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue assez courte, & lui laissa les clefs du Couvent. Cette Religieuse resta quinze

1 Cesarius.

ans abſente, & après s'être laſſée de débauche, il lui prit envie de retourner dans ſon Couvent. Le temps qu'elle avoit été abſente, lui faiſant eſpérer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on diſoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très-ſage Religieuſe, qui rempliſſoit à merveille ſon devoir; elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir ſauvé ſa réputation, & courut à l'Autel de la Vierge qui lui dit ces paroles: " Pen-
" dant quinze ans j'ai rempli ta place
" & fait ton office: retourne mainte-
" nant à ton poſte, & fais pénitence;
" car qui que ce ſoit n'a connu ton cri-
" me (1). Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de S. Maclou, qui diſoit la Meſſe ſur une baleine; de S. Macaire, qui a fait une pénitence de ſix mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué, & on verra, que c'eſt avec juſte raiſon, que le Cardinal Beſſarion a dit, que ce qu'on racontoit des

1 *Ego per quindecim annos abſentiæ tuæ Officium tuum ſupplevi: revertere nunc in locum tuum, & pœnitentiam age, quia nullus hominum novit exceſſum tuum.*

nouveaux Saints, lui faiſoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

On a depuis quelque temps purgé la plupart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérilités, capables de ſcandaliſer les hommes plutôt que de les attirer à la piété; mais malgré les ſoins qu'on a pris, il reſte encore un nombre d'Ecrits, dont on ne ſauroit trop décrier la lecture. Tous les gens ſenſés ont vu avec étonnement la ridicule vie de Marie à la Coque, remplie de miracles ridicules, & dignes à peine d'être placés dans un mauvais conte des Fées; mais ce livre a eu ſes partiſans, parce qu'il étoit fait par un Evêque célebre dans le parti Moliniſte. Vous avez lu, Madame, un Recueil des Miracles (1) du bienheureux Paris; actuellement la moitié de Paris eſt perſuadée de leur réalité: & néanmoins rien n'eſt ſi évident que leur fauſſeté. Si par hafard la France devenoit Janſéniſte, tous les Hiſtoriens, ridicules Compilateurs des phrénéſies des Convulſionnaires, paſſeroient pour des Auteurs d'une autorité inexpugnable; &

1 C'eſt le Livre qu'a fait Monſieur de Mongeron,

tel les mépriſe aujourd'hui, dont les fils, ou les petits-fils ſeroient prêts à ſe faire égorger pour leur défenſe. Je doute qu'on dépeigne mieux le ridicule des opérations miraculeuſes de Saint Paris, que le fait l'Auteur des *Lettres Juives* (1); & réellement la plaiſanterie & le mépris ſont les ſeules armes qu'on doive employer contre de pareilles viſions. Ce ſeroit faire tort à l'eſprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénétique, qui lui ravit l'uſage de la raiſon. Le bas peuple à Paris croit à S. Paris; mais beaucoup de ceux qui lui inſpirent cette vénération pour le Diacre Janſéniſte, ne croient

1 Ils réſolurent donc de donner au nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui par des balets & des chanſons. Un Abbé (*a*), après avoir étudié long-temps en particulier, ouvrit le premier cet exercice. Il danſa ſur le tombeau du Prêtre une danſe, dans laquelle il y avoit un pas, nommé *le Saut de Carpe*, que l'Abbé faiſoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui chifra le temps auquel ſa guériſon ſeroit complette, la régla à cinquante-cinq années de cabrioles. *Lettres Juives, Lettre VII.*

(*a*) L'Abbé Becheran.

pas même en Dieu : ils haïſſent les Jéſuites : c'en eſt aſſez pour béatifier leur ennemi. S'il prenoit fantaiſie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il paſſeroit aiſément parmi les gens de leur parti ; mais il trouveroit chez les Janſéniſtes le revers de S. Paris.

Croyez-vous, Madame, qu'un homme qui lira dans deux cents ans les Hiſtoriens des différents partis (1), puiſſe aiſément trouver la vérité, ſur-tout ſi le Janſéniſme avoit un jour le deſſus ? Vous voyez dans la diſpute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Proteſtants. Nous ſommes dans le cas où nos petits-fils ſeront un jour : ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les événements arrivés ſous François I. & ſes Succeſſeurs.

1 Avec quelle véhémence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Meſſieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrits l'un contre l'autre ? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages reſpectables, pour autoriſer leurs opinions, tous les deux prennent le Ciel pour Juge de la droiture de leurs ſentiments, tous les deux obtiennent chez leurs partiſans une entiere croyance ; tous les deux citent les miracles en leur faveur, & tous les deux traitent d'œuvre du diable les actions du parti qui leur eſt oppoſé.

§. IX.

Combien les véritables ſujets d'une choſe ſont ſouvent ignorés des Hiſtoriens.

A Toutes les difficultés qui s'offrent dans l'Hiſtoire, joignez, Madame, le peu de connoiſſance que les Ecrivains ont de la principale cauſe qui a occaſionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entrepriſes n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalouſie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particuliere d'un Miniſtre contre un Prince. Les Politiques ſe perdent en raiſonnements pour deviner une choſe qu'ils ne ſauroient connoître: ils font des diſcours, des Livres entiers, pour développer le ſujet d'une guerre, qui n'a été entrepriſe & continuée, que par les reſſorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir, que la jalouſie ou la vengeance d'une femme, la fauſſe piété d'un Confeſſeur, les ont fait agir, on ſe moqueroit également & de ceux qui ont été aſſez fous pour entreprendre ces

guerres, & de ceux qui ont fait tant de raisonnements inutiles pour en expliquer les raisons.

L'expédition de François I. dans le Milanez est une des plus grandes entreprises de la France, & qui lui a coûté le plus cher. Si nous en croyons Brantôme, elle n'a eu d'autre cause que l'intempérance de François I. & la débauche de l'Amiral de Bonnivet. Voici ce qu'en dit cet Auteur: " L'Amiral de » Bonnivet conseilla lui seul à François » I. de passer les Monts ..... non tant » pour le bien & service de son Maître, » que pour aller revoir une grande » Dame de Milan, & des plus belles, » qu'il avoit faite pour maîtresse quel- » ques années avant, & en avoit tiré » plaisir, & en vouloit retâter. J'ai oui » dire, *poursuit-il*, ce conte à une » grande Dame de ce temps-là, & » même qu'il avoit fait au Roi cas de » cette Dame, qu'on dit qui s'appel- » loit la Signora Clarice, pour lors » estimée des plus belles de l'Italie. Il » lui en avoit fait venir l'envie de la » voir, & de coucher avec elle: & » voilà la principale cause de ce passa-

» ge

„ ge du Roi, qui n'eſt à tous connue. „ Ainſi la moitié du monde ne ſait „ comment l'autre vit; car nous gui- „ dons la choſe d'une façon, qui eſt „ de l'autre. Ainſi, Dieu qui ſait tout, „ ſe moque bien de nous (1).

Ne voilà-t-il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux ſoldats, pour ruiner ſes peuples par des impôts, & pour réduire un Royaume à deux doigts de ſa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle perſonne; mais c'eſt pouſſer les choſes un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'eſt renouveller la guerre de Troye, & armer avec moins de ſujet que Ménélas, puiſqu'il redemandoit ſa femme, & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel eſt le politique du temps de ce Monarque François, qui ſe fût figuré que la fameuſe bataille de Pavie n'étoit qu'une ſuite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occaſionnée par la débauche de

1 Brantôme, Mémoires des Capitaines François, Tome I. pag. 208. 209.

l'Amiral, ſon Confident & ſon Miniſtre ?

Si nous pouvions démêler la moitié des véritables cauſes des événements arrivés dans les dernieres guerres, que d'intrigues de femmes, de jalouſies outrées, d'ambitions démeſurées n'appercevrions-nous pas ? Bien des gens aſſurent que les femmes ſont les ſeules cauſes du ſiege de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conſervation de Toulon. Aucun Hiſtorien juſqu'ici n'a oſé écrire ce qu'il penſoit. Qui ſait ſi ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces reſſorts cachés, ou s'ils s'en tiendront ſimplement à ce qu'ils trouveront déja écrit ? Qui pourroit ſavoir au vrai ce qui s'eſt paſſé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne & Louvois ? Qui pourroit pénétrer tous les reſſorts que la jalouſie de ce Miniſtre a fait agir ſucceſſivement contre ces Généraux, découvriroit des particularités qui ſerviroient peut-être plus à illuſtrer ces grands hommes, que tout ce qu'on a dit d'eux. Il ſeroit beau de ſavoir comment ils ont trouvé le ſecret de battre les ennemis du Roi, &

de ſe défendre de ceux qu'ils avoient auprès de lui, & qui tâchoient de les faire échouer. Combien d'autres Généraux perdroient leur gloire, ſi l'on ſavoit les motifs auxquels ils en ſont redevables! Que de batailles gagnées par les avis d'un Miniſtre ſuborné, & traître à ſon Maître! Que de places rendues, qu'on auroit pu aiſément ſecourir! Ces choſes ſont cachées d'un voile impénétrable; nous n'appercevons que ce qu'on veut bien nous laiſſer voir, &, comme dit Brantôme, *Dieu ſait tout, & ſe moque de nous.*

§. X.

Récapitulation des raiſons de l'Incertitude de l'Hiſtoire.

VOus appercevez aiſément, Madame, la néceſſité de n'accorder votre croyance à l'Hiſtoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne bleſſent point votre lumiere naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des temps a répandue dans ſes commencements, & les cauſes des différentes opinions des Ecrivains de nos jours

Vous avez pu appercevoir combien les préjugés & la Religion influent ſur leur eſprit, & combien ils ſont forcés de s'accommoder au goût du Peuple (1): ainſi il vous eſt aiſé de conclure qu'on ne peut appuyer un ſentiment de l'autorité de l'Hiſtoire; qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raiſon. Prodiges, miracles, choſes ſurprenantes & contre la Nature, ſont des ridicules & des menſonges que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraiſemblables.

Avant d'aller plus avant, & d'entrer dans la diſcuſſion du peu de choſes que nous pouvons nous démontrer par la lumiere naturelle & par nos connoiſſances, nous examinerons la croyance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savants, afin que, dépouillés de tous les préjugés, nous ne ſoyons point arrêtés par de vaines difficultés, & par des arguments fondés ſur

1 *Ut recte dicit Syneſius in Calvitii Encomio,*

Τὸ δὲ ῥᾷστον καταγελᾶσι ὁ δῆμος· θαῦμα γὰρ τερατείας.

Ridet ac deſpicit plebs quod facillimum intellectu; opus verò ei narratione fabuloſa; Schockius, de Fabula Hamelenſi, Part. II. Cap. II. pag. 3.

des principes, qui, dès qu'ils ſont contraires à la raiſon, ſont encore moins reſpectables que l'incertitude de l'Hiſtoire.

§. XI.

De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple eſt mépriſable.

LA plus grande partie des faits & des événements paſſés, qui ne ſont arrivés juſqu'à nous que par la Tradition, ſont ſi contraires à la raiſon, qu'ils ſemblent influer ſur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croyance qu'après les avoir murement examinés. Ceux qui ſe fondent ſur les opinions générales, & tranſmiſes juſqu'à nous par la ſuite des temps, reſſemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conſerver leur vie, avoient recours à la miſéricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus ſe défendre par leurs armes (1). C'eſt le ſentiment de Séneque : en effet

1 *Non faciam quod victi ſolent, ut provocent ad Populum; noſtris incipiemus armis confligere.* Seneca, Epiſt. CXVII, pag. 446.

il n'eſt rien de ſi trompeur, rien de ſi faux, que l'idée que la plupart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers évènements de leur Nation. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui, ſe ſont appliqués à l'envi l'un de l'autre à tranſmettre à leur poſtérité mille chimeres, qu'ils ont cru capables d'illuſtrer leur patrie ou leur Religion. De-là ſont venus les contes des fabuleuſes Dynaſties des Egyptiens, les Hiſtoires des Dieux & Demi-Dieux des Grecs, de la Louve qui nourrit Remus (1) & Ro-

1 Les plus illuſtres Hiſtoriens qui ont parlé de la fondation de Rome, ont ſenti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraiſemblable ; mais ils ont été forcés de ſuivre le torrent, d'adopter des chimeres qui flattoient le Peuple Romain, & de ſe conformer au génie des gens pour leſquels ils écrivoient en général, le nombre des lecteurs ſages & Philoſophes ayant été très-petit dans tous les temps. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ſes Lecteurs ſenſés : auſſi s'excuſe-t-il le mieux qu'il lui eſt poſſible, & attribue au pouvoir des deſtins, & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejetter comme des fables. *Sed debebatur (ut opinor) fatis tanta origo urbis, maximique ſecundum Deorum opes Imperii principium.* Tit. Liv. Dec. I. Lib. I. pag. 11. Edit Francofurt. M. D. LXXXVIII. Plutarque ſe ſert de la même excuſe pour ſe diſculper de rapporter tous les

mulus, de la fondation du Royaume des Gaules par le fils d'Hector, de

contes qu'on trouve à ce ſujet dans les Hiſtoriens anciens. Il y a des perſonnes, dit-il, qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaiſir; mais ſi l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refuſera pas d'y ajouter foi, ſur-tout ſi l'on fait réflexion que les Romains n'ont pu parvenir à ce haut degré de gloire & de puiſſance, ſans qu'il y ait eu quelque choſe de divin & d'extraordinaire dans leur origine.

ὑποπτον μὲν εἴ τοῖς ἐσί τὸ ἁρματικὸν, καὶ πλασυματῶδες, ἐ δεῖ δὶ ἀπιςεῖν, τὴν τύχην ὁρῶντας, οἷον πραγμάτων δημιεργὸς ἐσί, καὶ τὰ Ῥωμαϊκὰ πράγματα λογιζομένους, ὡς ἐκ ἂν ἐντεῦθεν πρᾶξιν δυνάμεως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἴσχυσαν. *Plutarch.* in Vit. Romul. *pag.* 22.

Ce raiſonnement reſſemble aſſez à celui que font les Turcs, pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de leur Religion. En vérité, il falloit que Plutarque & Tite-Live compatiſſent bien ſur la complaiſance de leurs Lecteurs, pour les régaler, ſur un prétexte auſſi frivole, de mille fables, plus incroyables les unes que les autres; auſſi les perſonnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces hiſtoires comme des contes. Et comment euſſent-elles pu y ajouter quelque foi, puiſqu'il y avoit des Hiſtoriens fameux, au nombre deſquels Saluſte tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troyens, qui, ſous la conduite d'Enée, ſe trouverent en Italie après la priſe de Troye, & qui s'unirent pour cela avec les

la descente de la Sainte Ampoule du Ciel, & cent autres absurdités pieuses.

Aborigines? *Urbem* (a) *Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui, Æneâ duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Arborigines, genus hominum agreste, sine legibus sine imperio liberum atque solutum. His postquam in unæ mœnia convenere, dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratu quam facile coaluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera satisque pollens videbatur sicuti pleraque mortalium habentur, invidia ex opulentia orta est. Igitur Reges populique finitimi bello tentare, &c.* Voilà dans ce seul passage de Salluste la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Historiens; & pourquoi leur donnera-t-on la préférence sur celui qui passe pour le plus exact des Romains? Bien d'autres faits dans l'Histoire Romaine sont aussi incertains que celui de la fondation de Rome. Presque tous les Auteurs se contrarient sur ce qui regarde Romulus; ils ne sont pas plus d'accord pour ce qui concerne le regne de Servius Tullius. Sous les premiers Consuls, la vérité historique n'est guere mieux débrouillée: & l'on peut aisément connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnasse, l'incertitude qui regne dans l'Histoire des trois ou quatre premiers siecles de la République Romaine. Très-souvent ces Auteurs se contredisent les uns avec les autres; quelquefois aussi ils avouent qu'ils choisissent entre les opinions opposées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur paroissent les plus vraisemblables. Voilà, si je ne me trompe, bien des preuves nouvelles de l'incertitude de l'Histoire, & bien des sujets pour ne recevoir aucun fait historique qui paroît opposé aux notions évidentes, & qui ne peut souffrir l'examen de la raison.

[a] Crisp. Salust. Bell. Catil. Cap. VI.

& profanes, que nos Peres ont fait paſſer avec beaucoup de ſoin dans leurs familles, & qui, de génération en génération, ſont parvenues juſqu'à nous. C'eſt ainſi que s'eſt formé vers l'année 476, le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeſte de toutes les viſions Judaïques, compilées & redigées par les Rabbins Aſé & Hammai (1). Ne doutez pas, Madame, un ſeul moment, que ſi l'on compiloit les *Conformités de Saint François avec Jeſus-Chriſt*, & les Œuvres de ſes Diſciples, & qu'on leur joignit la *Vie de Marie à la Coque*, on

1 La premiere collection du Talmud ſe fit vers l'an 188, par Rabbi Juda Hakkadosh. Elle fut appellée Miſna, qui veut dire répétition, ou Leçon réitérée. Depuis en 469, Rabbi Jochanan, aſſiſté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier; & c'eſt celui qu'on nomme le Talmud de Jéruſalem, parce qu'il fut compoſé dans cette ville. En 476, Aſé & Hammai groſſirent ce nouveau Recueil de pluſieurs autres chimeres, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le Talmud de Babylone, & c'eſt celui dont les Juifs ſe ſervent ordinairement: ils appellent Jéruſalem celui qui fut fait à Jéruſalem. Talmud n'eſt qu'un Recueil de fables les plus groſſieres, & qu'un amas de viſions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le temps que cet Ouvrage fut compoſé. Voyez, pour en être plus inſtruit, Buxtorfii Bibl. Rabbinica.

n'en fit un Livre, qui, pour le ridicule & l'abſurde, ſurpaſſeroit de beaucoup l'Alcoran, & égaleroit le Talmud.

Ce n'eſt pas dans les ſeules choſes qui regardent les Religions, que les Traditions ſont menteuſes; elles ont auſſi peu de certitude pour les faits hiſtoriques. Telle eſt la croyance où l'on étoit encore en France du temps de Ronſard, qu'Aſtianax, le fils d'Hector, étoit le Fondateur de l'Empire François; telle eſt encore l'erreur où l'on eſt dans bien des pays ſur la prétendue Papeſſe Jeanne; telle eſt enfin l'idée où ſont les ſimples Vénitiens, qui croient fermement être les deſcendants des anciens Troyens. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville a ſon hiſtoire fabuleuſe, fondée ſur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu diſtinguées: elles tirent toutes leur origine d'un Héros imaginaire (1), ou duquel elles

1 De tout temps la vanité des particuliers a rempli l'Hiſtoire de menſonges. Ce n'eſt pas ſeulement chez les François que les d'Oſier, les Moreri, &c. & tous les fabricateurs de fauſſes Généalogies ont par un vil intérêt confondu la véritable nobleſſe avec la fauſſe, & corrompu la vérité de l'Hiſtoire;

ne ſont jamais deſcendues. Si les Hiſtoriens étoient plus attentifs, qu'ils ne le

la même choſe étoit arrivée chez les Romains. Ce qui a le plus contribué, dit Tite-Live, à obſcurcir l'Hiſtoire, ce ſont les oraiſons funebres, les faux titres qu'on a ajouté aux images, chaque famille s'efforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premieres charges; c'eſt ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers, & les monuments publics. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que nous n'avons aucun Ecrivain de ces temps-là, à qui on puiſſe s'en rapporter. *Vitiatam memoriam funebribus laudibus & falſis imaginum titulis, dum familiæ ad ſe quæque famam rerum geſtarum honorumque fallente mendacio trahunt. Inde certe & ſingulorum geſta, & publica monumenta rerum confuſa; nec quiſquam aqualis temporibus illis ſcriptor extat, quo ſatis certo auctore ſtetur.* Tit-Liv. Hiſt. Lib. VIII. Cap. XL. Cicéron dit préciſément la même choſe que Tite-Live. Ces oraiſons funebres ont beaucoup contribué à falſifier notre Hiſtoire; car combien de choſes n'y a-t-on pas fourrées, qui ne ſont jamais arrivées? Combien de triomphes ſuppoſés? Combien de fauſſes origines des familes, comme ſi elles étoient paſſées des Patriciens au peuple, parce que bien des gens de baſſe extraction s'entoient ſur quelque famille illuſtre qui portoit le même nom. Comme ſi, par exemple, je me diſois deſcendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Conſul dix ans après l'expulſion des Rois. *Quamquam his laudationibus hiſtoria rerum noſtrarum facta eſt mendoſior. Multa enim ſcripta ſunt in eis, quæ facta non ſunt, falſi triumphi, plures conſulatus, genera etiam falſa, & ad plebem tranſitiones, cum homines humiliores in alienum ejuſdem nominis infunderentur genus, ut, ſi ego me à M: Tullio, qui Patricius Conſul anno 10 poſt Reges exactos fuit, ortum dicerem.* Cicer. in Brut. Cap. XVI.

ſont à la défenſe de la vérité, ils s'oppoſeroient fortement à toutes ces fables; mais pour un qui démaſque l'erreur & le menſonge, il en eſt vingt qui ſuivent le torrent & ſe conforment aux opinions populaires; ce qui leur donne une nouvelle force, & les autoriſe dans la ſuite des temps. Quelle que ſoit la foibleſſe de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénérables les ſentiments du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue ſuite d'erreurs; on court riſque de s'égarer, en ſuivant d'auſſi mauvais guides. Pline le jeune dit qu'il ne conſultoit qu'un nombre de gens choiſis, & qu'il ne ſe régloit point ſur le goût du peuple (1); Horace, & avec lui bien des grands hommes, ont affecté de mépriſer le ſentiment du vulgaire (2). Il ſemble n'être fait que pour être nourri de chi-

1 Ego enim non populum advocare, ſed certos electoſque ſoleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam ſingulos obſervem, & tanquam non ſingulos timeam. *Pline*, Epiſt. XVII. Lib. VII. pag. 428.

2 Non ego ventoſæ plebis ſuffragia venor. Horat. Epiſt. XIX. Lib. I.

meres & de menſonges, dont la Tradition eſt une ſource féconde. Son aveuglement eſt d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raiſon, & craindre d'être éclairé; auſſi Cicéron dit-il: " que la „ Philoſophie ſe contente de peu de Ju„ ges, qu'elle hait le vulgaire, & „ qu'elle en eſt haïe, & regardée com„ me ſuſpecte & ennemie; *ajoutant*, „ que ceux qui la condamnent & la „ mépriſent, s'attirent l'approbation „ de la multitude (1). „

Si cet Illuſtre Romain avoit été de notre temps, il eût aiſément apperçu, que le vulgaire n'étoit point le ſeul à mépriſer les Sciences: il eût trouvé des partiſans de l'ignorance parmi les Pontifes, parmi les Sénateurs, & beaucoup plus parmi les courtiſans. Il auroit été bien plus étonné, s'il eût vécu il y a trois ou quatre cents ans, & qu'il eût vu un Gentilhomme faire gloire de ne ſavoir ſigner que ſon nom, & croire que la Science dérogeoit à ſa naiſſance.

1 Eſt enim Philoſophia paucis contenta judicibus, multitudinem conſulto ipſa fugiens, eique ipſi & ſuſpecta & inviſa, ut vel ſi quis univerſam velit vituperare, ſecundo id populo poſſit facere. Cicer. Tuſcul. II. fol. 254.

Il eût preſque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Nobleſſe ; & peut-être n'eût-il pas vu dix Curés en France qui compriſſent le Latin de leur Miſſel. C'eſt dans ces temps d'aveuglement & d'imbécillité, que la plupart des Traditions, qui révoltent aujourd'hui les gens de ſens, ont pris leur naiſſance ; & quoique nos Peres aient voulu leur donner une antiquité plus illuſtre, c'eſt à leur ignorance & à leur crédulité que nous en ſommes redevables. Ils ont été la dupe des impôſteurs qui vivoient de leur temps : & nous ſerions la leur, ſi nous ne ſecouions le joug qu'ils ont voulu impoſer à notre raiſon.

§. XII.

Les Traditions pour la plupart ne ſont fondées que ſur nos préjugés & notre pareſſe.

SI nous examinons, comment la plus grande partie des choſes qui ſont parvenues juſqu'à nous par la Tradition, y ſont arrivées, & comment celles qui ſont actuellement en vogue, prennent

une tournure pour passer à la postérité, nous découvrirons aisément que les préjugés de l'enfance, & la paresse naturelle à bien des hommes, sont les deux principales sources des sentiments populaires, des fables pieuses, & des histoires giganteſques qu'on nous débite, & dont on veut nous constater la vérité par la Tradition. Il n'est personne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même, combien il a entendu faire de contes dans le sein de sa famille, dont il a reconnu la fausseté, ou le peu de solidité dans la suite.

Toutes les meres, toutes les ayeules ont mille rapsodies pieuses, mille fausses anecdotes de leur famille, qu'elles racontent à leurs enfants; elles leur certifient ces mensonges avec tant d'assurance de vérité, que bien des gens en conservent le souvenir, & la croyance d'une partie. Lorsqu'ils sont venus à un certain âge, ils les transmettent à leurs fils, qui les font passer à leur postérité; ainsi d'âge en âge, chaque famille perpétue dans ses descendants un certain nombre de mensonges qui passent pour la Chronologie historique de la maison.

Chaque Province, chaque Ville a ſes erreurs particulieres, & les peuples qui les habitent en ſont généralement imbus. Ils ſe communiquent les impreſſions qu'ils prennent dès leur jeuneſſe, & ſe fortifient dans leur croyance par le conſentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaiſon. Perſonne n'oſe chercher à vouloir démentir une opinion qui ſemble faire dans la patrie une regle de Foi; & il y auroit même du riſque à vouloir s'oppoſer trop fortement à certains préjugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très-digne de foi, qu'il avoit penſé être mis en pieces par la populace de Saint Maximin (1), pour avoir dit que la Magdelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point ſon corps qu'on gardoit dans l'Egliſe de cette Ville (2). Qui croyez-vous, Madame, qui perſuade ſi fort aux habitants de S. Maximin qu'ils poſſedent les Reliques de la Magdelaine? Ce ſont les Moines, qui

1 Petite Ville de Provence.

2 Inde furor vulgi, quod Numina vicinorum Odiit quiſque locus, cum ſolos credat habendos Eſſe Deos, quos ipſe colit.

Juvenal. Sat. XV.

déſervent

déſervent ſon Egliſe, & qui ont amaſſé des richeſſes immenſes. Je n'entre point dans la diſcuſſion du fait, ſavoir ſi la Magdelaine eſt morte (1) en Provence, ou dans la Judée, mais je ſoutiens que de quelque façon que la choſe ſoit, les Moines ont grande raiſon de ſoutenir qu'ils en conſervent les Reliques. Combien de pieuſes Traditions n'ont d'autre ſource & d'autre ſoutien que l'intérêt de quelques particuliers ! Que d'erreurs

1 Le Pere Hardouin s'eſt moqué de cette fable, inventée par l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue ſuppoſition de l'*Hiſtoire de* Joinville. Il ſeroit à ſouhaiter que ce Jéſuite n'eût jamais employé ſes connoiſſances qu'à décrier des fables auſſi manifeſtes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus reſpectable dans l'antiquité. Voyez à ce ſujet le troiſieme & le quatrieme Tome des *Lettres Cabaliſtiques*, & la quatrieme partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du ſyſtême de ce Jéſuite. Voici ce qu'il dit ſur la queſtion dont il s'agit actuellement. Le Roi .... s'en vint en la Cité d'Aix en Provence, pour l'honneur de la benoiſte Magdeleine..... Et fuſmes au lieu de Baſme, en une roche moult haute, où l'on diſoit que la Sainte Magdeleine avoit vécu en hermitage, longue eſpace de temps. *Atqui conſtat Dominicanos ipſos non niſi anno 1279. die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalenæ, novem annis ipſis poſt obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubiè inventione cœpit credulitas, quæ poſtea paulatim crevit Harduini Opera varia antiq. numiſmat. Reg. Franc. in Hiſtoriam* Joinvillæi *obſervationes quædam, pag.* 636. *col.* 2.

& de ſuperſtitions ne banniroit-on point de la terre, ſi l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richeſſes !

La pareſſe & l'indolence, vices ſi ordinaires à la plus grande partie des hommes, ſont encore les ſoutiens de la Tradition. On aime mieux croire une choſe qu'on nous aſſure véritable, que d'aller ſe fatiguer par un long examen & une étude pénible : il eſt beaucoup plus aiſé de ſuivre le cours des choſes ; auſſi la plupart des gens ſe laiſſent-ils entraîner au torrent, & ſe perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut ſe guérir de ſon aveuglement, doit ſuivre le précepte de Sénéque, & ſe ſéparer du vulgaire (1).

1 Unuſquiſque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur, ſemper creditur : verſatque nos & præcipitat traditus per manus error, alieniſque perimus exemplis. Sanabimur, ſi modo ſeparemur à cœtu. *Seneca de Vita beata*, Cap. I.

§. XIII.

Bien des Traditions prennent leurs ſources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.

SI nous examinons la premiere origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent ſouvent des idées aventurées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cauſe de toutes les Hiſtoires fabuleuſes qu'on inventoit tous les jours à leur ſujet dans le Paganiſme. Dès que le peuple a reçu la premiere impreſſion de la ſuperſtition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimeres aux premieres; & tous ces contes paſſent à la poſtérité, & acquierent par la longueur des temps, une grande autorité ſur l'eſprit des ignorants & des foibles. Il ſe trouve même dans la ſuite des Auteurs qui autoriſent par leurs Ouvrages ces fauſſes traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits conſtatés & reconnus vrais par une longue ſuite de ſiecles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Auſone ſur la paſſion chi-

mérique que les Poëtes lui attribuent en faveur d'Enée (1), il s'eſt trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile étoit fondée ſur une vérité reconnue, & non pas une fable inventée à plaiſir. Bien des Hiſtoriens autoriſent ainſi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il eſt permis de feindre, d'inventer, & de déguiſer le vrai (2).

Il eſt encore bien des croyances populaires, bien des traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les temps d'ignorance, & depuis le neuvieme ſiecle juſqu'au quinzieme, il étoit peu d'Egliſes de Moines qui n'euſſent quelques images, quelques effigies de Saints qui opéroit des choſes miraculeuſes. Ces ſortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides,

1 Vos magis Hiſtoricis, Lectores, credite de me,
Quam qui furta Deûm concubituſque canunt.
Falcifidici Vates, &c.
Auſonius de Didone.

2 . . . . . Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Horat. de Arte Poët. Verſ. 9. &c.

des Couvents & des Monaſteres. La raiſon & la ſcience, qui reparurent après avoir été ſi long-temps perdues, firent ſur les prétendus miracles le même effet que la venue du Meſſie ſur les Oracles : elles les détruiſirent, & la plupart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité, & celle de leurs Peres, furent entiérement guéris de leur erreur. Il reſta cependant encore bien des perſonnes dans leur ancienne opinion, ſoit qu'elles ne vouluſſent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchaſſent de faire uſage de leur raiſon : elles conſerverent dans leur eſprit toutes les chimeres qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les tranſmirent à leur poſtérité, qui les a amenées juſqu'à nous. C'eſt de-là que viennent mille opinions, à qui l'on a ſi ſouvent donné la chaſſe dans ces derniers temps, ſans pouvoir les détruire ; c'eſt du même endroit que deſcendoient toutes ces pieuſes ſuperſtitions, que la prudence & la ſageſſe des Evêques ont abolies.

Les Orateurs & les faiſeurs de harangues & de panégyriques ont preſque

autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poëtes. (1). Comme on n'exige d'eux que des idées vraisemblables, & qu'ils sont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvu qu'ils ne se jettent point dans le prodigieux & le gigantesque : les louanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occasionné dans la suite la plupart des contes qu'on a faits sur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque chose à l'idée de l'Orateur ; & ces louanges, outrées dans le commencement, sont devenues ridicules dans la suite. La plupart des panégyriques des Saints sont plutôt des Poëmes en leur honneur, qu'une simple description de leurs vertus, pour exciter les fideles à les imiter. Un Prédicateur se livre à son imagination, & il débite un discours rempli de fleurs & de pensées hardies & nouvelles ; il plaît à ses Auditeurs, & a rempli son emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont en-

1 Rhetori concessum est sententiis uti falsis, audacibus, subdolis, captiosis, si modo verisimiles sunt, & possint ad movendos hominum animos, qualicumque astu, irrepere. *Aul. Gellius, Noctes Atticæ. Lib.* I. Cap. VI.

endu, amplifient le ſoir dans leur famille les idées du Panégyriſte : leurs enfants dans la ſuite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque choſe du leur, & bientôt la vie de ce Saint devient, par la Tradition, un tiſſu des idées de trente imaginations échauffées.

§. XIV.

La Tradition eſt commune à tous les Peuples pour autoriſer leurs erreurs.

JE finirai, Madame, mes réflexions ſur l'incertitude de la Tradition, en vous faiſant remarquer que ſon autorité, eſt commune à tous les peuples & à toutes les Religions du Monde. Les Mahométans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient conſtantes & conformes à la plus exacte vérité ; elles ſont appuyées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la ſuperſtition religieuſe. Pourquoi voulons-nous que les nôtres ſoient plus autentiques que les leurs ? Et quelles raiſons avons-nous de prétendre qu'ils ſe déparent de leurs opinions, & qu'ils

examinent sérieusement, si elles sont contraires à la raison & au bon sens, lorsque nous ne voulons pas observer la même regle ? Les loix doivent être égales ; on ne peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point se soumettre. Si nous nous croyons exempts d'examiner nos sentiments & nos opinions, fondés sur la Tradition, ou sur certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent jouir du même privilege. On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croient uniquement celle qu'ils professent, parce qu'ils sont persuadés que les autres ne valent rien. Or, si la voie de l'examen est défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'est pas plus obligé de s'éclaircir que nous : & la défense de l'examen des sentiments qu'on nous a inspirés dès l'enfance, plonge toutes les Nations, & nous-mêmes dans la croyance de tous les faux préjugés. On rend par ce moyen la Religion protectrice de tous les contes de nourrices, & de toutes les inventions monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour : si un sen-

timent,

timent, autorisé par la tradition, est véritable, il devient plus respectable, lorsqu'il est reconnu & approuvé par des gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne saurois mieux finir ces réflexions que par un passage d'un des plus illustres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voie de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. " Le Paganisme, „ *dit cet habile Ecrivain*, insultoit les „ premiers Chrétiens sur leur petit „ nombre, & leur opposoit son anti- „ quité, & le suffrage général d'une „ infinité de Nations. L'Eglise Romai- „ ne se servit de la même batterie con- „ tre Luther & Calvin. Les Protestants „ s'en serviroient dès aujourd'hui con- „ tre une Secte naissante au milieu „ d'eux. C'est une méthode très-aisée „ de réfuter les innovations, on évite „ le détail des Controverses. La voie „ de prescription épargne toutes les fa- „ tigues de l'examen; car on se dispen- „ se des discussions à l'égard même du „ point de fait sur l'antiquité & l'éten- „ due présuppposées: on s'en rapporte

„ pleinement à la voix publique. Tout
„ cela flatte beaucoup la pareſſe hu-
„ maine; c'eſt pourquoi l'on ſe munit
„ de cet argument dans toutes les oc-
„ caſions, & pour une fois qu'il peut
„ être utile à la vérité, il eſt cent fois
„ favorable à la fauſſeté (1). „ On s'eſt plaint de tout temps des maux que cauſoit la croyance aveugle que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuſe Tradition. Lucrece a dit, il y a plus de dix-huit cents ans que le genre humain étoit opprimé ſous le peſant fardeau de la ſuperſtition (2). Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encore.

1 Bayle, Continuation des penſées ſur les Cometes, Tome I. p. 144.

2 Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
In terris, oppreſſa gravi ſub Religione.
Lucret. Lib. I. Verſ. 63. 64.

§. XV.

De l'incertitude de l'autorité des Savants par la contrariété de leurs ſentiments.

L'Autorité des Savants, & le nom qu'ils ſe ſont acquis, ne doivent point en impoſer à notre raiſon. Les grands hommes ont été ſujets à l'humanité, & ſe ſont égarés pluſieurs fois du bon chemin. Leurs paſſions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la ſource de la plupart de leurs opinions. Ainſi, Madame, nous devons examiner avec ſoin leurs ſentiments, les réduire aux regles de la lumiere naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raiſon avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En ſuivant cette façon de lire de bons Livres, on profite véritablement; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choſes évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits qui n'ont aucune preuve eſſentielle.

La différence qui regne dans les ſen-

timents des Savants, l'oppoſition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, eſt la premiere preuve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t-il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'éleve contre lui & en attaque pluſieurs endroits; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs, par les doutes où il les jette, dans la ſituation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la queſtion. Il arrive quelquefois qu'un troiſieme Savant vient à la traverſe, & condamne les deux Auteurs qui diſputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matiere qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'inſtruire, & ſurcroît d'embarras pour quiconque aime à diſcerner la vérité. On voit ſouvent le même Ecrivain approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres; & ceux qui l'eſtiment, accuſent leurs adverſaires de n'avoir point aſſez de pénétration pour juger des beautés d'un Livre qui mérite l'approbation de tous les connoiſſeurs.

Montaigne avoit été très-goûté de ſon temps, & avoit joui tranquillement de ſa réputation pendant près d'un ſiecle. Deux Auteurs Janſéniſtes, doués d'un grand génie, crurent entrevoir dans ſes Ecrits des idées pernicieuſes à leur Religion. Ils le condamnerent ſans ménagement, & en firent une ſanglante critique, qui pendant un temps ſembla devoir préjudicier à l'eſtime qu'on avoit eue pour ſon Ouvrage. Pluſieurs perſonnes ſe rangerent à l'opinion des Docteurs Janſéniſtes, tout Port-Royal en corps approuva leur déciſion, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adopterent leur ſentiment. Un Auteur, connu par la juſteſſe de ſon eſprit, prit le parti de Montaigne, qui ne pouvoit ſe défendre (1). Il blâma & critiqua les deux Janſéniſtes, & la Ville & la Cour revinrent à la premiere opinion; on re-

1 Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas, auſſi bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniere. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup, l'autre penſoit trop ſubtilement pour s'accommoder de penſées qui ſont délicates. La Bruyere, Caracteres ou Mœurs de ce Siecle, pag. 168.

tourna à Montaigne, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

Bayle a été ſans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vaſtes génies. Il s'eſt trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire paſſer cet Auteur pour un homme qui ne ſavoit qu'un peu d'Hiſtoire, & quelque peu de Carteſianiſme (1). Parlez à un Jéſuite de Paſcal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre; vantez Bourdaloue, un Janſéniſte ne ſera pas de votre avis. Je comprends que la haine des différents partis peut occaſionner quelquefois cette diverſité de ſentiments; mais elle arrive très-ſouvent entre des Auteurs de la même Croyance, & dont les intérêts ſont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche (2).

1 *Jurieu & le Clerc.* Voyez Courte Revue de Maximes de morale & de Principes de Religion, &c.

2 Entre autres Ouvrages, M. Arnaud a écrit un traité contre le Pere Mallebranche, ſur les idées par leſquelles nous voyons toutes choſes en Dieu, intitulé: Des vraies & fauſſes idées, imprimé à Cologne, chez Schouten, en 1683. in-12.

Scaliger & Eraſme ont eu une diſpute très-vive ſur un ſujet aſſez léger : après beaucoup d'écrits de part & d'autre, un troiſieme Savant les a taxés d'avoir diſputé ſans cauſe, & de n'avoir pas vu qu'ils avoient tous les deux raiſon, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animoſité (1).

§. XVI.

Que les Savants ſont toujours prévenus en faveur de leur opinion.

LA vanité & l'orgueil, vices aſſez ordinaires aux Ecrivains, leur font ſouvent embraſſer & ſoutenir des opinions qu'ils connoiſſent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y ſont inſenſiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de ſe dédire, & de déſavouer une propoſition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la diſpute, ou qu'ils ont placée trop légérement dans leurs Ecrits. Ils ne compren-

1 La diſpute de Scaliger le pere, avec Eraſme au ſujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut ſa faute ſur la fin de ſes jours. Voyez là-deſſus les *Scaligerana*, au mot Eraſme.

nent pas qu'il leur ſeroit cent fois plus glorieux d'avouer qu'ils ſe ſont trompés, que de vouloir juſtifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font pluſieurs volumes, & à l'aide d'un nombre de ſophiſmes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eu, ſi les Auteurs pouvoient être perſuadés que le partage de la foibleſſe humaine conſiſte à faire des fautes, & que celui des Philoſophes eſt de les reconnoître ? On devroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de retracter leurs erreurs, ce que S. Auguſtin dit des Pécheurs : *Humanum eſt peccare, diabolicum perſeverare.* Je ne connois en effet rien de ſi pernicieux, rien de ſi diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, que l'entêtement & l'orgueil de certains Savants. Ces vices ſont auſſi contraires à leur avancement, que la fureur des Gots & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'entêtement des Savants pour le ſyſtême qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils

ſe ſont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs ſentiments; il ſemble qu'ils ont pour certaines opinions une eſpece de ſoumiſſion, qui tient du Culte divin. Si l'on parle à un Cartéſien d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il eſt préoccupé, il penſe bien moins à examiner ſi ce qu'on lui dit eſt conforme à la raiſon, qu'à trouver des arguments pour les combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il ſonge d'abord que ſa gloire eſt attachée à celle d'Ariſtote: il défend ſes intérêts en défendant ceux de ſon maître, & loin de ſonger à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les arguments de ſon adverſaire, il n'eſt occupé qu'à chercher des réponſes pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philoſophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raiſon. Il ſe diſpenſe ainſi d'examiner le fond de la queſtion, il eſt tout occupé de ſes preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui ſont contraires, & il ſe met dans l'impoſſibilité, par ſa prévention, de pouvoir jamais s'aſſurer de la vérité.

Les Théologiens & les Philoſophes ſont très-ſujets à ces défauts; l'entêtement ſemble être leur attribut & une ſuite de leur profeſſion. C'eſt cette bonne opinion qu'ils ont de leurs ſentiments, & cette certitude déplacée de leurs ſyſtêmes, qui avoit porté Bayle à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il ſe faiſoit un plaiſir de faire connoître, que bien des choſes qu'on aſſuroit être évidentes, étoient environnées de difficultés qui les rendoient très-douteuſes, & quelquefois contraires à la raiſon & aux notions les plus ſimples (1).

1 Bayle vouloit mortifier la raiſon humaine, ou moins l'accoutumer à ne point précipiter ſes jugemens, & à ne rien adopter ſans examen & ſans connoiſſance. Les Théologien lui paroiſſoient trop décififs, & il auroit ſouhaité qu'on ne parlât que douteuſement des choſes douteuſes. Dans cet eſprit, il ſe faiſoit un plaiſir malicieux d'ébranler leur aſſurance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, ſont environnées & obſcurcies par tant de difficultés, qu'il ſeroit quelquefois plus prudent de ſuſpendre ſon jugement. Il avoit auſſi diſcuté tant de faits, qui ne ſont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnus évidemment faux, qu'il ſe défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Hiſto-

§. XVII.

Des ridicules opinions, ſoutenues par bien des Savants.

IL eſt étonnant, dans quel travers donnent pluſieurs Savants. Si l'on ne ſavoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs écrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne ſont que des fictions, & des Romans faits à plaiſir par des perſonnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui tranſmettoient au Public les chimeres & les groteſques qui leur venoient dans l'eſprit. Cependant c'eſt avec une gravité magiſtrale que les Philoſophes débitent leurs ſentiments les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la ſageſſe & du ſouverain bien; vous diriez qu'il eſt convaincu que l'Univers entier doit adopter ſes ſentiments. Il n'eſt rien de ſi plaiſant que de le voir s'efforcer de prouver que le ſeul Sage,

giens que par proviſion, & en attendant une plus ample inſtruction. Beauval, Hiſtoire des Ouvrages des Savants, Décembre 1706. pag. 551. 552.

c'eſt-à-dire, ſelon lui, le ſeul Philoſophe, eſt véritablement heureux, toujours libre, même dans l'eſclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence, & d'une ſanté vigoureuſe au milieu des maladies. Des idées auſſi fauſſes, & que la vanité ſeule peut occaſionner, ont été tournées en ridicule par pluſieurs perſonnes remplies de bon ſens, qui ne pouvoient goûter ces imaginations giganteſques, & croire qu'un homme accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en ſe moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage deſquels il accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient; ajoute enſuite qu'il eſt toujours en bonne ſanté, ſi ce n'eſt lorſqu'il a la pituite, qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terreſtre (1).

Quelque ridicules que ſoient certaines opinions des Stoïciens, elles n'ap-

1 Ad ſummum, ſapiens uno minor eſt Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum;
Præcipue ſanus, niſi cum pituita moleſta eſt.
Horatius, Epiſt. I. Lib. I.

prochent pas de l'abſurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle impudence, ou quelle folie n'y a-t-il pas chez un homme qui certifie avec une grande aſſurance qu'il ſe ſouvient d'avoir été dans deux ou trois corps différents, & qui aſſure qu'il s'appelloit Euphorbe, lorſque ſon ame étoit dans celui d'un Grec qui ſe trouvoit au ſiege de Troye (1)! Peut-on porter plus loin l'égarement de l'eſprit humain? Cependant l'Auteur de ces monſtrueuſes imaginations avoit acquis un ſi grand crédit ſur ſes diſciples, que, ſans examiner la vérité & la poſſibilité de ſes opinions, ils les recevoient avec une entiere ſoumiſſion; & lorſqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'abſurde, ils répondoient ſimplement & ridiculement : *Magiſter dixit*; *le Maître l'a dit.* Voyez, Madame, ſi les diſciples de ce Philoſophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & ſi l'aveugle confiance qu'ils avoient, ne tenoit pas de l'en-

1 Ipſe ego, (nam memini) Trojani tempore belli
Pantoides Euphorbus eram.
Ovidius, Metam. Lib. XV.

chantement. Il en étoit, & il en eſt encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à ſuivre aveuglément certains Savants. Ils deviennent eſclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque groſſieres qu'elles ſoient, la prévention les empêche de les appercevoir; car il n'eſt rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire au bon ſens, qui n'ait été avancé par quelques Philoſophes (1). J'ai honte, s'écrioit S. Auguſtin, en écrivant contre certains ſyſtêmes, de rapporter des choſes auſſi honteuſes: & je ne ſais comment ceux qui les ont écrites, n'étoient pas couverts de confuſion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Egliſe, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles ſottiſes (2).

Les Philoſophes donnent ſouvent dans des erreurs monſtrueuſes, pour vouloir trop ſubtiliſer; à force de chercher à

1 Nihil tam abſurdum dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo Philoſophorum. *Cicero* de Nat. Deor.

2 Sed jam pudet me iſta refellere, cum eos non puduerit iſta ſentire. Cum verò auſi ſint etiam ea defendere: non jam eorum, ſed ipſius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. *Auguſt. Epiſt. LVI.*

découvrir des ſecrets qui leur ſont impénétrables, ils donnent dans ces ſentiments extravagants, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens, qui ne ſe nourriſſent que de fumée, tombent très-ſouvent dans ce cas : comme les matieres qu'ils examinent, ſont au-deſſus de la portée de l'eſprit humain, & que la ſeule Foi doit les faire recevoir & les autoriſer : d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philoſophique, l'impoſſibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raiſon & la lumiere naturelle, leur fait inventer mille ſyſtêmes ridicules, d'où naiſſent toutes les erreurs & les diſputes qui depuis ſi long-temps diviſent le genre humain.

Quand on veut pénétrer des choſes incompréhenſibles, la Science ne ſert qu'à égarer plutôt ; elle fournit des moyens pour ſe forger des ſophiſmes à ſoi-même. *De quoi ſe fait*, dit Montaigne, *la plus ſubtile folie que de la plus ſubtile ſageſſe ? Il n'y a qu'un tour de cheville à paſſer de l'une à l'autre* (1).

1 Montaigne, Eſſais, Liv. II. pag. 189.

Cet Auteur me paroît penſer juſte. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertullien, Origene, & tant d'autres Lumieres des premiers ſiecles du Chriſtianiſme, ont été emportés par le torrent de leur imagination, & ſont tombés dans des ſentiments erronés. On accuſe S. Auguſtin d'avoir quelquefois pouſſé les choſes trop loin, ſelon les différentes Sectes contre leſquelles il écrivoit; & les différents partis qui regnent aujourd'hui, prétendent tous s'autoriſer de ſes Ouvrages. Je penſe, & je crois fermement que la nature & le bon ſens font ſouvent plus que la Science (1). *Hors la lumiere naturelle & la raiſon, point de ſalut.* J'en reviens toujours à ce principe, pour décider de l'évidence d'un fait; contre la raiſon que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers?

1 Et veniunt hederæ ſponte ſua melius:
Surgit & in ſolis formoſius arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.
Propert. Elegiar. Lib. I.

§. XVIII.

§. XVIII.

La moitié des opinions des Savants ne prend ſa ſource que dans leur haine & leur jalouſie.

LEs paſſions influent beaucoup ſur les différentes opinions des Savants. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, ſelon qu'ils aiment & qu'ils eſtiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant ſoit perſuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très-ſouvent qu'il le critique; il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroiſſent les moins beaux, & il tâche de diminuer la bonté de ceux qui ſont au-deſſus de la plus ſévere critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en eſt-aſſez pour les condamner.

Ce ne ſont pas les ſeuls Auteurs médiocres, qui ſont ſujets à de pareilles foibleſſes: les plus grands hommes ſont tombés dans ces égarements. On ne peut diſputer à M. de Meaux (1) la qualité d'illuſtre Ecrivain: & perſonne n'a été plus ſujet que lui, à l'envie, à la haine & à la jalouſie. Ces paſſions lui

1 Boſſuet.

ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'eſtime de tous les connoiſſeurs, & dont il reconnoiſſoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec M. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Aventures de Télémaque*: il attaqua pluſieurs fois des Ouvrages, dont il eût été le premier à louer la juſteſſe, la beauté, les graces & l'arrangement, s'il eût eu la charge que M. Fénelon obtint à ſon préjudice. Le même M. de Meaux, que la Bruyere regarde comme un Pere de l'Egliſe (1), dénonça à la Faculté de Théologie de Paris la *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur *ſur les Pſeaumes* eût été mieux reçu que le ſien (2).

Paſcal & tous les autres Janſéniſtes n'ont invectivé les Jéſuites, & ceux-ci ne leur ont rendu le réciproque, que

1 Parlons d'avance le langage de la Poſtérité: un Pere de l'Egliſe ..... La Bruyere, Diſcours pour ſa Réception à l'Académie.

2 Liber Pſalmorum, in quo eorum ſenſus litteralis exponitur à *Lud. du Pin*. Pariſiis, 1691. in-8°.
Libri Pſalmorum Verſio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis *Jac. Benigni Boſſuet*, Lugduni, 1691. in-8°.

par la jalousie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Royal blessoit les yeux de la Société, & le crédit des Jésuites déplaisoit aux Jansénistes. Le *Nouveau Testament* de Quénel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu si rigoureusement, a été approuvé, loué & reçu avec de grands éloges, lorsqu'il parut, par beaucoup d'Evêques & de Théologiens qui l'ont condamné dans la suite.

La passion n'agit pas seulement sur les opinions des particuliers, mais elle régit encore la décision des Universités & des Assemblées des plus célebres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ses confreres. *La condamnation de M. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande plaie qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a souffert: ç'a été un tel brigandage, que la plupart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement qu'on le peut nommer* horren-

dum Sacræ Facultatis Pariſienſis Latrocinium (1). Ce n'eſt pourtant pas là, n'en déplaiſe à cet Ecrivain, la plus grande éclipſe qu'ait ſoufferte la Sorbonne: & ſa gloire a été cent fois plus ternie par le Décret qu'elle eut l'inſolence de donner contre Henri III. l'an 1589 (2). Mais cet Aſtre brillant eſt ſujet à s'éclipſer ſouvent: & ſon illuſtre Corps ſe reſſent beaucoup des paſſions qui animent les différentes parties dont il eſt compoſé. Auſſi a-t-il le chagrin de voir quelquefois ſes déciſions déſapprouvées chez pluſieurs Nations par un grand nombre de Docteurs. La condamnation que fit la Sorbonne au com-

1 Rélation des Aſſemblées de Sorbonne ſur les opinions des Jéſuites touchant la Religion des Chinois, Let. V. pag. 22. Edit. de Cologne, 1701.

2 La Sorbonne & la Faculté de Théologie, comme trompettes de la ſédition, déclarerent & publierent à Paris tout le peuple de ce Royaume abſous du ſerment de fidélité & d'obéiſſance qu'ils avoient juré à Henri de Valois n'aguere leur Roi; rayerent ſon nom des prieres de l'Egliſe; firent entendre au Peuple qu'en ſaine conſcience ils pouvoient s'unir, s'armer, & contribuer des deniers pour lui faire la guerre, comme à un tyran exécrable qui avoit violé la foi publique au notoire préjudice & mécontentement de leur ſainte foi Catholique Apoſtolique & Romaine, & de l'Aſſemblée des Etats du Royaume. *Journal de Henri III. pag.* 218.

mencement de ce ſiecle de quelques Propoſitions du Pere le Comte, Jéſuite, qui ſe réduiſoient toutes à ce ſeul point, *que les Chinois avoient conſervé quelque temps la connoiſſance du vrai Dieu*, fut déclarée injuſte & mal fondée, par près de cent Docteurs Eſpagnols, Séculiers & Réguliers de toutes ſortes d'Ordres, preſque tous Profeſſeurs en Théologie, Qualificateurs du S. Office, ou conſtitués en dignités (1). Vous voyez, Madame, que ce qui eſt approuvé au-delà des Pyrenées, eſt condamné en de-çà par des Docteurs qui ſont de la même Religion, qui croient les mêmes articles de Foi, & participent à la même Communion.

Cette diſſemblance de ſentiments paroît extraordinaire à ceux qui ne ſavent pas le deſſous des cartes: mais dès qu'on eſt inſtruit que la haine de la Sorbonne contre les Jéſuites occaſionna en partie ſa déciſion, & que celle des Théologiens Eſpagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Eſpagne, on ne s'é-

1 Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Univerſités de Caſtille & d'Arragon, ſur les Propoſitions cenſurées en Sorbonne, pag. 20.

donne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'explique un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée qui condamna les Propositions du P. le Comte.

" On diroit qu'on ne s'assemble dans la
» salle de Sorbonne, que pour crier &
» pour se dire des injures. Paroles, ges-
» tes, œillades, style, maniere d'opi-
» ner, tout y est indigne de la gravité
» de ceux à qui l'on donne dans nos
» Ecoles, comme par excellence, le titre
» de *Nos Très-Sages Maîtres*. Que peu-
» vent penser la Cour, le Parlement,
» les autres Magistrats, d'un jugement
» porté au milieu de tout ce tumul-
» te (1). » Si l'on en doit croire ce Docteur sur la maniere dont ses Confreres déliberent, les décisions des premiers Théologiens du Royaume, ressemblent assez aux élections des Echevins dans les Villes où il regne deux partis différents. Je ne crois pas que parmi ces cabales, les Docteurs cherchent plus la vérité que les Electeurs Consulaires le bien de

1 Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les Mémoires de la Chine du Pere le Comte.

leur patrie. Je pourrois, si je voulois, rapporter ici un grand nombre de faits authentiques & prouvés par l'aveu de tous les Historiens, qui montreroient combien les décisions les plus célebres des Universités sont fondées sur les passions des différents membres qui les composent. Non-seulement l'esprit de parti a souvent dicté ces décisions, mais l'avidité des richesses a occasionné quelquefois les plus essentielles. Un Historien (1) qui peint comme Saluste, qui raisonne comme Tacite, & qui est élégant comme Tite-Live, nous apprend que dans l'affaire qui concernoit le divorce de Henri VIII. ce Prince avoit gagné presque toutes les Universités d'Italie, & qu'il y avoit eu beaucoup de Docteurs assez lâches pour vendre leur voix un écu. C'étoit se couvrir d'infamie à bon marché. Les Docteurs de Sorbonne vendirent leur suffrage bien plus chérement, si l'on doit en croire les Auteurs (2), qui dans ce

1. L'Abbé Raynal, dans ses Anecdotes historiques, politiques, &c.

2 Non est mihi incognitum, quels artibus res hæc apud Parisiorum Sorbonam tractata est, quæ certè tanti sceleris ausum temerario porrexit

temps leur reprocherent leur avarice.

Ce qu'il y a de fâcheux pour l'honneur des Corps où il arrive des déſordres ſcandaleux, c'eſt que leurs ennemis ne manquent jamais de les rendre publics. Qui peut ne pas concevoir l'idée la plus mépriſable des déciſions des Univerſités, en liſant une aventure arrivée depuis peu en Sorbonne, & qui a été vivement reprochée aux Docteurs par un Ecrivain Anonime (1). " M. Digotrets,

exemplo. Vix me continere queo, quin, imitatus poëtam illum, exclamen : *Dicite, Sorbonici, in Theologia quid valet aurum* ? Quantum pietatis & fidei illorum pectore clauſum putavimus, quorum venalis magis quam ſincera conſcientia eſt . . . extremâ avaritiæ infamiâ corruperunt ? *Agrippæ, Epiſt. XIX. Lib. VI. pag.* 973.

1 *Tombeau de la Sorbonne, pag.* 22. Ce fait pourroit bien être chargé, & peut-être en a-t-on augmenté beaucoup le ridicule ; ce qui nous porteroit à le croire, c'eſt que dans cet Ouvrage il y a des perſonnes qui honorent par leur vertu & par leurs talents les poſtes diſtingués qu'ils occupent, qui y ſont traités d'une maniere également indéceme & condamnable. Il y a même pluſieurs anecdotes dans ce Livre, qui paroiſſent n'être pas d'une certitude, à pouvoir être citées comme des autorités bien déciſives. Nous n'aurions donc pas rapporté le fait dont il eſt queſtion, s'il ne paroiſſoit par l'Apologie de M. l'Abbé de Prades que le fond en eſt véritable. Voici ce qu'on trouve dans cette Apologie, pag. 21. au ſujet de cette diſpute. " M. Fouchet, Principal de Navarre, reprocha en pleine Faculté à M. Grageon qui venoit déclamer horri-

" le

» le plus ſavant homme de la Faculté, » & le meilleur Logicien, dit, Meſ-

blement contre ma theſe, qu'il lui avoit dit lui-même ne l'avoir pas lue ». La maniere dont l'Auteur de l'Apologie raconte ce fait, eſt bien différente des circonſtances ridicules qu'y a ajouté celui qui a fait le *Tombeau*. Ce dernier Ecrivain eſt plein de fiel ; & l'autre, ſi l'on en excepte quelques expreſſions trop aigres en parlant de M. d'Auxerre, Prélat que ſa piété doit rendre éternellement reſpectable, reſte toujours dans les bornes d'une juſte défenſe. Les Lecteurs, qui verront ſouvent dans cet Ouvrage que je me moque des diſputes des Janſéniſtes & des Moliniſtes, trouveront ſingulier que je prenne ici la défenſe d'un Evêque Moliniſte & d'un Evêque Janſéniſte ; mais s'ils penſent qu'aux yeux d'un véritable Philoſophe la vertu eſt reſpectable par-tout où elle ſe trouve, ils ne s'étonneront pas qu'en mépriſant des diſputes ridicules, je rende juſtice au mérite de pluſieurs perſonnes, aux yeux deſquelles, malheureuſement pour le bien de l'Etat, ces diſputes ne paroiſſent que trop eſſentielles. Je plains leurs erreurs, mais j'admire leur probité, la pureté de leurs mœurs, leur charité pour les pauvres. Ces qualités ſont dignes de l'eſtime d'un homme qui penſe : en ſe moquant des différents partis, il faut reſpecter les vertus que conſervent dans ces partis les honnêtes gens qui y ont été entraînés ou par les préjugés de l'enfance, ou par de fauſſes ſpéculations, ou par une ſorte perſuaſion qu'ils ſuivent le chemin de la vérité. Les Philoſophes ſe récrient ſans ceſſe ſur l'intolérance des Dévots ; en cela ils ont raiſon Mais pluſieurs de ces Philoſophes tombent à leur tour dans le même défaut : car injurier des gens, les traiter d'imbécilles, de fanatiques, d'extravagants, n'eſt-ce pas-là être intolérant ? Ne peut-on pas demander à ces Philoſophes ce que Crœſus demande à Ménippe dans Lucien : τάυτα οὐχ ὑβρις ?

„ ſieurs, permettez-moi de vous dire,
„ que pour bien entendre cette Theſe,
„ il faut un peu de connoiſſance & de
„ réflexion. C'eſt le ſyſtême de la Re-
„ ligion, depuis la création du monde
„ juſqu'à nos jours : Syſtême où les
„ raiſonnements ſont par-tout enchaî-
„ nés aux faits. J'ai lu cinq fois avec
„ application cette ſavante Theſe d'un
„ bout à l'autre: & il s'en faut bien
„ que j'y aie rien trouvé de repréhenſi-
„ ble. Il faudroit revenir aux voix, &
„ motiver ſon avis, ſans quoi nous al-
„ lons-nous déshonorer. *Grageon* prit
„ alors la parole, & dit : Vous avez lu
„ cinq fois la Theſe, & vous n'y avez
„ point trouvé d'erreur ? Moi, je ne l'ai
„ lue qu'une fois, & j'y ai trouvé cent
„ impiétés. „

« Fouchet, qui avoit une heure au-
„ paravant entendu l'aveu contraire de
„ Grageon, ne put s'empêcher de lui
„ dire avec indignation : Monſieur,
„ comment pouvez-vous affirmer de-
„ vant la Sorbonne que vous avez lu la
„ Theſe, vous qui m'avez dit, il n'y a
„ qu'une heure que vous ne l'aviez ja-
„ mais lue ? Eh ! comment pouvez-

» vous, repliqua *Grageon* à *Fouchet*,
» abuſer publiquement ici de la confi-
» dence que je vous ai faite en parti-
» culier? Vous êtes un menteur, dit
» *Fouchet*. Grageon fend la preſſe, &
» prend Fouchet par le collet. Ils ſe
» donnent pluſieurs coups de poing en
» pleine Sorbonne. On ſe met entr'eux
» deux. Le Docteur Gervaiſe, grand
» Maître de Navarre, les ſépare avec
» peine. Cette ſcene ne put ſe paſſer
» ſans un grand tumulte. Le bruit des
» clameurs & de tant de gens qui cou-
» roient çà & là dans la ſalle, fit ve-
» nir les voiſins. Le concours de ceux-
» ci, alarma le Peuple : les uns diſent
» qu'on s'égorge; les autres, que le
» feu a pris dans la Sorbonne; plus
» de deux mille hommes aſſiegent la
» porte en moins d'un quart d'heure.»

" Les Docteurs, honteux de cette
» ſcene, reprennent à la fin leurs eſprits :
» on fait faire ſilence; on procede avec
» plus de regle; on va aux voix. Le Cu-
» ré de Saint Germain l'Auxerrois ar-
» rive alors à travers la preſſe du Peu-
» ple : il ſe fait ouvrir. Meſſieurs, dit-il,
» j'ai affaire. Je viens ſeulement donner

„ ma voix ; je ſuis de l'avis de *Tampo-*
„ *net*. Ayant dit ces mots, il ſe retire.
„ L'aſſemblée, auparavant prête d'en
„ venir aux coups, éclata de rire „.

Si ce fait eſt véritable, car il nous paroît douteux, on pourroit, pour excuſer les Docteurs de Sorbonne, dire qu'il en eſt à peu près de même dans tous les corps que dans le leur. Le Cardinal de Rets a dit avec raiſon des compagnies, qu'*elles étoient peuples*, c'eſt-à-dire, ſujettes à ſuivre tous les préjugés & à ſe livrer à tous les excès auxquels ſe livre le vulgaire. Et n'a-t-on pas vu de triſtes effets de cette vérité, même dans les Conciles, où les cabales, les brigues, les inimitiés & les préventions ont toujours tant de part dans toutes les matieres qui ne concernent pas la déciſion des Articles de foi, & où les Théologiens ne ſont plus conduits par le S. Eſprit à ſe porter indiſpenſablement vers la vérité ? Pour être convaincu de ce que je dis, l'on n'a qu'à lire l'Hiſtoire du Concile de Bâle & de Conſtance par M. l'Enfant, & celle du Concile de Trente par Fra-Paolo, avec les excellentes notes que le P. Courayer a join-

tes à la traduction qu'il a faite de cet Ouvrage. Il paroît par les plaintes d'un des plus illustres Peres de l'Eglise, que les Conciles anciens n'étoient point exempts de cet esprit de cabale & d'ambition, que les Historiens modernes ont reproché à ceux des derniers siecles. S. Grégoire de Nasiance dit expressément (1): *Qu'il n'a jamais vu un Concile dont la fin eût été heureuse.* Il prétend *que ces assemblées ne causent que du désordre, & qu'au lieu de remédier aux maux, elles les augmentent.* Je crois qu'on pourroit fortifier le sentiment de S. Grégoire de Nasiance par l'autorité de l'histoire. Les Conciles tenus pour accorder les différents des Grecs & des Romains n'ont servi qu'à les séparer entiérement. Celui de Trente acheva d'établir le schisme qui divise aujourd'hui la moitié de l'Europe. Il auroit bouleversé la France pour ce qui regarde l'autorité temporelle des Evêques, si les Parlements,

1 ἔγωγε οἶμαι τ' ἀληθὲς γράφειν ὡς πᾶσα συλλογὴν ἐπισκόπων, ὅτι μηδεμίας συνόδου τέλος ὅδιον, χρηστὸν, μηδὲ λύσιν κακῶν μᾶλλον ἴσχουσαν ἢ προσθήκην.

toujours attentifs aux droits de leur Roi & aux privileges de l'Egliſe Gallicane, n'en avoient pas empêché la réception quant à la diſcipline.

§. XIX.

La différence de Religion porte les Savants à des extrémités vicieuſes.

LA diverſité des Religions eſt encore un des grands motifs de la différence des opinions des ſavants (1). Les Con-

1 Je donnerai ici un exemple bien déciſif de cette différence de ſentiments, cauſée par la diverſité des Religions. Je le prendrai dans l'oppoſition qui ſe trouve entre deux Hiſtoriens connus : le premier eſt le Pere d'Orléans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre* ; le ſecond, c'eſt l'illuſtre M. Rapin Thoirás, Auteur de l'*Hiſtoire* du même Royaume. Si l'on en croit le Pere d'Orléans, Jacques II. étoit un Roi juſte, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercerent deux ou trois de ſes partiſans. Ecoutons parler ce Jéſuite lui-même, & peſons bien toutes ſes expreſſions. Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre les mains des Juges qui le condamnerent à la mort, qu'il ſouffrit publiquement à Londres le vingt-cinquieme de Juillet : eſprit plus foible que méchant, mais, par ſa foibleſſe, capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prît, on avoit auſſi pris Grey déguiſé : le Roi uſa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi ſon parti,

troverſiſtes prennent plaiſir à ſe contre-carrer juſques dans les plus petites cho-

Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuſe la ſévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commiſſaires, prépoſés pour exercer envers les rebelles ou la ſévérité des loix, ou la miſéricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occaſion le motif de la peine ou de l'indulgence: que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la payerent plus cher, & que ſi beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui euſſent aſſez d'argent pour la conſerver. Le Roi fut trop tard averti de ce déſordre: mais on ne l'en eut pas plutôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & ſi des ſervices importants qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accuſés, l'obligerent de les épargner, il répara autant qu'il put, leur injuſtice par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de ſa clémence. *Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre. Tom. III. pag.* 363. *Edit. d'Amſterdam.* [a] Voyons actuellement comment M. Rapin convainc le Pere d'Orléans par des preuves évidentes que les Néron & les Caligula ne commirent point d'actions auſſi cruelles que celles que les Officiers de Jacques II. exécuterent par ſes ordres. Ce Prince ſi doux, ſi clément, étoit plus vindicatif que Tybere; ce qu'il y a de pis, c'eſt que Jacques II. récompenſa les cruautés les plus inouies par les premieres charges du Royaume. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire ſur tous les Hiſtoriens, chez qui le zele de leur Religion eſt plus fort que l'amour de la vérité. Et combien ſe trouve-t-il d'Ecrivains qui aient aſſez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & de

ſes, même dans celles qui n'ont rien de commun avec les matieres conteſtées.

la croyance à laquelle ils ſont attachés ? Pour un de Thou, combien n'y a-t-il pas de Maimbourg & de P. d'Orléans ? Venons au paſſage de M. Rapin-Thoiras, & peſons encore toutes ſes expreſſions ,,. A Wincheſter, la veuve du Lord l'Iſle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la Cour pour y être Jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans ſa maiſon à un Miniſtre Preſbyterien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne ſe trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle allegua pour ſa défenſe, les Juges la déclarerent non coupable ; mais Jeffreys les contraignit de retourner conſulter enſemble ſur la même affaire. La même choſe arriva juſqu'à trois fois ; mais Jeffreys les ayant menacés de les faire pendre ſur le champ, enfin à la quatrieme fois, ils la déclarerent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingt ans. A Dorcheſter, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accuſés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils ſe déclaraſſent coupables ; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés ſur le champ. Dans un autre endroit, deux cents perſonnes devant être jugées, Jeffreys promit poſitivement le pardon à ceux qui ſe déclareroient coupables : & de ces deux cents il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il ſuffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cents perſonnes à la mort, & qu'il y en eut deux cents trente d'exécutées, ſelon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers expoſés ſur les grands chemins. Jeffreys ſe félicitoit lui-même de cette barbarie & ſe vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui ſeul, que tous les Juges d'Angleterre enſemble.

Cette haine, que forme dans les cœurs des Théologiens la diverſité de la croyan-

depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne pouſſa pas plus loin ſa cruauté, ce fut parce que pluſieurs trouverent grace auprès de lui en lui ſacrifiant leurs biens. Un ſeul Gentilhomme, nommé Pérideaux, lui donna quatorze mille livres ſterling pour ſauver ſa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas aſſez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent ou pendus, ou déchirés à coups de fouet, ou vendus pour eſclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en inſolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, ayant été envoyé à Taunton, il y fit pendre dix neuf hommes de ſa ſeule autorité, ſans aucune forme de procès, & ſans vouloir permettre qu'ils viſſent aucun de leurs parents ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fifres, les Hautbois ſolemniſoient cette grande action. Ce fut ſans doute ce qui le rendit digne d'être fait Aſſiſtant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke ayant invité à dîner pluſieurs Officiers, il fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit; ſavoir, dix en buvant à la ſanté du Roi, dix à la ſanté de la Reine, & dix à la ſanté du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, paſſe toute imagination. Une jeune fille étant venue ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la vie de ſon pere, il lui perſuada de ſe proſtituer à lui, promettant de faire grace à ſon pere; mais après avoir aſſouvi ſa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir ſon pere pendu aux poteaux où pendoit l'enſeigne du cabaret où il logeoit. Ce triſte ſpectacle fit un tel effet ſur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'eſprit. Le Pere d'Orléans inſtruit par Jacques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuſer en deux

ce, du culte divin, ou de quelque point de Religion, ſe gliſſe dans leurs Ouvra-

manieres. Il dit premiérement, que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands ſervices qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêcherent de leur faire ſentir les effets de ſon mécontentement. Il dit en ſecond lieu, que le Roi répara ces injuſtices autant qu'il fut en ſon pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la ſuite. Mais il eſt aiſé de voir combien ces excuſes ſont vaines, ſi l'on conſidere que quand on reprochoit à Kirke ſes inhumanités, il répondit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fuſſent allés auſſi loin que portoient les ordres du Roi. En ſecond lieu, le Roi étoit ſi peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à ſon retour il lui donna la charge de Grand-Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit occupé à exercer ſes inhumanités dans les Provinces de l'Oueſt. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que pluſieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fût perſuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui puſſent profiter de ce pardon, puiſqu'on inféra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, préſenter une Bible au Duc de Monthmouth à ſon entrée dans Taunton. Ce ne fut pas ſeulement dans les Provinces de l'Oueſt que le Roi donna des marques ſenſibles de ſon humeur vindicative: il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverſes exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Eliſabeth Gaunt, qui fut brûlée publiquement, pour avoir procuré moyens de ſe ſauver à un partiſan du Duc de Monthmouth. Six hommes furent exécutés comme traîtres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature, & ce qu'il y a de

ges. Pour être perſuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverſe : il en eſt peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la diſpute par quelque invective contre leurs adverſaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont diſputé le plus modeſtement, ſont M. Arnaud & M. Claude ; encore ôteroit-on bien des choſes de leurs Ouvrages, ſi l'on en ſupprimoit tout ce qui bleſſe les loix d'une diſpute polie. Quant à Mrs. du Perron, du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois quarts de leurs Ouvrages de Controverſe ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour bleſſer leurs adverſaires par des traits mordants ou des plaiſanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un trembleur. Les invectives groſſieres dont ſes Livres ſont remplis, l'ont fait

plus étrange, quelques-uns ſans jugement préalable. *Hiſtoire d'Angleterre, &c. par* M. Rapin Thoiras. Tom. X. pag. 30. & 31. " Voilà dans ces deux paſſages un exemple bien évident de la diſſimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuiſent au parti qu'ils favoriſent. On doit voir par-là quel fond on peut faire ſur tous les Ecrivains Jéſuites. ,,

mépriſer des deux partis. Sur les matieres de Controverſe, il ſemble qu'on ne puiſſe écrire poliment, & j'oſe dire, d'une maniere convenable à un galant homme. Bien des ſaints Peres, malgré les vertus dont on les prétend doués, ſont tombés dans ce défaut; ils ont laiſſé dans leurs Ouvrages des marques viſibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, ſujets aux paſſions (1), & à ſe laiſſer em-

1 Parmi cent exemples que je pourrois citer des diſputes meſſéantes des Peres, je me contenterai de faire mention de celle que S. Auguſtin & S. Jérôme eurent au ſujet du menſonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives: S. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quelquefois dans l'Ecriture des menſonges officieux, c'eſt-à-dire, que le Saint-Eſprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle; il ſoutenoit encore que S. Paul, écrivant ſur la maniere dont il avoit repris S. Pierre, avoit uſé de menſonge & de diſſimulation. Si les injures avoient rendu un ſentiment probable, celui de S. Jérôme eût dû le paroître; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât: il eut un démêlé avec Vigilence, il l'appella poſſédé du diable. *Spiritus eſt immundus, qui hæc te cogit ſcribere*; il le nomma chien: *Melior erit Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus.* En vérité, ces façons de parler ne ſont pas ſeulement indignes des Chrétiens, mais encore des Payens polis & raiſonnables. Les Lecteurs qui auront les Mémoires ſecrets de la République des Lettres, pourront voir ce que j'ai dit à ce ſujet dans la troiſieme partie de cet Ouvrage, pag. 313.

porter trop aiſément au plaiſir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

La licence des Ecrits calomnieux, occaſionnée par la différence de Religion, n'a pas reſpecté les Têtes les plus ſacrées. Que de libelles la Ligue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV. Que de Volumes remplis des plus noires infamies, n'ont pas compoſé contre Louis XIV. quelques Proteſtants réfugiés? Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que des gens qui ont paſſé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers ſiecles, ſoient tombés dans des excès ſi vicieux. On attribue à M. Arnaud un Livre intitulé : *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Naſſau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros eſt traité d'Abſalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un auſſi grand Auteur ait voulu proſtituer ſa plume à compoſer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, la différence de Foi ne peut autoriſer à manquer au reſpect qu'on doit aux Têtes couronnées ; & c'eſt rendre une Religion mépriſable que de couvrir de ſon voile des forfaits auſſi noirs.

La Religion Romaine n'eſt pas la ſeule où le zele outré faſſe faire bien des actions contraires à la piété & aux bonnes mœurs : les Proteſtants ne ſont point exempts de cette paſſion ſi contraire au bien de la ſociété civile. Ils tombent ſouvent dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & ſe font entr'eux une guerre auſſi ſanglante que celle qu'ils ont à ſoutenir contre nous (1). L'eſprit de controverſe eſt donc une eſpece de vertige, qui ſuſpend l'uſage des notions les plus claires, & nous prive de notre raiſon.

1 Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puiſſante qu'a eue M. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaiſir de voir ſuſpendre M. Huet . . . . . Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquiſition plus incommode, & les François vont devenir le ſcandale & le jouet de la Hollande ; & cela, *unius ob noxam & furias*, par l'humeur chagrine & fanatique de M. Jurieu. Bayle, Lettres, Tom. I. pag. 324.

§. XX.

Que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne ſavoient que peu de choſes.

JE crois, Madame, vous avoir démontré ſuffiſamment la néceſſité de vous ſervir de votre ſeule raiſon dans les faits que vous trouvez lui être contraires, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans la Tradition, ſoit dans les Ouvrages des Savants. Vous ſerez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorſque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne connoiſſoient évidemment que très-peu de choſes, & que leurs Ecrits contenoient plutôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon ſentiment eſt celui des plus illuſtres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes, Michel de Montaigne, la Mothe-le-Vayer, Gaſſendi & Bayle, qui ont preſque ouvertement ſoutenu le pyrrhoniſme; mais en prenant les choſes à leurs ſources, & en remontant juſqu'à Phérécyde, le pere

de tous les Philoſophes, je trouve que les Anciens ont été dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philoſophe Grec écrivoit à Thalès ſon diſciple, peu de temps avant que de mourir (1). " J'ai ordonné à mes Héritiers,

1 *Voici la Lettre du Phérécyde. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne ſeront pas fâchés de la lire dans l'original.*

Φερεκύδης Θαλῆ.

Εὖ ϑνήσκοις, ὅταν τοι τὸ χρεὼν ἥκοι. Νέσσός με κατελελάβηκε, διεδεσμένον τὰ παρὰ σέο γραμμάτα. Φθειρῶν ἔρυον πᾶς, καὶ μὲ εἶχεν ἠπίαλος. Ἐπεσκηψα δ' ὧν τοῖσι οἰκιήτησι, ἐπὴν μὲ καταϑάψασιν, ἐς σὲ τὴν γραφὴν ἐνεγκαι. Σὺ δὲ, ἢν διοκιμώσηις σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, ὕτω μιν φήϊνον. Ἢν δὲ μὴ διοκιμώσηϊτε, μὴ φήϊνης. Ἐμοὶ μὲν γὰρ ἔκαα ἤισϑανεν. Ἐγὶ δ' ἐκ ἀτρεκίη τραγμάτων, ἀλλ' ὑπισχνέομαι ἔτ' ἀληϑὲς εἰδέναι. Ἅσσα δ' ἂν ἐπιλέγη ϑεολογέων, τὰ ἄλλα χρὴ νοεῖν. Ἅπαντα γὰρ εἰνίσσομαι. Τῇ δὲ ῥύσῃ πιεζόμενος ἐπὶ λάλλον, ἔτε τῶν τινα ἰητρῶν, ἔτε τὺς ἑταίρυς ἐσιέμην. Προσισεῖσι δὲ τῇ θύρῃ, καὶ εἰρομένοις ὁκοῖόν τι εἴη, διεὶς δάκτυλον ἐκ τῆς κλειϑρης, ἔδειξ' ὧν ὡς ἔϑυε τῷ κακῷ καὶ προσῶπ' αὐτοῖσιν ἥκειν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ τὰς Φερεκύδεω ταφάς.

" après

„ après qu'ils m'auroient enterré, de „ vous porter mes Ecrits. Si vous & les „ autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier, ſinon, „ ſupprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me ſatisfaſſe moi-„ même: auſſi ne fais-je pas profeſſion „ de ſavoir la vérité, ni d'y atteindre: „ j'ouvre les choſes plus que je ne les „ découvre „. Empedocle & Pythagore ſon maître ne furent guere plus aſſurés de leurs opinions que Phérécyde. Ils ſe

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris; cum tibi fatalis dies ſupervenerit. Morbus mé invaſerat cum tuas accepi litteras, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibuſdam ex familiaribus, ut, cum me ſepelierint, ad te perferant quæ ſcripſi. Tu autem, ſi quidem ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades: ſin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certè necdum ſatis placebant. Eſt ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid ſit verum me ſcire profeſſus ſum; forte quædam de Theologiâ referavi; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus ſingulis invaleſcente, neque Medicorum Penitus admitto. Ceterum aſſiſtentibus præ foribus, & interrogantibus quo in ſtatu ſim, digito per oſtii clauſtra dimiſſo, quam peſtilenti malo teneat, oſtendi: admonuique ut poſtridie conveniant ad ſolemnes Pherecydis inferias. *Diogenis Laertii, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philoſophorum Libri X.* Lib. I. Segm. 122.

plaignirent (1) ſouvent que la voie des ſens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès (2), qu'on place au nombre des pythagoriciens, reconnut auſſi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide (3), que Platon a honoré du ſurnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des inſenſés ceux qui ſe figuroient être véritablement ſavants, la ſcience étant au-deſſus de la portée de l'homme. Zénon d'Elée, Diſciple de Parménide (4), diſoit qu'il falloit ſuſpendre ſa créance. Démocrite (5) en-

1 Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora & tenuit, & anguſtas eſſe ad veritatem percipiendam ſenſuum ſemitas conqueſtus eſt. *Pet. Dan. Huet. Epiſcopi Abricenſis, de Imbecillitate mentis humanæ, Libri tres.* Lib. I. Cap. XIV. p. 72.

2 Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firmè comprehendi animo nihil poſſe, veritatis regulam eſſe nullam, non rationem, non ſenſus; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam apertè prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falſo licet, auctor creditus ſit. *Id.* pag. 74.

3 Parmenides ille, qui *Magnus* cognomento perhibetur à Platone, temerarios appellabat & arrogantes, qui tribuerent ſibi ſcientiam, quam homo conſequi non poſſit. *Id.* ibid.

4 Celebratur & inter eos, qui continendam eſſe rati ſunt aſſenſionem, Zeno Eleaticæ ſectæ parens. *Id.* pag. 75.

5 Democriti auditor Protagoras, cognomine

feignoit que les causes des choses étoient inconnues, qu'il nous étoit impossible de savoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le sage Socrate (1), disoit hautement qu'il ne savoit rien, & ce fut par l'aveu de son ignorance qu'il mérita d'être appellé le plus sage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon (2) ne décidoit jamais sur quelque

Sapientis dictus, nullàm esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum; hominem homini plurimum interesse; neque, quod huic videatur, idem alteri videri, neque rem ullam esse magis talem, quam talemcumque de rebus singulis contraria & pugnantia disseri posse deprehendisset; ac de ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit. *Id.* pag. 76.

1 Modum eumdem tenuit deinde Socrates, nobilissimus dubitandi auctor, & late propagavit; nam cum nihil scirent homines, neque tamen agnoscerent se nihil scire, id verò agnovit ille, nec quicquam scire professus est; ac propterea mortalium omnium sapientissimum Apollinis oraculo dictum se putabat, quod id supremum sapientiæ culmen videatur esse, ignorantiam suam agnoscere. *Id.* ibid.

2 Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac Socratis affectatione ad dubitandum instructus & Socraticum se professus, secutus est eamdem differendi rationem, & superiores omnes Philosophos oppugnare instituit. Nec in iis solum libris, quos Cymnasticos appellant, sed tum etiam cum affirmanti propior est, sive Socrati fermonem tribuat, sive alteri, res non uti veras, sed uti verisimiles videtur proferre, ac decreti hujus sui meminisse,

matiere qu'on lui proposât, il n'assuroit jamais rien, il réfutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécille.

Les grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillants que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Cicéron, *de maniere que je n'assurerai rien positivement ; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'appercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses, d'une maniere probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle ; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement rien exiger de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoué n'avoir rien pu connoître ni comprendre : ils ont, dit-il, rejetté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumieres, & la briéveté de notre vie (1).

Diis Deorumque filiis relinquendam esse cognitionem, ea persequenda quæ probabilia sunt. *Id.* p. 78.

1 Dicendum est ita ut nihil affirmem, quæram omnia dubitans, plerumque & mihi diffidens. Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius,

Les Philoſophes n'ont point été les ſeuls perſuadés de leur peu de ſcience : les grands Saints & les Courtiſans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs ſentiments & dans leurs opinions, ſe ſont pourtant réunis en ce point. Saint Auguſtin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choſes douteuſes, & dont nous n'avions aucune connoiſſance certaine. Horace, nourri dans les plaiſirs dela Cour d'Auguſte, avoue naturellement qu'il eſt toujours flottant & vacillant, ſans pouvoir s'arrêter à aucune opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il ſonge à ſe mettre au-deſſus de toutes les queſtions, au lieu de s'y ſoumettre (1).

Apollo, certa ut ſint & fixa quæ dixero ; ſed ut homunculus, probabilia conjectara ſequens..... Æquum eſt enim meminiſſe, & me qui diſſeram hominem eſſe, & qui judiceris ; ut, ſi probabilia dicuntur, nihil ultra requiratis. *Cicero, Tuſculan. Quæſt.* Lib. I.

Omnes pene Vereres nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſcire poſſe dixerunt ; anguſtos ſenſus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. *Cicero, Quæſt. Academ.* Lib. I.

1 Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare tutet ?
Nullius addictus jurare in verba magiſtri,
Quo me cumque rapit tempeſtas, deferor hoſpes.
Nunc agilis fio, & merſor civilibus undis ;

Vous pourriez peut-être, Madame, avoir quelques ſcrupules ſur tant d'exemples, que je vous cite pour vous engager à vous défier des Savants trop déciſifs ; je ne voudrois point paſſer chez vous pour un Hérétique ; je vous avertis donc que c'eſt un des plus grands Evêques que la France ait eu dans ces derniers temps, qui m'a fourni preſque tous ces exemples. Je n'ai fait que les traduire de l'Ouvrage Latin, que le ſavant M. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. Ce Prélat, le plus ſavant homme ſans contredit de ſon ſiecle, après avoir étudié toute ſa vie, fit un Livre pour prouver la néceſſité de douter. Les demi-Savants ont fort crié contre cet Ouvrage ; mais ils l'ont réfuté pitoyablement.

Vous voyez, Madame, que j'ai raiſon de vous aſſurer que les plus grands hommes ont avoué de bonne foi qu'ils ſavoient peu de choſes, & vous ne

Virtutis veræ cuſtos rigiduſque ſatelles:
Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus, ſubjungere conor.

Horat. Epiſt. I. Lib. I.

trouverez plus mon opinion auſſi extraordinaire. Cependant, dans la carriere où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un eſprit de pyrrhoniſme outré ; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux ſeulement que, pénétrée de la vérité, (que nous ſavons fort peu de choſes, & que les guides que nous croyons les plus certains, tels que l'Hiſtoire, la Tradition & les Savants, ſont ſouvent en défaut) vous faſſiez toujours uſage de votre raiſon, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumiere naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoiſſez clairement & diſtinctement.

Fin de la premiere Réflexion.

RÉFLEXION SECONDE.

Concernant la Logique.

§. I.

Introduction.

LA premiere partie de la Philoſophie, ou du moins celle, qui, dans les Ecoles publiques, ſert d'inſtruction aux autres, eſt nommée la Logique, comme qui diroit l'art de penſer (1). En étendant un peu plus cette premiere définition, on peut dire que la Logique eſt *l'Art de bien conduire ſa raiſon dans la connoiſſance des choſes, tant pour s'inſ-*

1 La penſée n'eſt autre choſe qu'un diſcours, par lequel l'entendement parle ou diſcourt intérieurement en lui-même; l'expérience nous ayant fait reconnoître que toutes les fois que nous penſons, nous nous ſervons tacitement des mêmes paroles dont nous nous ſervirions, ſi nous voulions exprimer de bouche notre penſée. Bernier, *Abrégé de la Philoſ. de Gaſſendi*, Tom. I. pag. 1. " Cette Note „ ſert de réponſe à ceux qui pourroient objecter „ que la Logique doit être définie l'Art de bien „ raiſonner. „ *Voyez le ſecond Diſcours qui ſert de Préface à l'Art de penſer*, p. 34.

truire

truire ſoi-même, que pour en inſtruire les autres (1). La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous préviendra d'abord pour la Logique; vous penſerez, Madame, que je vais vous découvrir les choſes les plus grandes & les plus intéreſſantes. Rien n'eſt ſi flateur en effet *que d'acquérir l'Art de s'inſtruire ſoi-même, & de communiquer ſes connoiſſances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il ſera donc à propos que je vous diſe les ſentiments qu'en ont eus les plus grands Philoſophes.

Autrefois cette Science, ou cet Art, étoient cultivés par les Sophiſtes, gens qui ne s'en ſervoient que pour embrouiller la vérité; mais malgré toute leur ſubtilité, on les réduiſit bientôt, en leur propoſant les choſes d'une façon claire, & en les obligeant par quelques diſtinctions, priſes dans la nature des choſes, à abandonner leurs fauſſes ſubtilités. C'eſt ainſi qu'en uſoit ordinairement Socrate dans ſa façon de diſputer.

1 C'eſt la définition que donne l'*Art de penſer*, pag. 1.

Ariſtote renferma le premier la Logique dans des regles & dans des préceptes ; il en forma un corps méthodique, & apprit à tout le monde le moyen de connoître les ſophiſmes dont on offuſquoit la vérité (1) ; mais ce Philoſophe tomba dans un défaut eſſentiel. Au lieu de ſe réduire dans des bornes étroites, & de ne donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il ſe rendit obſcur à force d'être diffus ; & après avoir bien dit des choſes, il n'apprit rien de nouveau à l'eſprit, que beaucoup de mots, de diviſions & de ſubdiviſions (2). Ses diſciples & ſes commentateurs acheverent d'embrouiller la Logique & de la rendre inintelligible : & chacun d'eux y mêla quelque chimere ou quelque inu-

1 Ariſtote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes ; car avant lui, les Sophiſtes n'avoient garde de la montrer, mais s'en ſervoient pour ſurprendre les moins habilles, acquerant par ce moyen réputation de gens fort ſubtils. *Du Hein, Corps de Philoſophie, contenant la Logique, la Métaphyſique, & la Phyſique, Tom. I.* pag. 5.

2 Un Auteur de ce temps a dit avec grande raiſon, que les regles de la Logique d'Ariſtote ſervoient ſeulement à prouver à un autre ce que l'on ſavoit déja ; mais que l'art de Lulle ne ſervoit qu'à faire diſcourir ſans jugement de ce qu'on ne ſavoit pas. *Art de penſer*, pag. 22.

tilité (1). Enfin Saint Thomas inventa l'*Etre de raiſon*, Scot mit au jour ſes ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil*; & les philoſophes ne s'occuperent plus que de propoſitions & de theſes frivoles, capables de jetter l'eſprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces temps d'aveuglement, Gaſſendi parut tout-à-coup, comme un aſtre brillant au milieu d'une nuit obſcure. Aidé de la lecture de quelques Philoſophes anciens, & ſoutenu par ſon vaſte génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philoſophie d'Ariſtote, qui fut reçu avidement de tous les Savants de l'Europe, qui depuis long-temps gémiſſoient de l'état où ils voyoient la Philoſophie (2). Gaſſendi fut ſuivi de Deſcartes, qui

1 " Les Ouvrages d'Ariſtote ont eu le ſort de tous les Ecrits qui ſont commentés & revus par différents Auteurs; chacun y ajoute un peu du ſien; & dans la ſuite du temps, ſi un Auteur revenoit, il ſeroit bien étonné des opinions qu'on lui impute. "

2 Il ſe dégoûta enfin tellement de la Philoſophie vulgaire, à cauſe de la chicane & des queſtions inutiles qu'elle enſeigne & dont elle eſt remplie, qu'il fit imprimer ſes ſavantes Diſſertations *adverſus Ariſtoteleos*, qui firent tant de bruit. Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. Préface.

acheva de ruiner les chimeres ſcholaſtiques. L'eſprit humain reprit entiérement ſes droits, la raiſon, le bon ſens & la lumiere naturelle furent les ſeules regles qu'on affecta d'employer, & la Logique devint une des parties de la Philoſophie ſcholaſtique qu'on mépriſa le plus. Deſcartes démontra évidemment dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoiſſances communes aux eſprits les plus bornés, & qu'elle apprenoit à diſcourir ridiculement de ce qu'on ignoroit (1). Il conſeilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raiſonnables d'une bonne Logique ; mais Gaſſendi mépriſoit abſolument cette étude. " Il croyoit „ que ſi l'œil voit, l'oreille entend, & „ les autres facultés font leurs fonc„ tions, ſans avoir beſoin d'aucuns „ préceptes, l'entendement pouvoit „ bien raiſonner, chercher la vérité,

1 La Logique de l'Ecole.... n'eſt, à proprement parler qu'une Dialectique qui enſeigne les moyens de faire entendre à autrui les choſes qu'on ſait : ou même auſſi de dire ſans jugement pluſieurs paroles touchant celles qu'on ne ſait pas. Ainſi elle corrompt le bon-ſens plutôt qu'elle ne l'augmente. Deſcartes, *Principes de la Philoſophie*, Préface.

„ la trouver, & juger ſans l'aide de la „ Logique... Il ne la mettoit pas au „ nombre des véritables parties de la „ Philoſophie ; il n'eſtimoit pas même „ qu'on dût faire commencer par-là les „ Etudiants, de crainte de les rebuter „ par un travail inutile (1).„

Voilà, Madame, des autorités bien reſpectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en ſa faveur, que tous les grands Philoſophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appelle Scholaſtique, qui eſt celle qu'on apprend ordinairement dans les Colleges, & dont les Moines font uſage; auſſi ſemble-t-elle être véritablement faite pour eux : & cette étude eſt en effet très-propre à des gens qui ne ſe nourriſſent ordinairement que de chimeres (2). Je crois qu'on ne ſauroit errer en ſuivant le principe que preſcrit Deſcartes de faire *quelque étude de certains principes raiſonnables d'une bonne Logique.* De quelque pénétration d'eſprit, de quelque juſteſſe de génie qu'on ſoit doué, une exacte

1 Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. Préface.

2 *Gens Monacha, gens paſta chimæris.*

méthode dans la direction de nos penſées ne peut ſervir qu'à rendre nos jugements plus parfaits. En réduiſant la Logique à certaines bornes très-étroites & très-ſuccintes, on doit la rendre de quelque utilité : on en a même donné dans ces derniers temps un Traité très-bon, & qui a quelque peu réhabilité ſa réputation (1), quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage ſoit plutôt un recueil des plus belles queſtions de Métaphyſique, &c. (2), qu'on en a entrelaſſé de quelques préceptes d'une Logique ſenſée & dépouillée de toutes ſes inutilités (3).

1 *L'Art de penſer*, par Mrs. de Port-Royal.

2 J'ai même remarqué que cette Logique..... ſi vous en excepte[z] certains exemples fort recherchés & quelques grands & beaux chapitres de Phyſique, de Morale, de Métaphyſique & de Mathématique, a beaucoup de rapport à celle de Gaſſendi. Bernier, *là-même*.

3 Les Queſtions..... que nous avons cru devoir ommettre, ſont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-ſeulement dans le monde, où elles ſont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enſeignent. Perſonne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Univerſel à parte rei*, à l'*Etre de Raiſon*, ni aux *ſecondes intentions*. Ainſi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un ſe choque de ce qu'on n'en parle point : outre que ces matieres ſont ſi peu propres à être miſes en François, qu'elles auroient été plus capa-

§. II.

En quoi consiste la Logique.

LA Logique consiste dans les réflexions que nous faisons sur les principales opérations de notre esprit; & ce que nous appellons l'*Art de penser*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raisonner* & *ordonner*.

Concevoir (1), ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moyen de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre, un rond, &c. sans pourtant former sur ces cho-

bles de décrier la Philosophie, que de la faire estimer. *Art de penser, premier Discours Préliminaire*, pag. 30.

1 Ad bene enim cogitandum, operæ pretium imprimis est unamquamque rem *bene imaginari*, hoc est, legitimam ac veram cujusque rei imaginem animo præconcipere, ac per ipsam rem animo quasi obversantem habere; tale est, dum hominem, solem, ceteraque, res cogitamus . . . . . hæc vero quasi intuitio, cogitatio est, quæ imaginatio dicitur, itemque notio, conceptio, apprehensio, & simplex, quatenus rem simpliciter apprehendimus, nec quicquam de ea vel affirmamus vel negamus. *Institutio Logica, & Philosophiæ Epicuri Syntagma, Autore* Petro Gassendo, Cap. I. pag. 2.

ſes aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les repréſentons, ou cette premiere & ſimple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

Juger (1), c'eſt dire véritablement d'une choſe ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette opération de notre eſprit ſe fait, lorſque, joignant deux diverſes idées, nous les affirmons, ou nous les nions, comme quand nous diſons que la terre eſt ronde, & n'eſt pas quarrée : car nous affirmons ſa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure : ou lorſque nous aſſurons que l'homme eſt un animal, & non point un arbre, donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il ſoit un arbre.

1 Deinde operæ pretium eſt bene *proponere*, hoc eſt, de unaquaque re id quod ipſa eſt vel non eſt, verè ac legitimè enunciaret, cuique ſcilicet aſſerendo tribuendo ve quod illi congruit. Tale eſt, dum, exempli gratiâ, dicimus : *homo eſt animal*, *homo non eſt planta* : aſſerimus enim de homine, quod animal ſit, qui hoc illi congruit ; negamus quod planta, quia hoc illi non congruit. Cogitatio autem, qua id dicimus, vocari propoſitio, enunciatio, judicium, &c. ſolet. *Id. ib.*

La troiſieme (1) opération de notre eſprit, s'appelle RAISONNER, c'eſt-à-dire inférer d'une ou de deux propoſitions quelque choſe de conclu conſéquemment, comme lorſqu'on dit : *l'infidélité eſt un crime : il eſt pluſieurs amants infideles ; il eſt donc pluſieurs amants criminels.* Vous voyez, Madame, que de l'aſſemblage de ces deux premieres propoſitions :

1. *L'infidélité eſt un crime* ;
2. *Il eſt pluſieurs Amants infideles* ;

J'en conclus qu'*il eſt des Amants criminels* :

Mais, pour vous expliquer plus clairement les trois premieres opérations de notre eſprit, je vous prie de ſouffrir que je vous faſſe appercevoir ce qui ſe paſſe chez un homme qui devient amou-

1 Tertio, operæ pretium eſt *bene colligere*, hoc eſt, ex propoſitione una aut altera legitimè ac verè aliquid inferre. Tale eſt, dum dicitur, *homo eſt animal*, & *omne animal ſentit*, *homo igitur ſentit* ; ex eo enim, quod proponitur, *hominem eſſe animal, & omne animal ſentire*, legitimè infertur, *hominem ſentire*. Quæ ſic nos proinde ſubit cogitatio, dici latinè collectio poteſt ; uſus tamen obtinuit, ut græcè potius Syllogiſmus dicatur, quæ vox etiam reddi ratiocinatio Latinè ſolet. Dici quoque ſolet diſcurſus, argumentatio, &c. *Id. ib.*

reux de vous. Il eſt d'abord frappé de vos traits, & s'en forme en l'eſprit une vraie & ſimple image, ſans aller plus loin, Voilà ce qu'on appelle *concevoir*. Bientôt il juge que vos traits ſont beaux, ſont parfaits, & il aſſure qu'ils ſont oppoſés à la laideur. Il énonce d'une choſe ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint enſemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur eſt oppoſée. Cela s'appelle *juger*. Enfin ſon eſprit ſe porte naturellement à la troiſieme opération, qu'on appelle *raiſonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déja données, il forme un jugement concluant. *La beauté*, dit-il, *mérite notre hommage : Madame de *** eſt douée d'une beauté éblouiſſante : elle mérite donc mes hommages.*

La derniere des opérations de l'eſprit s'appelle ORDONNER (1), c'eſt-à-dire,

1 Denique operæ eſt pretium *bene ordinare*, hoc eſt, quoties plura de aliqua re imaginari, proponere, colligere expedit, legitimo & congruo ordine ea diſponere, juxtaque ordinem viam tenere. Talis eſt, ſi quis ſcrutaturus, declaraturuſve quæ homini agenda ſint, illa partiatur, deducatque juxta vis-

diſpoſer ou arranger ce que nous avons imaginé ſur un ſujet, de la maniere la plus prompte, la plus claire qu'il nous eſt poſſible; & c'eſt ce qu'on nomme *Méthode.*

Cette derniere partie de la Logique a encore beaucoup de rapport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voyez, Madame, que le bon ſens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez les hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il diſpoſe ſa déclaration d'une maniere à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverſes idées, divers jugements & divers raiſonnements, chez le Philoſophe; & c'eſt l'arrangement de ces choſes qui regardent cette quatrieme partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode.*

Au reſte, Madame, comme il arrive très-ſouvent qu'un amant gagne le cœur

tutum genera, quæ ſunt prudentia, juſtitia, fortitudo, temperantia. Quæ tunc nos ſubit cogitatio, cum ordinis excogitatio ſit, dici ordinatio ſeu diſpoſitio poſſet; ſed familiare tamen, ut græca voce methodus dicatur. *Inſtitutio logica, & Philoſophiæ Epicuri Syntagma, Autore* Petro Gaſſendo. Cap. I. pag. 4.

de ſa maîtreſſe, ſans trop s'arrêter à toutes ces gradations & diſtinctions amoureuſes, on voit auſſi que bien des gens qui n'ont aucune regle de la Logique, font avec une juſteſſe infinie les quatre opérations, & quelquefois mieux & plus exactement que les Philoſophes (1). La Nature, en donnant la raiſon aux hommes, leur en fournit abondamment les moyens : cependant l'étude rectifie toujours le jugement; & il arrive même quelquefois que, découvrant par la lumiere naturelle qu'un raiſonnement eſt faux, nous avons peine à pénétrer & à appercevoir la raiſon pourquoi il eſt faux; la regle nous aide beaucoup dans cette occaſion.

1 Tout cela ſe fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune regle de la Logique, que par ceux qui les ont appriſes. *Art de penſer*, pag. 2.

§. III.

Toutes nos idées tirent leur origine de nos ſens, ou de celles qui paſſent par nos ſens.

IL faut ſuppoſer qu'au commencement l'ame eſt comme une *table unie* (1), vuide de tous caracteres, & ſur laquelle il n'y a encore rien de tracé; ainſi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle ſoit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement, par quel moyen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agiſſante lui préſente avec tant de variété? Je vous répondrai que c'eſt premiérement, *par les objets extérieurs & ſenſibles qui frappent nos ſens*; ſecondement, *par les opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par nos ſens*: opérations, qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & produiſant dans notre entendement une autre eſpece d'idées,

1 Huc proinde ſpectat celebre effatum: *nihil eſt in intellectu quod primum non fuerit in ſenſu.* Spectat & quod dicunt intellectum ſeu mentem eſſe tabulam raſilem, in qua nihil celatum depictumve ſit. Pet. Gaſſendi, *pag. 9. Cap I.*

que les objets extérieurs n'auroient pu lui fournir. Telles ſont les idées de ce qu'on nomme *penſer*, *juger*, *examiner*, *deſirer*, *ſouhaiter*, & les autres actions de notre ame, de l'exiſtence deſquelles nous ſommes très-perſuadés, les ſentant & les trouvant en nous-mêmes.

Les idées que nous recevons par ce moyen, ſont auſſi diſtinctes que celles que les objets extérieurs produiſent ſur nos ſens; ainſi, Madame, toutes nos idées prennent leur ſource de la *ſenſation*, & de la *réflexion*. Par la *ſenſation*, les objets extérieurs fourniſſent à l'eſprit les idées des qualités ſenſibles, telles que ſont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'ouie, l'odorat & la vue. Les ſens produiſent les notions ou les idées des odeurs différentes, celle des diverſes couleurs, celles des ſons, celles de la clarté & des ténebres, &c. Par la *réflexion*, l'eſprit fournit à l'entendement les idées de ſes propres opérations; c'eſt-à-dire, que par les ideés qui ont paſſé par nos ſens, & qui ſe ſont imprimées dans notre entendement, il s'en forme diverſes autres par l'aſſemblage que nous en

faiſons d'une maniere très-variée, comme, lorſque de l'idée d'une Montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troiſieme idée, qui nous repréſente une montagne d'or.

Nous n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que celles qui y ont été produites par la voie de la *ſenſation*, ou par celle de la *réflexion*: en ſorte que par la *ſenſation* nous avons plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets extérieurs qui frappent nos ſens, en fourniſſent à notre entendement (1), un ſourd ayant moins d'idées qu'un homme qui jouit de tous les ſens, puiſqu'il n'a aucune notion des ſons; & un aveugle & ſourd ayant encore moins d'idées, puiſqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des ſons. De même les opérations de notre eſprit,

1 Idcirco enim qui eſt cæcus natus, nullam habet ideam coloris, quia ſenſu viſus deſtituitur, cujus interventu eam habeat; qui ſurdus natus, nullam ſoni, quia caret ſenſu auditus, cujus ope iſtam acquirat; adeo proinde, ut, ſi eſſe poſſet, qui omni privatus ſenſu viveret (ſed nempe non poteſt, ſaltem ſine tactu, qui unus animalibus intra uterum competit) is nullius rei ideam haberet, ſicque nihil imaginaretur. *Inſtitutio Logicæ & Philoſophiæ Epicuri Syntagma Autore* Petro Gaſſendo, Cap. II. pag. 6.

ou les *réflexions*, nous fourniſſent plus ou moins d'idées, ſelon que nous réfléchiſſons plus ou moins ſur les premieres idées que les ſens ont produites dans notre entendement; c'eſt pourquoi nous voyons que les enfants ſont long-temps avant d'avoir des idées ou notions formées par la *réflexion*, ou ſi l'on veut, par les opérations de l'eſprit. C'eſt auſſi par la même raiſon que certaines gens n'en connoiſſent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *réflexion*, qu'une connoiſſance flottante & imparfaite.

Vous voyez aiſément, Madame, que l'homme n'ayant aucune idée qui ne lui vienne ou directement ou indirectement par les ſens, il ne peut commencer à penſer que lorſqu'il commence d'avoir des ſenſations (1); car puiſqu'il ne peut

1 Pour rendre évidente l'Opinion de Gaſſendi, je placerai ici un fait que j'ai déja rapporté dans un autre ouvrage. J'ai vu pendant très-long-temps à Aix en Provence, dans l'hôpital des inſenſés un enfant âgé de quinze ans qui etoit né ſourd, muet & aveugle. Il étoit toujours couché, enfoncé dans un tas de paille, tout nu, déchirant les vêtements qu'on lui donnoit, & ſe traînoit ſur les pieds & les mains, lorſqu'il vouloit changer de place; il pouſſoit un cri aigu comme celui d'une chevre, lorſ-

avoir

avoir aucune idée, lorſque les ſens n'agiſſent point encore, il ne peut donc avoir aucune penſée.

Je m'apperçois que vous ſerez fort étonnée que je vous aie aſſuré hardiment que nous ſavions ſi peu de choſes. *Comment*, direz-vous, *appellez-vous ne rien ſavoir que de pénétrer avec autant de préciſion les premieres opérations de l'entendement humain*? Vous m'accuſerez moins de mauvaiſe foi, lorſque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelque juſtes qu'ils paroiſſent, ont été combattus & rejettés comme faux par de très-grands Philoſophes, qui les ont réfutés d'une maniere à jetter du moins dans le doute

qu'on le frappoit avec un bâton, & tâchoit d'attraper le bâton avec ſes mains qui étoient armées de longues ongles qui reſſembloient à des griffes; il avoit l'odorat extrêmement fin, & ſentoit d'aſſez loin les viandes qu'on lui apportoit pour ſa nourriture; il mangeoit préciſément comme un ſinge, & buvoit comme un chien dans un plat qu'on laiſſoit auprès de lui, ne montrant abſolument avoir aucune notion que celles qu'il avoit acquiſes par l'odorat & par le tact. Après un exemple auſſi frappant de la vérité de l'opinion qui rejette les idées innées, je ne comprends pas ce que peuvent dire les Carteſiens lorſqu'ils veulent plutôt conſulter de bonne-foi l'expérience, que ſe livrer à des médita-tions abſtraites & très-douteuſes.

ceux qu'ils ne peuvent convaincre entiérement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avouer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penſer !

Les Philoſophes qui ſoutiennent que nous avons des idées dont nous ne ſommes point redevables à nos ſens, prétendent qu'il en eſt un certain nombre qui ſont innées avec nous. Je me réſerve d'examiner au long cette queſtion dans la ſuite ; mais actuellement je vous dirai ſimplement leurs principales raiſons. *Il n'y a point*, dit un Cartéſien, *de propoſition plus claire que celle-ci* : Je penſe ; donc je ſuis. Or, *l'on ne ſauroit avoir aucune aſſurance évidente de cette propoſition, ſi l'on ne concevoit clairement ce que c'eſt qu'*être, *& ce que c'eſt que* penſer. *Si l'on ne peut donc nier que les idées de l'*être *& de la* penſée *ſont dans notre entendement, par quels ſens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites ? Elles ne ſont point lumineuſes, ou colorées, pour y être entrées par la vue ; d'un ſon grave ou aigu, pour y être entrées par l'ouie ; d'une bonne ou mauvaiſe odeur, pour y être entrées par*

l'odorat ; de bon ou mauvais goût, pour y être entrées par le goût ; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement (1).

Le Philosophe qui raisonne ainsi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t-il, *que les idées de l'être & de la pensée ont été formées d'autres images sensibles, qu'on nous dise ces autres images sensibles dont on prétend qu'elles ont été formées.* Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par *composition* ; car les idées de l'*être* & de la *pensée* étant des idées simples & évidentes par elles-mêmes, elles ne sont point la suite de la *réflexion que produit l'assemblage de deux idées différentes*, & elles ne sont point aussi formées par *ampliation* ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être* ou de la *pensée* puisse être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même plusieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos sens, & dont la source est dans notre entendement.

(1) *Art de penser*, pag. 12.

Vous voilà, Madame, bien fâchée contre ce Cartésien, qui vient s'opposer au système le plus raisonnable, & qui paroît le plus naturel. Vous goûtiez déja les voies de la *sensation* & de la *réflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain : vous croyez appercevoir l'esprit & l'ame se former dans un jeune enfant, à mesure que les organes se fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce système a quelque chose d'amusant : il semble que l'homme soit une plante, & qu'on voie croître en même temps l'ame & le corps. Les notions que l'entendement acquiert tous les jours par le canal des sens, sont à l'esprit comme une douce rosée qui le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immense variété d'idées. Cependant si le Cartésien a raison, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs, que le pouvoir d'occasionner, par les mouvements qui se font dans notre cerveau, quelques idées qui ne se formeroient point sans cela ; mais presque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos sens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la force

intellection, ſans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon ſentiment ſur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croyance? Si par ce mot de *croyance* vous entendez une certitude & une perſuaſion convaincante, je vous avouerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la choſe, je ſuis d'aſſez bonne foi pour avouer que je vois une apparence de vérité dans les deux ſentiments. Si vous me preſſez davantage, & que vous vouliez que je me détermine abſolument, je vous avouerai encore que je croirois aſſez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos ſens, & que toutes nos notions ou idées, prennent leur ſource ou de la *ſenſation*, ou de la *réflexion* ſur celles qui nous ſont venues par la ſenſation. Voici quelles ſont mes raiſons; je ne ſais ſi vous les trouverez vraiſemblables.

Lorſqu'un Cartéſien demande par quel ſens les idées de l'*être* & de la *penſée* ſont entrées dans notre entendement,

on peut lui répondre qu'elles y ſont entrées dès l'inſtant que nous avons eu la premiere *ſenſation*: car on connoît que l'on exiſte, dès qu'on eſt ſuſceptible de quelque ſentiment; & je crois qu'on peut auſſi bien prouver l'exiſtence, en diſant, *je ſens*, *donc je ſuis*, qu'en diſant: *Je penſe*, *donc je ſuis*. Si nous connoiſſons donc, que nous exiſtons, par l'impreſſion de nos ſens, je crois que la premiere idée de l'*être* eſt produite en nous dans le même inſtant que nous avons la premiere *ſenſation* qui fait paſſer dans notre entendement la perception de notre exiſtence. J'ajouterai que ſi nous n'acquérions pas nos idées par le moyen de nos ſens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fuſſent innées avec elle; ce que j'ai peine à me perſuader, & qui entraîne après ſoi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans la ſuite. Car tous ceux qui ſoutiennent que nous avons des idées innées, regardent celle de Dieu, comme une des principales (1). Je leur demande

1 Puis donc que .... l'idée de cet Etre ſuprême n'eſt pourtant pas innée, comme je viens de

donc, pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité, qu'au lieu de reconoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eus l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils répondront peut-être *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité, mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi donc servent ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles? D'ailleurs des idées abstraites suppose[nt]

le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour innée. Car si Dieu eût imprimé quelque caractere dans l'esprit des hommes, ils est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondement dans notre ame..... Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caracteres qu'on voudroit faire passer pour innés. Locke, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, Liv. I. Chap. II. pag. 81.

qu'on a déja connu des objets qui ſe reſſemblent; & l'abſtraction ne peut convenir à une premiere idée, ou ſi l'on veut, à une *idée innée*. Ajoutons à ces raiſons que Dieu ne faiſant rien d'inutile, il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'il nous communique ſon idée ſous la notion d'un Etre, qui non-ſeulement n'exiſte point, mais qui eſt même directement oppoſé à ſa juſtice, à ſa bonté, à ſa grandeur, enfin à tous ſes attributs, ainſi que l'étoient les idées qu'on avoit des fauſſes Divinités dans le Paganiſme. Il eſt des voyageurs qui aſſurent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité (1). Il ſemble que tous les raiſonnements Métaphyſiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je plutôt, un Philoſophe qui ne fonde ſes raiſons que ſur des idées abſtraites, ou un voyageur digne de foi,

1 Reperi, eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam ſignificet; nulla ſacra habet, nulla Idola. *Relatio triplex de Rebus indicis Caaiguarum.* Ajoutez à ce paſſage cet autre du Pere *le Gobien*, Jéſuite, en parlant des peuples des iſles Marianes & des iſles voiſines. " Il n'a pas paru juſques à préſent qu'ils aient aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adorent les Images. ,, *Hiſtoire des iſles Marianes*, pag. 406.

qui

qui établit les ſiennes ſur l'expérience & ſur la réalité des choſes dont il a été témoin ? Je reſpecte fort la métaphyſique ; mais non pas juſqu'au point de lui ſacrifier l'évidence.

§. IV.

Des idées conſidérées ſelon leurs objets.

APrès avoir examiné la maniere dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire conſidérer ſelon leurs objets.

Tout ce que nous concevons nous eſt repréſenté, ou comme *choſe*, ou comme *maniere de choſe*, ou comme *choſe modifiée*.

Ce que je nomme *choſe*, eſt ce que nous concevons & appercevons comme une ſubſtance exiſtante par ſoi, & comme le ſujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorſque je conçois un corps, la notion que j'en ai, m'offre une choſe ou une ſubſtance, parce que je conſidere ce corps comme une choſe qui ſubſiſte par ſoi-même. Mais quand je conçois que ce corps eſt quarré,

l'idée que j'ai de laquarrure ne m'offre à l'esprit qu'une *maniere de chose*, une *qualité*, un *attribut*, ou une *mode* (1), que je connois ne pouvoir exister sans le corps dont il fait la quarrure; & par conséquent la différence de la *chose* à la *maniere de chose*, ou de la *substance* au *mode*, est très-aisée à appercevoir. La substance est le sujet, & le mode est l'attribut qui le détermine : en sorte que, quand je considere tout à la fois le sujet & le mode, j'apperçois une chose modifiée; comme je fais lorsque je conçois l'idée d'un corps quarré, sans distinguer la substance du mode, c'est-à-dire, le corps de la quarrure.

Voilà, Madame, les trois sortes de manieres dont nous concevons toutes les choses. La premiere nous représente les *substances*, ou les *choses subsistantes par elles-mêmes*; la seconde, les *qualités & les attributs qui déterminent ces choses*, & la troisieme nous offre ces *substances*

1 *Tous ces mots sont synonimes, & signifient la même chose.* Les Catégories d'Aristote, dont on fait tant de mystere, sont de soi très-peu utiles, & non-seulement ne servent guere à former le jugement, ce qui est le vrai but de la Logique, mais souvent y nuisent beaucoup. *Art de penser*, pag. 21.

ou ces *choſes* déterminées & modifiées par leurs *attributs*.

Si je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philoſophie, & ſur-tout avec Ariſtote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici une longue énumération des dix Catégories de ce Philoſophe, qu'on peut aiſément rapporter à la conſidération des idées, ſelon leur objet dont je viens de vous parler. Mais je ſuis trop intéreſſé à la conſervation d'une auſſi aimable Ecoliere, pour vouloir la fatiguer par une longue énumération de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement que de le former (1).

On regarde ces Catégories dans les Ecoles avec autant de reſpect que les Juifs en avoient pour les Tables de la Loi que Moyſe leur apporta; & l'on peut dire que ce Légiſlateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité ſur le Peuple Iſraélite, que le Philoſophe

1 La ſeconde raiſon qui rend l'étude des Catégories dangereuſe, eſt qu'elle accoutume les hommes à ſe payer de mots, à imaginer qu'ils ſavent toutes choſes, lorſqu'ils ne connoiſſent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'eſprit aucune idée claire & diſtincte. *Art de penſer*, pag. 23.

Grec en a encore ſur le Peuple Scholaſtique. Ces Catégories ſi vantées, ſont dix claſſes, auxquelles Ariſtote a voulu réduire tous les objets de nos penſées ; mais la premiere façon dont je vous les ai fait conſidérer, ſuffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la ſuite de ces Réflexions.

§. V.

Les idées que nous acquérons par notre propre expérience, ſont plus parfaites que celles que nous acquérons par le ſecours.

NOs idées s'acquierent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorſque les choſes nous ſont préſentes, alors nous faiſons uſage de nos ſens pour éprouver & expérimenter quelles elles ſont, comme par la vue nous diſtinguons les couleurs, & par l'ouie les différents ſons. Mais ſi les choſes ſont abſentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles ſont, ſoit par les diſcours qu'on nous fait, ſoit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous

acquérons par nos propres ſens, ſont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons ſur le récit d'autrui; car l'idée que nous recevons par une choſe qui tombe ſous nos ſens, eſt l'idée de la choſe même: au lieu que celle que nous concevons ſur la deſcription qu'on nous en fait, eſt plutôt l'idée de cette deſcription, que de la choſe même. Auſſi voyons-nous qu'après avoir entendu ou lu quelque choſe, nous en avons bien véritablement une idée que nous conſervons; mais ſi le haſard vient à nous préſenter cette choſe réellement, l'idée que nous en concevons, eſt bien plus juſte, & ſe trouve différente de la premiere. Notre eſprit *s'attache plus à la repréſentation réelle d'une choſe, qu'au ſimple récit qu'on nous en fait* (1). L'idée qui nous vient directement par nos propres ſens, eſt originale, & l'autre n'eſt qu'une copie, qui ſouvent eſt informe & fautive, ſuivant la perſonne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'a-

1 Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis commiſſa fidelibus.
Horatius in Arte Poëtica, Verſ. 180.

vant que de fonder notre croyance ſur ces idées, nous examinions ſi elles n'ont rien de contraire aux notions évidentes que nous recevons par nos propres ſens.

§. VI.

Il faut prendre garde de nous laiſſer tromper par nos propres ſens, ou par nos paſſions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque récit, ou quelque hiſtoire.

NOus devons prendre garde aux choſes qui nous ſont connues par nos ſens; car quoique l'expérience qui ſe fait par eux, ſoit la regle ſouveraine & déciſive à laquelle nous devions recourir lorſque nous doutons de quelque choſe, il faut néanmoins, avant de donner une ferme croyance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu, par la voie de l'examen, qu'elles ſont évidentes, & qu'on ne ſauroit raiſonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit riſque d'être ſouvent trompé; on prendroit du

cuivre doré pour de l'or, & on assureroit, en voyant une tour quarrée de fort loin, qu'elle seroit ronde. Mais, lorsque nous appliquons le cuivre sur la pierre de touche, nous éclaircissons les premieres notions de nos sens par des secondes. En approchant de la tour, nous en usons de même, & nous découvrons sa quarrure.

Lorsque nous venons à errer, nous ne devons pas en accuser directement nos sens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (1); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment d'une chose qui ne nous est point assez connue, & sur laquelle nos sens n'ont point la force d'agir entiérement (1). Telle est la fausse idée que nous

1 Qui nisi sunt veri, ratio quoque, falsa sit omnis.

Lucretius, Liv. IV. Vers. 487.

2 Lorsque nous appercevons quelque chose, nous ne sommes point en danger de nous méprendre, si nous n'en jugeons en aucune façon. Et, quand même nous en jugerions, pourvu que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous

concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoibliſſant notre vue, & ne donnant à nos ſens que le moyen d'agir foiblement, &, pour ainſi dire, à demi.

Nous devons auſſi, ſi nous voulons rectifier, autant qu'il eſt poſſible, nos idées, nous défier de nous-mêmes, c'eſt-à-dire, de notre tempérament & de nos paſſions; ſans quoi nous courrons riſque de faire pluſieurs faux jugements, & de nous former des idées ſelon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin & qui s'en eſt abſtenu dès ſa naiſſance, a l'idée du vin comme déſagréable au goût. On voit tous les jours nombre de perſonnes qui ont un dégoût pour certaines choſes qui ſont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées ſont fauſſes, & le jugement

connoiſſons clairement & diſtinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne ſaurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'eſt que nous jugeons bien ſouvent, encore que nous n'ayions pas une connoiſſance bien exacte de ce dont nous jugeons. Deſcartes, *Principes de Philoſophie*, pag. 26.

que notre entendement fait à leur ſujet, ſe trouve défectueux.

Nos paſſions ſont auſſi les ſources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'ayant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faiſons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amants changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maîtreſſes ; ceux qui haïſſent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choſes qu'à travers le voile de nos paſſions, nous ſommes en danger d'être ſéduits & trompés ; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions ſaines & juſtes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choiſir celles qui ſont les plus véritables.

Ce ſeroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la deſcription de certains faits, & combien il faut peſer & approfondir bien des

choſes, avant de les recevoir pour véritables ſur la ſimple atteſtation de bien des gens peu inſtruits & ſujets à ſe tromper (1). Mais, vous ayant montré dès le commencement de ces Réflexions la néceſſité de vous défier même de l'autorité des Savants, je crois qu'il eſt peu néceſſaire que j'entreprenne de vous prouver combien il eſt dangereux d'ajouter foi aiſément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, ſont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Janſéniſtes & des Moliniſtes. Je ne connois que les Vendeurs d'Orviétan qui ſoient plus capables qu'eux de remplir l'entendement de chimeres & d'impoſtures. Tout

1 La vérité & le menſonge ont leurs viſages conformes ; & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit pluſieurs, qui, ſentant par les oppoſitions qu'on leur fait lorſqu'ils ſement leur hiſtoire, où loge la difficulté de la perſuaſion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piece fauſſe, ce bâtiment s'étoffant & ſe formant de main en main, de maniere que le plus éloigné témoin en eſt mieux inſtruit que le plus voiſin, & le dernier informé mieux perſuadé que le premier, l'erreur particuliere ayant premiérement fait l'erreur publique, & à ſon tour après, l'erreur publique faiſant l'erreur particuliere. Montaigne, *Eſſais*, Tom. I. Liv. III.

homme, nourri dans l'esprit de cabale, est pour jamais privé de la vérité; ses idées ne sont que le ramas des chimeres & des visions de son parti. Le fanatisme des Convulsionnaires & le cagotisme ridicule des Séminaristes de S. Sulpice, sont des preuves essentielles de la vérité de ce sentiment. Voyez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens qui s'imaginent honorer les Saints & servir Dieu, en portant des courroies au lieu de boucles à leurs souliers, & en persécutant quelquefois quiconque ne pense pas absolument comme eux. Je trouve qu'il est fort plaisant que les Molinistes se servent aujourd'hui contre les Jansénistes de leurs propres armes: ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur reprochoient leurs grands chapeaux & leurs chemises sans manchettes: aujourd'hui ils se sont approprié toutes ces sortes de momeries, & veulent gagner l'esprit du peuple, par les mêmes choses qu'ils condamnoient dans leurs adversaires. Je ne doute pas même que si jamais les Jansénistes cessoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Moliniste

cabrioler ſur le tombeau de quelque Saint de ſon parti, & faire le ſecond volume de l'Abbé Bécheran (1). Dieu préſerve tout honnête homme de l'eſprit de parti, & de la fréquentation de ceux qui en ſont atteints; j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'eſt pas que ce dernier ne ſoit un eſpece de fanatique dans ſa façon; mais du moins ſa phrénéſie a quelque choſe de moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, ſont ordinairement ſujettes à caution, ſur-tout lorſqu'elles regardent l'objet dont il eſt épris. Un homme, dont le cœur eſt vivement touché, déifie ſa maîtreſſe, fût-elle auſſi

1 En condamnant ici certaines pratiques, & certains uſages des Sulpiciens, on doit cependant reſpecter la pureté de leurs mœurs, louer les ſoins qu'ils prennent pour l'inſtruction des jeunes gens qui leur ſont confiés : s'il y a dans leurs maiſons un peu trop de *cagotiſme*, l'eſprit de charité repare ce défaut : les Sulpiciens ont donné à la France pluſieurs Prélats reſpectables, formés par les ſoins de M. Couturier, homme eſtimable à tous les égards, conſidéré à la cour & à la ville : n'eſt-il pas bien ridicule qu'un homme de ce mérite ſoit appellé injurieuſement dans un ouvrage nouveau, *un certain Prêtre nommé Couturier* ?

ſtupide qu'un Mathurin, il la croit auſſi ſpirituelle que la Comteſſe de la Suze ; égalât-elle en laideur Mégere & Tiſiphone, il la croiroit ſemblable à Vénus, & auſſi belle que vous.

§. VII.

De la néceſſité de définir les noms dont on ſe ſert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarraſſées.

SI le nom qui a été donné à une choſe eſt ambigu, & qu'il en ſignifie pluſieurs, il arrive ſouvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce ; cette diverſité de ſentiments empêche qu'on ne pénetre aiſément le fait, ou la queſtion dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occaſionne encore un grand nombre de diſputes inutiles (1) ; ainſi nous devons leur don-

1 Pour ne point dire que la plupart des ſophiſmes qui trompent les hommes, dépendent de là, puiſqu'il y a toujours quelques mots pris en pluſieurs ſens. Il eſt aiſé de remarquer que la plupart des diſputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un même mot ou d'une même phraſe ſe forme

ner ou leur fixer une signification simple, qui ne soit point équivoque, & qui explique nettement l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il est aisé de faire comprendre clairement sa pensée, quand celui à qui on la communique, connoît la force & la véritable signification des noms dont nous nous servons.

Cette détermination précise est très-utile dans les Livres & dans les discours de science; car souvent on ne peut avoir une idée distincte d'une chose qu'en employant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorsqu'on a fait comprendre cette chose par tous ces mots, on attache à un seul mot l'idée qu'on en a conçue, & ce mot tient lieu de tous les autres.

Cependant, il faut user de quelque précaution dans ce choix & cette dénomination de mots, & ne point changer les définitions déja reçues & approuvées, quand on n'a pas sujet d'y trouver à redire; car il est plus facile de faire en-

une certaine idée, & celui-là une autre. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. pag. 39.

tendre un mot déja connu & en uſage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorſqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes ayant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement : cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aiſément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainſi il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle maniere, qu'autant qu'on trouve que leur premiere définition eſt vicieuſe, ou laiſſe quelque ambiguité dont certaines gens ſont charmées de profiter, pour appuyer les ſentiments (1).

1 L'abus eſt, que, ne ſe ſervant preſque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obſcurité & les fixer à de certaines idées déſignées clairement, ils les laiſſent dans leur confuſion : d'où il arrive que la plupart des diſputes ne ſont que des diſputes de mots, & de plus qu'ils ſe ſervent de ce qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuſes, pour établir ce qu'elle ont de faux ; ce qui ſe reconnoîtroît facilement, ſi l'on avoit défini les noms. *Art de penſer*, pag. 74.

" Il faut particuliérement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philoſophes de l'école. Dès que la véritable ſignification des mots eſt parfaitement marquée, les Philoſophies de Scot & de S. Thomas diſparoiſſent. Ce ne ſont plus que des chimeres ou des fantômes, que la vérité diſſipe. Perſonne n'a mieux dépeint le pernicieux abus qu'on

§. VIII.

La définition d'une choſe eſt juſte plus ou moins, ſuivant l'idée que nous en avons.

DE la juſteſſe de nos idées s'enſuit naturellement la juſteſſe de nos définitions que nous faiſons. Car lorſque nous

fait des mots, que le fameux Locke „. Un troiſieme abus, dit-il, qu'on fait du langage, c'eſt *une obſcurité affectée*, ſoit en donnant à des termes d'uſage des ſignifications nouvelles & uſitées, ſoit en introduiſant des termes nouveaux & ambigus, ſans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant enſemble d'une maniere qui confonde les ſens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philoſophie Péripatéticienne ſe ſoit rendue remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune (telle eſt l'imperfection des connoiſſances humaines !) qui n'ait été embarraſſée de quelques difficultés, qu'on a été contraint de couvrir par l'obſcurité des termes, & en confondant la ſignification des mots, afin que cette obſcurité fût comme un nuage devant les yeux du Peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypotheſe. . . . . Il n'y a rien qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui conſiſte à confondre les ſignifications des termes, que la *Logique, & les Sciences telles qu'on les a maniées dans les écoles.* Et l'art de diſputer, qui a été en ſi grande admiration, a auſſi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait ſervir à embrouiller la ſignification des mots, plutôt qu'à dé-

voulons

voulons expliquer la nature ou les propriétés d'une choſe, nous regardons d'a-

couvrir la nature & la vérité des choſes. Locke, *Eſſai Philoſophique ſur l'entendement humain*, Liv. III. Chap. X. pag. 621.

„ Il ſemble que le bon-ſens ait été près de ſix ou ſept ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui l'empêchoit d'agir, de conduire & d'éclairer les hommes. Comment a-t-on pu être occupé, pendant le regne de la Philoſophie Scholaſtique, des chimeres dont elle eſt farcie, & croire ſavoir quelque choſe de très-eſſentiel, en ſe repaiſſant de puérilités, de jeux de mots, enfin de viſions ridicules & ſans fondement? S. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par ſon *Etre de raiſon*, n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces ſubtilités ſcholaſtiques dont il a fait le ſujet, ou, ſi l'on veut, l'objet de la Logique? *Ens rationis eſt objectum Logicæ.* Eſt-il rien de ſi pitoyable que d'établir un rien, une choſe imaginaire pour le ſujet d'une ſcience, ou ſi l'on aime mieux, d'une diſcipline réelle? Car qu'eſt-ce qu'un être par la ſeule raiſon ou diſcours humain, qu'un non-être, une fiction ou une chimere? „

„ L'envie de diſputer & l'abus des mots ont fourni d'éternelles controverſes entre les Philoſophes Scholaſtiques: ils penſoient la même choſe, & diſputoient cependant. Par exemple, les Interprêtres Grecs d'Ariſtote diſent que le ſujet de la Logique eſt la *démonſtration*. Scot ſoutient que c'eſt le *ſyllogiſme*. Quelques Philoſophes prétendent que c'eſt l'*argumentation*. Ils diſputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne different de ſentiment que par l'abus des mots. Car l'*argumentation* ne contient-elle pas le *ſyllogiſme*, qui, étant la plus pure façon d'argumenter, entraîne néceſſairement & contient en ſoi la *démonſtration*? Et faire un *ſyllogiſme* évident & concluant, n'eſt-ce pas *argumenter & démontrer*? „

bord à l'idée que nous en avons : & ſelon ce qui eſt dans notre entendement, nous définiſſons cette choſe bien ou mal ; bien, ſi l'idée que nous en avons eſt juſte ; mal, ſi elle eſt fauſſe & trompeuſe. Or, nos idées étant les cauſes eſſentielles & réelles de nos jugements, les hommes ſont plus ou moins ſavants, ſelon qu'il ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choſes. Car la quantité & la diverſité des idées ne peuvent ſervir à perfectionner l'entendement & à acquérir la ſcience, qu'autant qu'elles ſont juſtes & véritables, la multiplicité de fauſſes notions ne ſervant qu'à égarer du chemin de la vérité (1).

1 Or, quoique ce ſoit une choſe conſidérable que de ſavoir beaucoup de choſes, & chacune en perfection, toutefois, comme il y en a ſi peu qui ſoient capables de l'un & de l'autre, il ſemble que l'on ne doit point tant ſe mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choſes, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a ; car il vaut mieux ſavoir peu, & le bien ſavoir, que de ſavoir mal. Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. pag. 81.

§. IX.

Des cauſes de notre ignorance.

LEs cauſes de notre ignorance procedent donc premiérement du manque de nos idées; ſecondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui eſt entre les idées que nous avons; troiſiémement, de ce que nous ne réfléchiſſons point aſſez ſur nos idées. Car ſi nous conſidérons, en premier lieu, que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choſes mêmes, puiſque nous n'avons pas une idée claire & diſtincte de la ſubſtance même qui eſt le fondement de tout le reſte, nous reconnoîtrons aiſément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et ſans parler des corps qui échappent à notre connoiſſance à cauſe de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous ſont inconnus à cauſe de leur petiteſſe. Or, comme ces atômes, ou parties ſubtiles qui nous ſont inſenſibles, ſont parties actives de la matiere, & les premiers matériaux dont elle ſe ſert, & deſquels

dépendent *les secondes qualités* & la plupart des opérations naturelles, nous sommes obligés, par le défaut de leur notion, de rester dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur sujet, nous étant impossible de former aucun jugement certain, n'ayant de ces premiers corpuscules aucune idée précise & distincte.

S'il nous étoit possible de connoître par nos sens ces parties déliées & subtiles qui sont les parties actives de la matiere, nous distinguerions leurs opérations méchaniques avec autant de facilité qu'en a un horloger pour connoître la raison par laquelle une montre va ou s'arrête. Nous ne serions point embarrassés d'expliquer pourquoi l'argent se dissout dans l'eau-forte, & non point dans l'eau-régale, au contraire de l'or qui se dissout dans l'eau régale, & non pas dans l'eau-forte. Si nos sens pouvoient être assez aigus pour appercevoir les parties actives de la matiere, nous verrions travailler les parties de l'eau-forte sur celles de l'argent : & cette méchanique nous seroit aussi facile à découvrir, qu'il l'est à l'horloger de savoir comment

& par quel reſſort ſe fait le mouvement d'une pendule. Mais le défaut de nos ſens ne nous laiſſe que des conjectures, fondées ſur des idées qui peut-être ſont fauſſes; & nous ne pouvons être aſſurés d'aucune choſe ſur leur ſujet, de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réuſſiſſent pas toujours, & dont chacun explique les opérations ſecrettes à ſa fantaiſie.

La difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, eſt la ſeconde cauſe de notre ignorance. Il nous eſt impoſſible de déduire en aucune maniere *les idées, les qualités ſenſibles que nous avons de l'eſprit, d'aucune cauſe corporelle, ni de trouver aucune correſpondance ou liaiſon entre ces idées & les premieres qualités qui les produiſent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous eſt encore impoſſible de concevoir que la penſée puiſſe produire le mouvement dans un corps, & que le corps puiſſe à ſon tour produire la penſée dans l'eſprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'eſprit agit ſur la matiere, & la matiere ſur l'eſprit: la foibleſſe de notre entendement ne ſau-

roit trouver la connexion de ſes idées : & le ſeul ſecours que nous ayions, eſt de recourir à un Agent tout-puiſſant & tout ſage, qui opere par des moyens que notre foibleſſe ne peut pénétrer.

Enfin notre pareſſe, notre négligence & notre peu d'attention à réfléchir, ſont auſſi des cauſes de notre ignorance. Nous avons ſouvent des idées complettes, deſquelles nous pouvons aiſément découvrir la connexion ; mais faute de ſuivre ces idées, & de découvrir & de trouver les notions moyennes qui peuvent nous apprendre quelle eſpece de convenance ou de diſconvenance elles ont entr'elles, nous reſtons dans notre ignorance.

Voilà, Madame, les principales réflexions que je croyois devoir vous faire faire ſur la maniere d'acquérir nos idées, & de les conſidérer ſimplement en tant que premieres notions. Vous me direz peut-être que vous êtes auſſi peu avancée qu'avant de commencer à philoſopher. *Que m'avez-vous appris*, continuerez-vous ? *Je ſuis incertaine comment j'acquiers mes idées : je vois que je n'en ai qu'un très-petit nombre, & qu'encore*

s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fausses. Je suis dans l'impossibilité d'en acquérir plusieurs qui me seroient très-utiles. Franchement, ce n'est pas la peine de raisonner si long-temps, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait (1).

Si c'est là, Madame, votre sentiment, vous me rendrez du moins la justice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma sincérité, examiner le *second chef*, ou *la seconde partie* de la Logique.

1 Illiterati non minus nervi rigent.
Horatius, Epod. VIII.

Ajoutez à ce passage cet autre du même Auteur :

Scilicet & morbis & stabilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

§. X.

Des jugements par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée.

JE vous ai déja dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (sur quoi roule la seconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette sorte de pensée est appellée *jugement* ou *proposition*, parce que c'est par elle que nous décidons qu'une chose est ou n'est pas: en sorte que si par la *conception* nous l'imaginons nuement & simplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui est propre, ou ce qui ne lui convient point; & notre entendement, considérant les diverses idées simples qu'il a reçues, en fait une composée; & cette idée, quoique produite indirectement par la sensation, est pourtant formée par la réflexion, qui sont les deux seules sources de toutes nos notions, ainsi que je vous l'ai déja montré.

Vous.

Vous remarquerez, Madame, que toute propoſition eſt généralement ou affirmative, ou négative. La négation & l'affirmation ſont formées par le verbe *eſt* ſeulement, comme lorſqu'on dit : *Pierre eſt fidele* : ou par ce même verbe *eſt*, accompagné d'une particule négative, comme lorſqu'on dit : *La conſtance n'eſt pas un vice.* Je vous prie de vous ſouvenir, Madame, que le nom qui précede le verbe *eſt*, tel qu'eſt *Pierre* & la *conſtance* dans les propoſitions que je viens de rapporter, eſt appellé *ſujet*, & celui qui ſuit ce même verbe *eſt*, tel qu'eſt *fidele* & *vice*, eſt nommé *attribut*. Il faut auſſi obſerver que toutes les propoſitions ne ſont point compoſées d'un ſimple ſujet & d'un ſimple attribut, telle que celle-là, *Pierre eſt fidele* : mais qu'il en eſt d'autre compoſées de pluſieurs mots ; comme lorſqu'on dit : *N'avoir point de caprices, eſt le propre d'un amant fidele.* Dans cette propoſition, *n'avoir point de caprices*, eſt comme le ſujet, & le *propre d'un amant fidele*, comme l'attribut.

§. XI.

D'où dépend la vérité des propoſitions ou des jugements.

UN jugement n'eſt juſte & certain, qu'autant qu'il attribue au ſujet ce qui lui convient; & c'eſt de la convenance de l'attribut au ſujet, que dépend la vérité d'une propoſition. Si je dis, par exemple, que le *ſoleil* eſt *lumineux*, ma propoſition eſt vraie, parce que le Soleil eſt véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais ſi je dis que le *ſoleil* eſt *opaque*, ma propoſition devient fauſſe, parce que l'attribut ne convient point au ſujet.

La certitude de nos jugements dépend auſſi de l'évidence qui les fait paroître néceſſaires. Car quoique, lorſque le ſoleil eſt levé, il ſoit jour : cependant pour que l'entendement ſoit certain de cette propoſition, *il eſt jour*, il faut que nos ſens agiſſent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrions les yeux & nous aſſurions de la vérité.

De même que la certitude de nos ju-

gements dépend de l'évidence que nous en avons; de même leur probabilité ou leur vraiſemblance, dépend de ce qu'ils approchent plus de l'évidence que de l'obſcurité : nous donnons notre croyance aux choſes ſelon que nous voyons des apparences de la vérité.

Pour s'accoutumer à former des jugements juſtes & évidents, il faut munir ſon entendement d'une quantité de propoſitions évidentes & générales, telles que ſont celles qu'on appelle *maximes* ou *axiomes*. Ce ſont des ſources d'où découlent dans notre eſprit un nombre d'autres idées qui ſe reſſentent de la pureté de leur origine. Toutes les ſciences fourniſſent certains axiomes qui leur ſont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenants de droit. On appelle ces premiers principes des *maximes* ou des *axiomes*, parce que ce ſont des propoſitions dont il ſuffit de concevoir le ſens pour être convaincu de leur certitude; comme :

Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps.
Le tout eſt plus grand que ſa partie.

De quelque chose que ce soit, la négation ou l'affirmation est vraie.

Tout nombre est pair ou impair.

Si à des choses égales vous ajoutez des choses égales, les tous seront égaux.

Ni l'Art, ni la Nature ne peuvent faire une chose de rien.

Dieu & la Nature ne font rien en vain, &c. (1).

A tous ces axiomes j'en ajouterai un aussi évident pour tous ceux qui vous connoissent. *On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame de* ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholastique vétilleur, me disputeront-ils l'évidence de cette proposition; mais vos yeux, s'ils daignent jamais se tourner par hasard vers eux, leur en persuaderont la vérité.

1 On a employé ici ces axiomes préférablement à bien d'autres, parce qu'on s'en servira souvent dans la suite de ces Réflexions.

§. XII.

Du ſyllogiſme ou vrai raiſonnement.

LE raiſonnement ou le ſyllogiſme, forme, ainſi que je vous l'ai dit, Mde, dès le commencement de cette Réflexion, la troiſieme partie de la Logique; & ce qu'on entend par ce mot de raiſonnement ou de ſyllogiſme, eſt l'opération que fait notre eſprit, lorſque de deux propoſitions il en tire néceſſairement une troiſieme, & que notre entendement, reconnoiſſant deux notions qui conviennent entre elles, prononce une déciſion ſur leur convenance.

Les deux premieres propoſitions, dont le ſyllogiſme eſt compoſé, ſont appellées *prémiſſes* ou *antécédents*, parce qu'on les met devant la troiſieme qu'elles précedent; & cette troiſieme ou derniere eſt nommée *concluſion*, parce qu'elle termine le raiſonnement. Ainſi, lorſque je dis:

1. *Quand on a de l'eſprit, on apprend aiſément* :
2. *Madame de *** a de l'eſprit*;

4. *Madame de *** apprend donc aiſément.*

Les deux premieres propoſitions ſont appellées *prémiſſes*, & la derniere, *concluſion*; comme en effet vous voyez qu'elle ſert comme de clôture au raiſonnement.

§. XIII.

Des differentes eſpeces de ſyllogiſmes.

LE ſyllogiſme a pluſieurs différentes formes, ſelon leſquelles il change de nom. Cette variété & ces diverſes eſpeces d'arguments ſont aſſez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pu connoître ſans former des ſyllogiſmes, la plupart de nos erreurs venant bien plus de ce que nous raiſonnons ſur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raiſonnons pas ſuivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame, que ces arguments ſont des myſteres cachés, je veux vous en dire un mot, le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

On appelle *enthymême* le ſyllogiſme,

dont l'une des deux premieres propoſitions qu'on nomme *prémiſſes*, ſe trouve ſupprimée, mais cependant ſous-entendue, comme lorſque je dis :

Quand on a de l'eſprit on apprend aiſément ;
*Madame de*** apprend donc aiſément.*

On comprend naturellement que l'entendement ſuppoſe en lui-même cette propoſition ſupprimée :

*Madame de*** a de l'eſprit :*

qui tranſpoſée entre les deux autres, formeroit le ſyllogiſme parfait. Au reſte la premiere propoſition de l'enthymême s'appelle en termes ſcholaſtiques *antécédent*, & la concluſion *conſéquent*.

Il eſt encore pluſieurs autres arguments, tels que le *ſyllogiſme hypotétique*, le *diſjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction : mais en vérité cela me paroît ſi peu utile, & les plus grands hommes l'ont ſi fort mépriſé (1), quoique quelques-uns s'y ſoient

1 A quoi ſert donc le ſyllogiſme ? Je réponds qu'il eſt principalement d'uſage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des

soumis par foiblesse (1), que je ne veux point occuper votre temps aussi inutilement.

idées qui conviennent visiblement ensemble ; ou bien hors des écoles, à légard de ceux, qui, à l'occasion & à l'exemple de ce que les Docteurs n'ont pas honte de faire, ont appris aussi à nier sans pudeur la connexion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche sincérement la vérité, & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun besoin de ces formes syllogistiques pour être forcé à reconnoître la conséquence, dont la vérité & la justesse paroissent mieux en mettant les idées dans un ordre simple & naturel. Locke, *Essais Philosophiques concernant l'Entendement humain*, Liv. IV. Chap. XVII. pag. 873.

1 *Voici un* Avertissement *qui est à la tête du second Chapitre de la troisieme Partie de l'*Art de penser. *Cet endroit traite des règles générales des syllogismes simples incomplexes.* Ce Chapitre, les suivants jusqu'au douzieme, sont de ceux dont il est parlé dans le *Discours*, qui contiennent des choses subtiles pour la spéculation de la Logique, mais qui sont de peut d'usage. " Pourquoi donc les présenter à un Lecteur ? pour lui faire perdre du temps à les parcourir, & l'obliger peut-être à remplir son entendement de choses superflues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pu leur substituer. L'Auteur de l'*Art de penser* a connu cette vérité ; mais un reste de foiblesse, ou de complaisance pour la Philosophie scholastique, lui a fait faire douze Chapitres superflus, sur-tout s'il a eu dessein, comme il assure dans sa Préface, d'apprendre à ses Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique. "

§. XIV.

La vérité ou la fauſſeté des prémiſſes du ſyllogiſme le rendent démonſtratif, véritable ou faux.

CEtte regle eſt utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raiſonnner juſte, il faut être fondé ſur de bons principes. On doit l'avoir toujours préſente à l'imagination : elle nous oblige à examiner mûrement les maximes deſquelles nous voulons tirer nos déciſions.

Il faut nous réſoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de perſuaſif, ſi nos prémiſſes ne ſont point elles-mêmes évidentes ; mais lorſque les deux premieres idées ſur leſquelles nous avons porté notre jugement, nous ſont parfaitement connues, la troiſieme, que nous formons par le moyen de leur aſſemblage, devient concluante & perſuaſive. Ainſi voulant prouver la ſenſibilité de l'homme, ſi je poſe pour prémiſſes que *tout homme eſt animal*, & que *tout animal ſent*, j'en tire une troiſieme propoſition, par laquelle je conclus évidemment qu'il *faut donc que tout homme ſente*.

Si l'on tâchoit de ne raiſonner que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous ſont inconnues ; mais l'on ſe contente de ſe ſervir des notions les plus abſtraites. On abandonne ſouvent le vrai pour s'appuyer ſur l'incertain, ou ſur le chimérique ; on ſe ſert des regles du raiſonnement pour en faire un abus (1),

1 Les ſages Philoſophes anciens ne ſe ſont pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faiſoit des prétendues regles pour apprendre à raiſonner d'une maniere juſte. Séneque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'arguments auxquels on a donné tant de noms différents. " Si l'on demande, *dit-il*, à quelqu'un s'il a des cornes, ſera-t-il aſſez ſot de s'étaler le front, & ne ſaura-t-il pas qu'il n'a point de cornes, quoique par quelque argument cornu on lui ôte le moyen de prouver le contraire ? Il en eſt de toutes les ſubtilités Philoſophiques, comme des tours des joueurs de gobelets, dont les menſonges divertiſſent : de même auſſi les arguments, les ſyllogiſmes, les ſophiſmes, (car quel autre nom puis-je leur donner ?) ne nuiſent point à ceux qui les ignorent, & ne ſervent en rien à ceux qui les ſavent. ,, Ceterum qui interrogatur an cornua habeat, non eſt tam ſtultus, ut frontem ſuam tentet : nec rurſus tam ineptus aut hebes, ut non habera ſe neſciat, quod tu illi ſubtiliſſima collectione perſuaſeris. Sic iſta ſine noxa decipiunt, quo modo præſtigiatorum acetabula & calculi, in quibus, fallacia ipſa delectat. Effice ut, quomodo fiat, intelligant ; perdidi uſum. Idem de iſtis captionibus dico ; (quo enim nomine potius ſophiſmata appellem ?) nec ignoranti nocent, nec ſcientem juvant. *L. Annæi Senecæ Epiſt. Lib. Epiſt. XLV.*

& ſe tromper ainſi ſoi-même & les autres ; on devient inſenſiblement ſophiſte ſans s'en appercevoir. Dans les diſputes que l'on a, on commence à ſoutenir ſes opinions par de faux principes ; on en vient enfin juſqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître, en l'enveloppant dans des ſophiſmes (1). C'eſt ainſi que le Poëte dont parle Perſe, s'applaudiſſoit de remplir ſes Ouvrages d'antitheſes ridicules (2).

1 Après tout, lorſqu'on rencontre des Sophiſtes, le meilleur eſt de les laiſſer là, comme gens qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous préſentent l'erreur & la fauſſeté, ou qui, au lieu d'agir ſérieuſement, ſe plaiſent à joüer & vétiller. *J'ai honte*, dit fort judicieuſement Séneque, *âgés que nous ſommes, nous badinons dans les choſes les plus ſérieuſes*. Rat eſt une ſyllabe : le rat mange le fromage ; donc la ſyllable mange le fromage. Ceci ne ſeroit-il pas plus ſubtil ? Rat eſt une ſyllabe : la ſyllabe ne ronge pas le fromage ; donc le rat ne ronge point le fromage. Sottiſes d'enfants ! Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. pag. 168.

2 Libris in antithetis doctus poſuiſſe figuras
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
Perſius, Sat. I. *Verſ.* 86. 87.

§. XV.

De l'inutilité du ſyllogiſme & de l'argumentation ſcholaſtique.

L'Opinion de l'inutilité du ſyllogiſme eſt la plus grande de toutes les héréſies dans l'école; hors de lui, point de ſalut. Quiconque erre dans les regles, eſt un grand homme; mais quiconque découvre la vérité d'une maniere ſimple, par la connexion des idées claires & diſtinctes que nous fournit l'entendement, n'eſt qu'un ignorant.

Cependant ſi nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre eſprit, nous découvrirons que *nous raiſonnons mieux & plus clairement, lorſque nous obſervons ſeulement la connexion des preuves, ſans réduire nos penſées à une regle ou forme de ſyllogiſme* (1).

1 " Ce qui eſt en lettres Italiques, ou renfermé par des guillemets dans ce Chapitre, eſt pris de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain* de l'*illuſtre M. Locke*, Liv. II. Chapitre XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre l'inutilité du ſyllogiſme demontrée évidemment. Le Lecteur qui voudra être entiérement perſuadé de cette opinion, ne peut mieux faire que d'avoir recours à cet Auteur. "

Nous ſerions bien malheureux, ſi cela étoit autrement; la raiſon ſeroit alors le partage de cinq ou ſix Pédants, de qui elle ne fut jamais connue (1). Je ne crois pas qu'on s'amuſe à chercher la vérité par le ſyllogiſme dans le cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, ſont d'aſſez grande conſéquence pour qu'on doive y employer tous les moyens néceſſaires pour raiſonner & conclure le plus juſtement qu'il eſt poſſible. *Et ſi le ſyllogiſme étoit le grand inſtrument de la raiſon, & le meilleur moyen pour mettre cette faculté en exercice*, je ne doute pas que les Princes n'euſſent exigé que leurs Conſeillers d'Etat appriſſent à former des ſyllogiſmes dans toutes les eſpeces, leur Royaume & leur perſonne même, dépendant des affaires qu'on délibere dans leurs Conſeils. Je ſerois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Révérend Pere Profeſſeur de Philoſophie du Couvent des Cordeliers, grand &

1 Ces principes... aurent un effet contraire à ceux de la Philoſophie commune; car on peut aiſément remarquer en ceux qu'on appelle pédants, qu'elle les rend moins capables de raiſon qu'ils ne ſeroient, s'ils ne l'avoient jamais appriſe. Deſcartes, *Principes de la Philoſophie*, Préface.

ſubtil Scotiſte, fut un auſſi excellent Miniſtre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup ſûr ne formoient pas un ſyllogiſme dans les regles auſſi bien que lui. Henri IV. a été un des plus grands Princes qu'il y ait eu : il avoit autant de prudence, de bon ſens & de juſteſſe d'eſprit, qu'il avoit de valeur ; je ne penſe pourtant pas qu'on le ſoupçonne jamais d'avoir ſu de ſa vie ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme. Nous voyons tous les jours une quantité de gens, dont les raiſonnements ſont nets, juſtes & précis, & qui n'ont pas la moindre connoiſſance des regles de la Logique.

„ Ces ſubtilités, *dit Séneque* (1), *en* „ *parlant des arguments*, ne ſervent „ point à éclaircir les difficultés, & ne „ peuvent fournir aucune véritable „ déciſion : l'eſprit s'en ſert comme

1 Hanc conſtantiam cavillationes iſtæ, de quibus paulo ante loquebar, præſtare non poſſunt. Ludit iſtis animus, non proficit, & Philoſophiam a faſtigio deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando iſta agere : ſed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in ſe peſſimum : dulcedinem quandam ſui faciunt, & animum, ſpecie ſubtilitatis inductum, tenent ac remorantur. *L. Seneca.* Epiſtolæ Epiſt. CXI. ſub fin.

„ d'un jouet qui l'amuſe, mais qui ne
„ lui eſt d'aucune utilité; & la bonne
„ & véritable Philoſophie en reçoit un
„ très-grand dommage. S'il eſt pardon-
„ nable de s'amuſer quelquefois à de
„ pareilles fadaiſes, c'eſt lorſqu'on a
„ du temps à perdre; cependant elles
„ ſont toujours pernicieuſes; car on ſe
„ laiſſe aiſément ſéduire à leur clin-
„ quant & à leurs fauſſes & ridicules
„ ſubtilités „.

Si le ſyllogiſme eſt néceſſaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en eſt privée. Pour une perſonne qui a quelque notion des formes ſyllogiſtiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Aſie & de l'Afrique n'ont jamais oui parler de Logique. Il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'Amérique, avant que nous l'euſſions découverte, qui sût ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme; il ſe trouvoit pourtant dans ce continent des gens qui raiſonnoient peut-être auſſi ſubtilement que des Logiciens. Nous voyons tous les jours de nos payſans, avoir dans les choſes eſſentielles de la vie, ſur leſquelles ils ont ré-

fléchi, plus de bon ſens & plus de juſteſſe que les Docteurs de Sorbonne. L'homme ſeroit bien malheureux, ſi ſans le ſecours des regles d'Ariſtote, il ne pouvoit faire uſage de ſa raiſon, & que ce préſent du Ciel lui devînt un don inutile (1).

On voit plus aiſément la connexion de nos idées lorſqu'on n'uſe point du ſyllogiſme, qui ne ſert qu'à ralentir la pénétration & la déciſion de l'entendement (2). *Suppoſons que le mot* Animal

1 Dieu n'a pas été ſi peu libéral de ſes faveurs envers les hommes, que ſe contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin de les rendre créatures raiſonnables; je veux dire ce petit nombre, qu'il pourroit engager à examiner de telle maniere les fondements du Syllogiſme, qu'ils viſſent qu'entre plus de ſoixante manieres, dont trois propoſitions peuvent être rangées, il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puiſſe être aſſuré que la concluſion eſt juſte, & ſur quel fondement la concluſion eſt certaine dans ce petit nombre de ſyllogiſmes, & non dans d'autres. Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes; il leur a donné un eſprit capable de raiſonner ſans qu'ils aient beſoin d'apprendre les formes des ſyllogiſmes. Ce n'eſt point, dis-je, par les regles du ſyllogiſme que l'eſprit humain apprend à raiſonner; il a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance ou la diſconvenance de ſes idées: & il peut les mettre en bon ordre, ſans toutes ces répétitions embarraſſantes Locke, *Eſſai ſur l'entendement humain*, Liv. IV. Chap. XVII. pag. 868.

2 Il y a en tout ceci beaucoup de vétilles, & ſoit

ſoit une idée moyenne, ou comme on parle dans les écoles, le terme moyen *que l'eſprit emploie pour montrer la connexion qui ſe trouve entre* Homme *&* Vivant, *je demande ſi l'eſprit ne voit pas cette liaiſon auſſi promptement & auſſi nettement, lorſque l'idée qui lie ces deux termes, eſt au milieu dans ce t argument naturel*,

Homme ... Animal ... Vivant,

que dans cet autre plus embarraſſé,

Animal.. Vivant .. Homme .. Animal;

ce qui eſt la poſition qu'on donne à ces idées dans un ſyllogiſme, pour faire voir la connexion qui eſt entre Homme *&* Vivant, *par l'intervention du mot* Animal.

Voilà donc encore, Madame, cette troiſieme partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuſe, puiſque ſi le ſyllogiſme étoit néceſſaire à la recherche de la vérité, la raiſon que Dieu nous a donnée, ſeroit ſi foible & ſi imparfaite, qu'elle auroit beſoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que

qui ſont même, en quelque Auteur que ce ſoit, très-obſcures & ennuyeuſes. Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi* Tom. I. pag. 128.

la lumiere naturelle n'étant point offuſquée, retenue & contrainte par les formes ſyllogiſtiques, voit plus promptement & plus nettement, ſans le ſecours du ſyllogiſme, que par ſon entremiſe. On a travaillé pendant plus de deux mille ans inutilement à chercher tant de diviſions, de ſubdiviſions, de noms baroques, qui tenoient du ſtyle des Magiciens: & au lieu d'éclairer l'eſprit, on ne lui a fourni que des occaſions capables de l'arrêter dans ſes opérations. Heureux, ſi revenus de cette erreur, ceux dont toute la Science ſe réduit au talent d'embrouiller la vérité, ſe rapprochoient des regles naturelles, & avouoient de bonne foi que ce qu'ils croyoient utile à la raiſon, lui étoit plus nuiſible que profitable! Voici le Taliſman, auquel les Commentateurs d'Ariſtote & les Scholaſtiques avoient attaché la raiſon & l'entendement.

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,
Celantes, Dabitis, Fapeſmo, Friſeſomorum.
Ceſare, Cameſtres, Feſtino, Baroco, Darapti,

Felapton, *Disamis*, *Datari*, *Bocardo*, *Ferison*.

Ne faut-il pas être phrénétique pour inventer de pareilles regles? Et quel est l'esprit, que le seul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un temps très-inutilement? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne sont guere d'un plus grand secours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison* sont doux à l'oreille?

Une chose qui me paroît assez surprenante, c'est que des Philosophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philosophie scholastique, ayant prescrit des regles qui ne sont ni plus claires, ni plus nécessaires qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr's Gravesande, dans son *Introduction à la Logique*, a placé un Traité sur l'argumentation, ou l'art de raisonner par syllogisme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penser d'une maniere juste & précise par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'est moqué de cette méthode si ex-

traordinaire. *Je penſe*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le* Bourgeois-Gentilhomme, *il me ſemble ouir Mr. Jourdain AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO. Que cela eſt beau ! Que cela eſt ſavant ! La façon d'apprendre aux hommes à raiſonner eſt bien ſublime & bien élevée ! EAO, EAE, &c.*

Vous ſerez peut-être bien aiſe de voir ici quelques-unes de ces regles alphabétiques : vous les trouverez en partie (1) au bas de la page. Au reſte,

1 Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en conſidérant d'abord les ſeules Prémiſſes, & en faiſant attention enſuite à la concluſion. Les quatre Lettres A, E, I, O, ne peuvent être priſes deux à deux, que de ſeize manieres, comme leur arrangement le fait voir.

AA,	AE,	AI,	AO,	EA, IA, OA,
EE,	EI,	EO,		IE, OE,
II,	IO,			OI,
OO,				

De ces diſpoſitions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO; IE, doit auſſi être rejetté à cauſe que la concluſion ſeroit négative, & par cela même le grand terme univerſel, qui devroit être de même dans la majeure, ce qui ne ſauroit être dans I. Ainſi il ne reſte que ces huit diſpoſitions des prémiſſes, AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous ne concluons qu'en E. A la vérité, la concluſion en O ſeroit bonne; mais on n'en fait jamais uſage, quand on en peut avoir

je vous dirai que Mr's Gravesande n'est point l'inventeur de cette méthode : Aristote (1) s'en étoit servi plus de deux

une plus générale : ce qui se peut toujours dans le cas présent, parce que le petit terme est universel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut seulement en I. De AO, OA & EI, seulement en I. De AO, OA & EI, seulement en O. De EA seulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes possibles des syllogisme, AAA, AAI, AII, IAI, qui sont les modes affirmatifs, AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui sont les négatifs. *Introduction à la Philosophie contenant la Métaphysique & la Logique*, Liv. II. Chap. XXXV. pag. 449. par M.'s Gravesande.

(1) Πρῶτον μὲν οὖν ἔστω στερητικὴ καθόλου, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν β, τὸ ω, ὑπάρχει, οὐδὲ τῶν α, οὐδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γὰρ τινὶ, οἷον τῷ γ, οὐκ ἀληθὲς ἔσται τὸ μηδενὶ τῷ β, τὸ α ὑπάρχειν, τὸ γὰρ γ, τῶν β, τί ἐστιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ καὶ εἰ στερητικὴ ἔστιν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῶν α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε τὸ α, τινὶ τῷ β, μὴ ὑπάρχει, οὐκ ἀνάγκη καὶ τὸ β, τῶν ω, μὴ ὑπάρχειν. οἷον εἰ τὸ μὲν β, ἵππος, τὸ δὲ α, ἄνθρωπος· μὲν γὰρ ἵππος παντὶ ζώῳ, ζῶον δὲ παντὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque universalis negativa propositio, A, &

mille ans auparavant; ainſi ces préceptes peuvent être appellés, *renouvellés des Grecs.* Je doute qu'ils faſſent jamais auprès des gens du monde une fortune plus grande que celle du jeu de l'oye, *Jeu également renouvellé des Grecs.*

Je ne ſaurois mieux terminer ce que j'ai dit ſur l'inutilité des différentes re-

B. Si igitur nulli competit eorum, quæ ſunt *B*, & *B.* profecto nulli competet eorum, quæ ſunt *A*; nam ſi alicui competet, atque ſi illud, *C* non erit illud profecto verum, *A* nulli competere *B.* nam *C* aliquid eſt eorum, quæ ſunt *B*, ut luce clarius extat. Si autem *A* competit omni *B*; & *B.* nimirum alicui competet *A.* Nam ſi nulli competat; & *A* profecto nulli competet *B.* Atque omni ſupponebatur competere. Similis converſio fiet, etſi particularis affirmativa ſit propoſitio; nam ſi *A* competit alicui *B*, & *B* neceſſe eſt cuipiam competat *A.* Nam ſi nulli competat & *A* profecto nulli competeret *B*, ſed alicui ſupponebatur competere. Si autem *A* non omni competit *B*, non neceſſe eſt *B* non omni competere *A*, ut ſit *B* quidem animal, *A* verò homo. Homo namque non omni competit animali, at animal homini competit omni. *Commentarii Collegii Conimbricenſis e Societate Jeſu in univerſam Dialecticam Ariſtotelis Stagiritæ prima pars. Græco Ariſtotelis conte tui adjuncta eſt Latina verſio, &c. Lib. I. Ariſtotelis de prior. reſolut. cap. 2. pars 2. Comment. pag.* 430. Ariſtote raiſonne de la même maniere, & veut apprendre à raiſonner aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les ſix Chapitres qui ſuivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modele du Maître du *Bourgeois-Gentilhomme* eſt très-ancien.

gles qu'on a preſcrites ſur l'argumentation & ſur le ſyllogiſme, que par le ſentiment du plus ſage & du plus profond métaphyſicien qu'il y ait jamais eu.

" Rien n'eſt moins propre à aider l'eſprit, *dit-il*, que le ſyllogiſme, qui, muni d'une ſeule probabilité ou d'un ſeul argument topique, ſe donne carriere & pouſſe cet argument dans ſes derniers confins, juſqu'à ce qu'il ait entraîné l'eſprit hors de la vue de la choſe en queſtion; de ſorte que le forçant, pour ainſi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelaſſé dans une chaîne de ſyllogiſmes, ſans lui donner la liberté de conſidérer de quel côté ſe trouve la probabilité, & après que toutes ont été duement examinées, tant s'en faut qu'il lui fourniſſe des ſecours capables de l'en inſtruire ".

Montaigne ne ſe contente pas de mépriſer, ainſi que Locke, les regles de l'argumentation; il prétend que la Logique ordinaire ne ſert qu'à former des pédants *crottés & enfumés*. " La plus

„ expreſſe marque, dit-il, de la ſageſ-
„ ſe, c'eſt une jouiſſance conſtante;
„ ſon état eſt, comme des choſes au-
„ deſſus de la Lune, toujours ſerein.
„ Ces *Baroco* & *Baralipton* qui rendent
„ leurs ſuppôts ainſi crottés & enfu-
„ més, ce n'eſt pas elle, ils ne la con-
„ noiſſent que par ouï dire, comment
„ elle fait état de ſereiner, les tempêtes
„ de l'ame, & d'apprendre à rire la faim
„ & les fievres; non par épicycles ima-
„ ginaires, mais par raiſons naturelles
„ & probables „. Si Montaigne avoit vu les AA & les OO du Profeſſeur Hollandois, ſans doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des *Baroco* & des *Baralipton*.

§. XVI.

De la Méthode.

ON entend par ce mot de *Méthode*, la derniere des opérations de notre eſprit, que nous avons indiquée au commencement de cette Réflexion par le terme de *concevoir*, qui ſignifie diſpoſer ou arranger ce que nous avons imaginé ſur un ſujet, de la maniere la plus prompte & la plus claire qu'il nous eſt poſſible. Cette partie de la Logique paroît

roît la plus utile & la plus néceſſaire.

Les regles du ſyllogiſme & de l'argumentation ſervent très-peu à démontrer, ainſi que nous l'avons obſervé ; au lieu qu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aiſément & invinciblement la vérité par une ſuite de raiſonnements juſtes & précis.

§. XVII.

Des deux ſortes de Méthodes.

IL y a deux ſortes de méthodes ; l'une qui ſert à découvrir la vérité, & qu'on appelle *analyſe*, ou *méthode de réſolution*, ou même *méthode d'invention*, & l'autre qu'on nomme *ſyntheſe*, ou *méthode de compoſition*, qu'on emploie lorſqu'on veut rendre ſenſibles aux autres les vérités dont on eſt déja convaincu.

La principale opération de l'analyſe, ou méthode d'invention, conſiſte principalement à concevoir avec clarté & netteté la queſtion dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, ſi l'on propoſe ſi notre

ame eſt immortelle : pour chercher la connoiſſance de cette vérité, en conſidérant la nature de notre ame, on remarque d'abord que la penſée eſt l'attribut le plus eſſentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout ; mais non pas penſer, puiſqu'elle ne peut pas douter ſans penſer. On examine enſuite ce que c'eſt que penſer ; & voyant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la penſée, ne convient point à celles que l'on a de la *ſubſtance étendue*, qu'on appelle *corps*, & appercevant enſuite clairement que la penſée n'eſt point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *profondeur*, on en conclut qu'elle n'eſt point un *mode* ou un *attribut* de la *ſubſtance étendue*. De ce premier raiſonnement on en infere un ſecond, par lequel on dit que la penſée n'étant point un *mode* de la *ſubſtance étendue*, il faut qu'elle ſoit d'une autre *ſubſtance* différente de la *corporelle*, avec qui n'ayant rien de commun, elle ne ſouffre point par conſéquent de la *diſtraction*, ou du *changement qui arrive* dans cette même *ſubſtance étendue*. De ces raiſonnements on juge enſuite que l'ame, n'étant com-

poſée d'aucunes parties, ne peut périr, & parconſéquent, qu'elle eſt immortelle.

Voilà, Madame, un exemple de la façon de ranger ſes idées dans l'ordre d'une exacte méthode: & c'eſt ce qu'on peut dire de plus ſenſible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyſe*. Car il en eſt de la méthode ainſi que des autres préceptes de la Logique: elle dépend plus de la juſteſſe naturelle du génie, que de toutes les regles d'Ariſtote; & quiconque a de l'eſprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de reſſource dans lui-même, que dans tous les conſeils, avis, regles & préceptes du ſyllogiſme & de l'analyſe (1).

1 Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyſe, qui conſiſte plus dans le jugement & dans l'adreſſe de l'eſprit, que dans des regles particulieres. Art de penſer, *Part. IV. Chap. II. pag. 361. Le même Auteur cite les quatre regles que Deſcartes a données dans ſa* Méthode. *Il dit qu'*elles ſont trop générales pour être appliquées en particulier à la ſimple analyſe, *& il avoue dans la ſuite, avec beaucoup de bonne foi, qu'elles ſont preſque impoſſibles à obſerver.* Il eſt vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficulté à obſerver ces regles.

A quoi ſert-il de preſcrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des opérations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorſqu'on le gêne par des regles difficiles à obſerver, & qui ne

L'autre eſpece de méthode, qu'on appelle *ſynthèſe*, ou *méthode de compoſition*, quoiqu'elle ait des regles différentes de la premiere, en eſt une ſuite ſi néceſſaire, que quiconque a les facultés de la premiere, a toujours celles de la derniere. Car lorſqu'on connoît ſoi-même évidemment les choſes, & qu'on a eu aſſez de pénétration & de juſteſſe d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grande peine à la faire comprendre aux autres, puiſque le plus eſſentiel & le plus difficile eſt déjà fait, qui conſiſte à démêler le vrai ou le faux de ſes idées; & en appercevoir la connexion; en quoi la nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus ſurement que l'étude.

ſont qu'embrouiller l'entendement? Je ne ſuis point ennemi de toutes les regles; mais je veux qu'elles ſoient exceſſivement ſimples, & aiſées à comprendre & à obſerver. Je ſouhaiterois qu'on traitât l'eſprit des hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on traitât les malades. Il en étoit pour les remedes doux & anodins, il vouloit qu'on s'en tînt à la caſſe & la rhubarbe; il crioit perpétuellement contre le vin émetique & les Médecins Empiriques. Je regarde les Scholaſtiques comme des Docteurs Empiriques de l'entendement humain, & leur Philoſophie comme un vin émetique, auſſi pernicieux pour l'eſprit, que celui qui vient de la main des Médecins eſt dangereux pour le corps.

Fin de la ſeconde Réflexion.

RÉFLEXION TROISIEME.

Concernant les principes généraux de la Phyſique.

§. I.

Introduction.

QUoique les principes généraux de la Phyſique ſoient plus incertains que ceux de la Logique ; ils ont quelque choſe de plus ſatisfaiſant. Si l'on ne peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'eſprit s'amuſe & s'exerce-t-il agréablement dans les doutes qu'il ſe forme à leur ſujet ; & ſi après avoir long-temps raiſonné ſur ces premiers principes des choſes, l'on eſt auſſi peu inſtruit & auſſi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la conſolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des ſonges agréables & amuſants. Je crois que c'eſt de cette maniere qu'on doit regarder les

disputes sur le vuide, sur la divisibilité de la matiere, sur son essence, sur le lieu, sur l'espace, & sur beaucoup d'autres questions dont on dispute depuis trois mille ans, & dont on disputera jusqu'à la fin des siecles. On peut, je le répete, traiter de songes agréables le temps qu'on passe à s'en instruire : & les Philosophes les plus zélés pour la Physique ne sauroient se scandaliser de cette expression, puisqu'il s'en est trouvé de très-distingués entr'eux qui ont avoué de bonne foi qu'après avoir étudié quarante ans, ils étoient aussi peu avancés, & avoient aussi peu de certitude, qu'avant de s'appliquer à l'étude de la Physique. " Il n'en est pas, *dit Bernier*, de la Philosophie comme des Arts : plus on » s'exerce dans les Arts, plus on s'y fait » savant ; mais plus on spécule sur les » choses naturelles, plus on découvre » qu'on y est ignorant. Il y a trente à » quarante ans que je philosophe, fort » persuadé de certaines choses : & voilà » que je commence d'en douter. Bien » pis : il y en a dont je ne doute plus, » désespéré de pouvoir jamais y rien » comprendre (1) ».

1 Bernier, Doutes, pag. 1.

Il eſt difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoiſſances humaines. Ce n'eſt point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les queſtions ; c'eſt un Philoſophe eſtimé généralement, & qui n'eſt incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'eſt pas le ſeul qui ait été auſſi ſincere. Il s'eſt trouvé parmi les hommes illuſtres de tous les temps & de toutes les nations, de grands génies, qui, ayant autant de bonne foi que de pénétration d'eſprit, ont avoué naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philoſophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différents ſyſtêmes des Philoſophes, laiſſe à quelque Dieu le ſoin de décider quel eſt le véritable. *Harum ſententiarum quæ vera ſit, Deus aliquis viderit.*

Il y avoit beaucoup de Philoſophes du temps de Cicéron auſſi incertains que lui ; mais il en étoit peu d'auſſi ſinceres. Pluſieurs Savants reſſemblent à ces amants qui connoiſſent les imperfections de leurs maîtreſſes, mais qui ſeroient au déſeſpoir que le public s'en apperçût :

de même ces Savants croyoient déroger à leur ſcience, s'ils avouoient qu'une opinion qu'ils avoient embraſſée, pût être douteuſe.

Il faut, pour ſe mettre au-deſſus de ce préjugé commun à tous les Savants, une force d'eſprit qui n'eſt réſervée qu'à ceux de la premiere claſſe. Lorſqu'on ne ſait que médiocrement, on croit être ferme & aſſuré dans ſes opinions; mais quand on eſt parvenu à un certain degré de ſcience, on commence à douter de bien des choſes dont on étoit perſuadé. " Il „ eſt advenu, *dit Montaigne*, aux gens „ véritablement ſavants, ce qui ad- „ vient aux épics de blé. Ils vont s'éle- „ vant & ſe hauſſant la tête droite, tant „ qu'ils ſont vuides: mais quand ils ſont „ pleins & groſſis de grain en leur ma- „ turité, ils commencent à s'humilier „ & baiſſer les cornes (1) „.

Qu'on demande à Locke, juſqu'où s'étendent nos connoiſſances: il répondra de bonne foi que *notre connoiſſance eſt non-ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes, mais encore qu'elle ne répond pas à l'étendue de nos propres idées.*

1 Montaigne, Eſſais, *Liv. II. pag.* 407.

Il n'oſera aſſurer avec certitude que les queſtions réellement évidentes : les douteuſes lui paroîtront douteuſes. Toujours attentif a rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorſqu'elle perce le crépuſcule dont elle eſt environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de ſcience pour s'en impoſer à lui-même, & trop de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

Lorſque Gaſſendi agite une queſtion ſuſceptible de quelque doute, il ſe garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir propoſé les différentes raiſons qu'on peut apporter pour & contre, il ſe contente de dire laquelle eſt l'opinion qui lui paroît la plus vraiſemblable, *videntur* ; c'eſt le terme modeſte dont il ſe ſert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philoſophes ſcholaſtiques. Il connoiſſoit trop la foibleſſe des connoiſſances humaines, & il étoit trop ſavant pour prendre le ton déciſif. „ Il conſidéroit, *dit un de* „ *ſes éleves*, que nos vues ſont trop „ courtes pour pénétrer juſqu'aux pre-

» miers principes, & parvenir aux causes
» prochaines & immédiates. Il croyoit
» qu'il y auroit trop de présomption à
» décider si magistralement des choses,
» comme ont fait quelques-uns de nos
» Modernes (1) ». Ces derniers mots désignent les Cartésiens, qui généralement ont assez le défaut de décider avec un peu trop d'assurance; mais dont la certitude n'est pourtant qu'un doute, eu égard aux décisions papales des Scholastiques. Il se trouve même des Cartésiens illustres, qui avouent de bonne foi qu'il y a plusieurs questions sur lesquelles on doit s'arrêter le moins qu'on peut, étant d'une difficulté à ne pouvoir être éclaircies (2). L'on ne trouve

1 Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. Préface.

2 Est-il possible qu'une créature ait été créée dans l'éternité? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur, un mouvement infini en vîtesse, une multitude infinie en nombre? Un nombre infini, est-il pair ou impair? Y a-t-il un infini plus grand que l'autre? Celui qui dira tout d'un coup, je n'en sais rien, sera aussi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans sur ces sortes de sujets: & la seule différence qu'il peut y avoir entr'eux, est que celui qui s'efforcera de pénétrer ces questions, est en danger de tomber en un degré plus bas que la simple ignorance, qui est de croire savoir ce qu'il ne sait pas. *Art de penser*, Part. IV. Chap. I. pag. 347.

point cette sincérité dans les Scholastiques, ni dans leurs Disciples. Tout homme qui pour son malheur a acquis dans sa jeunesse le nom de *Péripatéticien*, de *Jésuite*, de *Thomiste*, de *Scotiste*, &c. croit avoir des yeux assez perçants pour développer la Nature, & pénétrer dans tous ses secrets : il pense lire jusques dans les derniers Cieux ; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès (1), qui, trop attentif à contempler les astres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel est le sort d'un Scotiste ; il croit savoir ce qui se passe sur sa tête, & il ignore ce qui est à ses pieds (2). Loin d'être

1 Λέγεται δ' ἀγόμενον ὑπὸ γραὸς εἰς τῆς αἰκίας, ἵνα τὰ ἄστρα κατανοήσῃ, εἰς βόθρον ἐμπεσεῖν, ᾗ αὐτῷ ἀνειμοίξαντι φάναι τὴν γραῦν. Σὺ γάρ, ὦ Θαλῆ, τὰ ἐν ποσὶν οὐ δυνάμενον ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τῷ οὐρανῷ οἴει γνώσεσθαι.

Fertur, cum domo ab anu educeretur, contemplandorum siderum causâ, in fossam incidisse, ingemiscentique dictum ab anu : Quâ ratione, ô Thales, quæ in cœlis sunt comprehensurus te arbitraris, qui ea, quæ sunt ante oculos, videre non vales ; *Diog. Laert. de Vitis, &c. clarorum Philosophorum, &c.* Lib. I. Segm. 34.

2 Quod est ante pedes nemo spectat, Cœli scrutantur plagas. *Cicero de Divinatione* Lib. II.

arrivé au dernier degré de la Science, chaque pas qu'il fait, le jette dans l'erreur, & l'éloigne du bon chemin. Il vaudroit mieux pour lui qu'il crût ne rien ſavoir, que d'être perſuadé de ſavoir quelque choſe (1).

La ferme croyance que les hommes ont eue pendant long-temps d'être très-aſſurés de certains principes, qui pourtant étoient faux, a retardé infiniment les découvertes qu'on auroit pu faire dans la connoiſſance de la Phyſique expérimentale. Si, après avoir diſputé quelque temps, on eût avoué de bonne foi que les premiers principes ne pouvoient être démontrés ni connus évidemment, & que, content de quelques découvertes qu'on avoit faites, on eût ſongé à les cultiver par des expériences qui auroient pu donner de nouvelles lumieres, je ne doute pas qu'on n'eût

1 Ainſi, lorſqu'on a de mauvais principes, d'autant qu'on les cultive davantage, & qu'on s'applique avec plus de ſoin à en tirer la conſéquence, penſant que ce ſoit bien philoſopher, d'autant s'éloigne-t-on davantage de la connoiſſance de la vérité & de la ſageſſe. D'où il faut conclure que ceux qui ont le moins appris de tout ce qui a été nommé juſqu'ici *Philoſophie*, ſont les plus capables d'apprendre la vraie. Deſcartes, *Principes de la Philoſophie*, Préface.

fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers temps, où l'on s'eſt entiérement adonné à la Phyſique expérimentale. Ce n'eſt pas, Mde, qu'elle n'ait auſſi ſes doutes & ſes incertitudes: mais ils ſont en plus petit nombre; & ſi dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets, il en eſt pluſieurs dont nous avons une connoiſſance qu'on peut regarder comme certaine, quoique, généralement parlant, la certitude puiſſe pourtant être refuſée à la rigueur, aux connoiſſances que nous acquérons par la Phyſique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent ſous nos ſens; & nous ne pouvons abſolument déterminer la façon & la maniere dont les premiers principes, ou, ſi l'on veut, les premieres parties actives de la matiere agiſſent & font leurs opérations. Ces ouvriers eſſentiels des choſes naturelles ſont cachés à nos yeux: nous voyons en gros l'effet qu'ils produiſent; mais nous n'avons aucune notion des premiers reſſorts qu'ils mettent en mouvement. Ainſi, dans certaines

§. II.

Si le Monde eſt éternel. Syſtême de ceux qui l'ont cru tel.

LA premiere queſtion qui s'offre dans l'étude des choſes naturelles, regarde la création ou l'éternité du monde. Il eſt naturel, avant de vouloir connoître les qualités particulières d'une choſe, d'examiner comment elle a été produite; & il n'eſt perſonne, qui, conſidérant ce monde, & voulant en développer les myſteres, ne penſe d'abord à la façon dont il a été produit. Cette queſtion a partagé les opinions de tous les anciens Philoſophes, & partageroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours, ſi la Religion & la Révélation ne nous avoient appris de quelle façon le monde avoit été formé.

Pour examiner avec attention & ſans prévention les différents ſyſtêmes des Philoſophes Payens ſur la création ou l'éternité du monde, il faut faire abſtraction, pendant quelque temps des notions que nous avons acquiſes par la révélation, & examiner les ſentiments des anciens

anciens par la ſeule lumiere naturelle.

Je vous prie donc, Madame, d'obſerver d'abord que tous les anciens Philoſophes ont été perſuadés de ce principe, que de rien il ne ſe fait rien. Ainſi ceux-mêmes qui ont ſoutenu que le monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matiere dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours exiſté. C'eſt cette matiere qu'Ovide appelle le Chaos, & Epicure les atômes, qui, n'ayant aucune liaiſon entr'eux, étoient en liberté dans l'eſpace du vuide.

Il paroît que ce ſentiment des anciens Philoſophes, qui n'avoient que la lumiere naturelle pour guide, étoit fondé ſur des raiſons qui ſembloient évidentes. Si de rien, diſoient-ils, il ſe pouvoit faire quelque choſe, & ſi le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune connoiſſance. Chaque choſe pourroit indifféremment naître de chaque choſe, & ſortir ſans ordre & ſans arrangement, de quelque lieu & de quelque endroit que ce ſoit; & ſi les corps &

les ſubſtances étoient créées de rien, toutes les ſemences, ſi conſtamment ſpécifiées & déterminées, ſeroient inutiles. Toutes ſortes d'animaux & de plantes ſeroient produits au haſard par toutes ſortes de ſemences; on en appercevroit perpétuellement ſortir du néant de nouvelles, qui en produiroient encore au haſard pluſieurs autres (r). L'on voit au contraire un ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la nature: chaques choſes prennent leur origine de certaines ſources d'où elle ſortent toujours, & demandent leurs ſemences, leur matiere, leurs meres, leurs lieux & leurs diſpoſitions conve-

1 Nam ſi de nihilo fierent, ex omnibus rebus
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.
E mare primum homines, e terra poſſet oriri
Squamigerum genus, & volucres erumpere cœlo;
Armenta atque alia pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu culta ac deſerta tenerent.
Nec fructus idem arboribus conſtare ſolerent;
Sed mutarentur: ferre omnes omnia poſſent,
Quippe ubi non eſſent genitalia ſemina quoque;
Qui poſſet mater rebus conſiſtere certa?

Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 160. & ſeq.

nables. Les blés, les herbes, les fruits croiſſent peu-à-peu ; & bien loin que le néant produiſe des arbres que nous voyons ſortir tout-à-coup de la terre, on a beſoin de la cultiver pour l'aider dans ſes productions.

Il étoit donc impoſſible que les Philoſophes anciens, privés de la révélation, ne cruſſent pas la matiere incréée. Car quoiqu'il y en eût entr'eux qui admiſſent un premier principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient faire par le ſecours de la lumiere naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la matiere. Comment auroient-ils pu ſurmonter mille difficultés qui reſteroient encore, ſans la ſoumiſſion que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes ? Si la premiere cauſe, diſoient-ils, ou le premier Etre qui eſt univerſel, a créé la matiere, il faut qu'il l'ait priſe dans lui ou hors de lui. S'il l'a priſe dans lui, il n'eſt pas infini, puiſque cette matiere qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut meſurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne ſauroit auſſi l'avoir priſe hors de lui ; car il ne ſeroit

point infini, s'il y avoit quelque chose au-delà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a prise ni dans lui, ni hors de lui, mais qu'il l'a créée par sa volonté, on n'est pas beaucoup plus avancé; car dire que Dieu a fait la matiere par sa puissance, c'est dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne sont point distincts de Dieu : la puissance de Dieu, c'est Dieu lui-même; il y auroit sans cela plusieurs Infinis. La justice, la clémence sont infinies comme sa puissance. Si ces qualités étoient séparées dans la Divinité, il y auroit autant d'infinis qu'elle a d'attributs; ce qui ne se peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idée de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainsi, en disant que la matiere est formée par la puissance de Dieu, on ne termine point la question, la puissance de la Divinité étant la Divinité même : la difficulté de savoir si elle a pris la matiere dans elle, ou hors d'elle, reste toujours.

Il s'offre encore une nouvelle difficulté, plus considérable que cette premiere. Un Etre souverainement parfait, tel que Dieu l'est, ne sauroit créer un

Etre rempli de mille imperfections. Il eſt contraire à l'eſſence d'une choſe parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts ſurpaſſent de beaucoup les vertus. Or il n'eſt rien de ſi imparfait que la matiere : nous en voyons par nous-mêmes les imperfections, donc elle n'a pu être créée par Dieu : elle n'a pu auſſi ſe former elle-même ; il faut donc qu'elle ait été de toute éternité. Les Lettrés Chinois ſe ſervent beaucoup de cet argument contre les Miſſionnaires : & il paroît que les raiſons que leur oppoſent ceux-ci, ne leur paroiſſent pas trop convaincantes. " Rien n'eſt égal, *dit un habile Miſ-* " *ſionnaire* (1), à l'opiniâtreté des " Athées Chinois. Quand on leur ob- " jecte que le bel ordre qui regne dans " l'Univers, n'a pu être l'effet du haſard ; que tout ce qui exiſte, a été " créé par une premiere Cauſe, qui eſt " Dieu : donc, repliquent-ils d'abord, " Dieu eſt l'auteur du mal moral & du " mal Phyſique. On a beau leur dire " que Dieu étant infiniment bon, ne " peut être l'auteur du mal : donc,

(1) Relation de la Chine, &c. *pag.* 144.

» ajoutent-ils, Dieu n'eſt pas l'auteur
» de tout ce qui exiſte. Quand on leur
» repréſente que le mal & le péché ſont
» des ſuites du mauvais uſage du libre
» arbitre des créatures, ils répondent
» d'un grand ſang froid que cela même
» prouve que Dieu ne crée pas tout;
» car puiſqu'il y a d'autres Etres que
» lui qui ont le pouvoir de créer; puiſ-
» qu'il y a des Etres qui ne tiennent pas
» leur naiſſance de lui, il n'eſt donc
» pas la ſeule cauſe de tout ce qui exiſte
» dans le Monde. Vous avez beau vous
» retourner, me diſoit un jour un de
» ces Lettrés, il faut que vous conve-
» niez que ſi Dieu eſt l'auteur de tout
» ce qui exiſte, il eſt la cauſe du mal
» moral & du mal Phyſique: ou que ſi
» Dieu n'eſt pas l'auteur du mal moral
» & du mal Phyſique, il n'eſt pas l'au-
» teur de tout ce qui exiſte. Je fis mon
» poſſible pour lui faire comprendre
» que le mal & le péché procédoient du
» non-être & du néant; je me ſervis
» pour cela des raiſonnements & des
» démonſtrations que M. Deſcartes a
» publiées dans ſes Méditations; mais
» il ſe moqua de l'autorité de ce grand

» homme, & me répartit avec dédain
» que le néant ne pouvoit être la cauſe
» de rien : que ſi Dieu étoit l'auteur du
» bien qui exiſte dans le monde, & que
» le mal qui inonde l'Univers procédât
» du non-Etre, le pouvoir qu'auroit le
» néant de créer des Etres, s'étendroit
» auſſi loin que celui de Dieu, ce qui
» eſt abſurde & ridicule en tout ſens. Il
» me ſoutint enfin que le mal moral &
» le mal phyſique ſont des Etres auſſi
» poſitifs que le bien moral & le bien
» phyſique : & quand je lui objectois
» que le mal eſt une privation qui tient
» du non-être, comme la maladie eſt
» une privation de ſanté, il me répli-
» quoit qu'on pourroit avec autant
» d'apparence dire que la ſanté eſt une
» privation de la maladie ; qu'en un
» mot, qu'un homme qui prend le bien
» d'autrui par un motif d'avarice, fait
» un acte auſſi réel & auſſi poſitif, qu'un
» homme qui donne l'aumône à un pau-
» vre par un motif de charité, & qu'en-
» fin les actes de l'entendement de ces
» deux hommes ſont auſſi réels & auſſi
» poſitifs l'un que l'autre.

» Soit mon peu de capacité (*ajouta*

„ *le bon Pere*) ſoit que la Langue Chi-
„ noiſe ne fourniſſe aucun terme qui
„ réponde à ceux dont on ſe ſert pour
„ éclaircir ces matieres dans nos Ecoles
„ de Théologie, il ne me fut pas poſſi-
„ ble de lui faire entendre raiſon „.

Il eſt pluſieurs raiſons qu'on peut objecter contre ce ſentiment; mais il faut obſerver que c'eſt à la révélation que nous en ſommes redevables, par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu: au lieu que celle qu'avoient les payens, étoit obſcurcie par les ténebres, & ſujette à mille doutes. Tous les anciens Philoſophes, non-ſeulement ne croyoient pas que Dieu eût créé la matiere, mais ils le faiſoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient ſur ce point: & Cicéron, examinant les différentes opinions de tous les Philoſophes ſur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au ſentiment de Platon, parce qu'il faiſoit Dieu incorporel. Ce n'eſt pas que Cicéron n'eût une grande eſtime pour Platon: mais il regardoit ſon opinion ſur la Divinité comme tout-à-fait inintelligible (1). Cependant, quoi-

1 Quod Plato ſine corpore Deum eſſe cenſet, id

que

que Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très-fausse en bien des choses (1); & l'on peut regarder ces différentes notions bizares & trompeuses, que les plus grands Philosophes Payens ont eues de la Divinité, comme des arguments démonstratifs contre les idées innées. Mais ce n'est point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premieres notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui sont si confuses, si différentes dans les hommes, & si inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai seulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumiere naturelle les anciens Philosophes eussent une connoissance assez distincte de Dieu pour pouvoir conclure qu'ayant été de tout temps, il avoit, lui, Esprit pur & simple, créé la matiere.

quale esse possit, intelligi non potest. *Cicero, de Natura Deorum*, Lib. I.

1 Il faut avouer que Platon, instruit par Socrate, a dit de fort belles choses de la Nature divine, quoique mêlées d'erreurs: comme lorsqu'il enseigne que ce sont des Dieux inférieurs au Dieu souverain, qui ont créé le monde. Arnauld, *seconde Dénonciation du péché Philosophique*, p. 93.

" Il ne peut point être facile à l'hom-
„ me, *dit Bayle*, de connoître claire-
„ ment ce qui convient, ou ce qui ne
„ convient pas à une nature infinie.
„ Agit-elle néceſſairement, ou avec
„ une ſouveraine liberté d'indifférence?
„ Connoit-elle, aime-t-elle, hait-elle,
„ par un acte pur & ſimple, le préſent,
„ le paſſé, l'avenir, le bien & le mal,
„ un même homme ſucceſſivement juſ-
„ te & pécheur? Eſt-elle infiniment
„ bonne? Elle le doit être; mais d'où
„ vient donc le mal? Eſt-elle immua-
„ ble, ou change-t-elle ſes réſolutions,
„ fléchie par nos prieres? Eſt-elle éten-
„ due? D'où vient donc l'étendue? Plu-
„ ſieurs ſemblables queſtions qui ſe pré-
„ ſentent à l'eſprit, l'étonnent & l'em-
„ barraſſent; les incompréhenſibilités
„ l'arrêtent à chaque pas. Il ſe tourne
„ d'un côté pour éviter des impoſſibili-
„ tés apparentes, & il en rencontre qui
„ ne ſont pas moindres (1) „. Les Philo-
ſophes de nos jours, qui ſe ſont diſtin-
gués autant par leur piété que par leur

1 Bayle, Continuation des Penſées diverſes, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occaſion de la Comete de 1680. *Tom. I. pag.* 81.

ſcience, n'ont point cru bleſſer la Religion, en avouant qu'il étoit impoſſible que nous euſſions, malgré la révélation, des idées claires & diſtinctes de la puiſſance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini (1). Ainſi, nous ne devons point nous étonner ſi les anciens, plongés dans les ténebres du Paganiſme, n'ont pu ſe perſuader la ſpiritualité de Dieu, & la création de la matiere tirée du néant, cette derniere opinion paroiſſant oppoſée aux notions les plus évidentes.

Tous les Philoſophes anciens (2) ont

1 Le plus grand abrégement que l'on puiſſe trouver dans l'étude des Sciences, eſt de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui eſt au deſſus de nous, & que nous ne pouvons eſpérer raiſonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre ſont toutes les queſtions qui regardent la puiſſance de Dieu .... Notre eſprit, étant fini, ſe perd & s'éblouit dans la multitude des penſées contraires qu'elle fournit. *Art. de penſer*, Part IV. Chap. I. pag. 347. *Ce Livre a été fait par deux ou trois illuſtres Solitaires de Port-Royal.*

2 Radix autem errorum Philoſophorum illa, alia æterna, præter Deum, ponentium fuit quia nihil ex nihilo fieri poſſe putabant, etiam à prima cauſa, ſed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum æternum aut Materiam æternam, ex qua Mundus in tempore fieri poſſet, conſtituebant, & ita fatetur *Averro. Comment.* 4. ubi id oſtendit, quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus exiſtimare quod aliquid poteſt ex nihilo fieri, quia decipitur in

donc cru que la premiere matiere avoit été de toute éternité, & n'ont diſputé entr'eux que la différence du temps, où l'arrangement & l'ordre que nous voyons dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la regle & la diſpoſition que nous admirons aujourd'hui, avoient été produites & formées par une premiere cauſe intelligente, qu'ils faiſoient coéternelle avec la matiere. Les autres penſoient que le haſard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui euſſent donné l'ordre à l'Univers. Il y a eu enfin pluſieurs Philoſophes qui ont ſoutenu que le monde, tel que nous le voyons, étoit éternel, & que l'arrangement n'étoit point poſtérieur à la matiere.

De tous les Savants qui ont ſoutenu l'éternité du Monde, Ariſtote (1) a été

duobus. Alterum eſt, quod putat vulgus nihil eſſe, quod non videt; & quia aliquando experitur fieri aliquid viſibile ex eo quod non videt, putat ex nihilo fieri, quod tamen falſum eſt. *Franciſci Toleti Societ. Jeſu Commentaria, una cum quæſtionibus in octo Libros Ariſtotelis de Phyſica Auſcultatione &c.* Comment. in Lib. VIII. Phyſ. Cap. 2. fol. 209. verſ.

1 Mundum eſſe genitum, omnes antiqui Philo-

celui qui a embraſſé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très-ſouvent de ſentiment ſur d'autres ſujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours ſoutenu fermement. Il ſe moquoit de ceux qui croyoient le contraire, & il diſoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des frayeurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un temps que la ruine de ſa maiſon qui étoit bâtie depuis très-long-temps: mais qu'il avoit bien d'autres ſujets d'appréhenſion, puiſqu'on lui faiſoit craindre que le monde qui avoit eu un commencement, & qui par conſéquent étoit périſſable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en pouſſiere. Voici quelles étoient les principales raiſons de ce Philoſophe. Le mouvement, diſoit-il, (1) doit être

ſophi ante ipſum Ariſtotelem poſuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Meliſſus, Plato cum ceteris; ſed ipſe Ariſtoteles omnium primus ingenitum & æternum fecit, ut de ſe ipſemet ait 1. *de Cœlo, text.* 102. Imo vero ab ipſomet Deo Mundum fuiſſe factum aſſeruit Plato *in Timæo* uno cum tempore, & duraturum perpetuo, ſicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum eſſe à Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem anteceſſiſſe, & poſtea Mundum feciſſe, quam Deum haud dubiè eſſe intelligebat. *Id. ibid.* Col. I.

1 *Voici encore un autre argument, à peu près*

éternel ; ainſi le Ciel, ou le monde, dans lequel eſt le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. " S'il y a eu „ un premier mouvement, comme „ tout mouvement ſuppoſe un mobile, „ il faut abſolument que ce mobile ſoit „ ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cauſe de quelque em„ pêchement. Or, de quelque façon „ qu'on ſuppoſe que cela ſoit, il s'en „ ſuit une abſurdité. Car ſi ce premier „ mobile eſt engendré, il l'eſt donc par „ le mouvement, lequel par conſéquent ſera antérieur au premier ; & „ s'il a été en repos éternellement, l'obſtacle n'a pu être ôté ſans le mouve„ ment, lequel de rechef aura été an„ térieur au premier „. A cette raiſon Ariſtote ajoute pluſieurs autres. Il ſou-

ſemblable à celui-là. Si Mondus incepit, pariter etiam tempus : ſed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipſe Mundus. Minor probatur : Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc ſi cuilibet Nunc coreſpondet mutatum eſſe in motu (non enim tempus eſt extra motum) ; ergo illi primo Nunc reſpondet mutatum eſſe in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum eſſe, eſt motus : ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod ſit in illo motu. Et ſic nunquam dabitur primum. Nunc antè quod non ſit tempus : non igitur principium habere poteſt. *Id ibid.* fol. 221. Col. 2.

tenoit (1) que Dieu & la nature ne feroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur ; ſi l'Univers n'étoit éternel : puiſque Dieu, ayant jugé de tout temps que l'arrangement du monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

Parmi pluſieurs autres arguments d'Ariſtote, en voici un qui ne laiſſe pas que d'être embarraſſant. " Si le monde „ a été créé, il peut être détruit ; car „ tout ce qui a eu un commencement, „ doit avoir une fin. Le monde eſt incor„ ruptible & inaltérable ; donc il eſt „ éternel, il n'a point été créé „. Voici la preuve que le monde eſt incorruptible.

" Si le Monde peut être détruit, ce

1 Si Deus fuit ab æterno, & Mundum non produxit, id petitur ſtatim ; Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit, aut voluit, ſed non potuit ; aut potuit, ſed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab æterno. Si vero alterum, quod nec potuit, tunc nec voluit, ſequitur quod nec poſtea vellet nec poſſet, & eſſet imperfectus, & perfectior poſtea. Si tertium, quod voluit ſed non potuit, pariter eſſet id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, ſed non voluit, fuit invidus ; quia, cum poſſet bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici poſſit, ſequitur quod Mundus æternus fuit. *Id. ibid.* pag. 211. Col. 1.

» doit être naturellement par celui qui
» l'a créé, mais il n'en a point le pou-
» voir : donc le monde eſt éternel. Si
» l'on ſuppoſe que Dieu a la puiſſance
» de détruire le monde, il faut ſavoir
» alors ſi le monde étoit parfait. S'il ne
» l'étoit pas, Dieu n'avoit pu le créer,
» puiſqu'une cauſe parfaite ne peut rien
» produire d'imparfait, & qu'il fau-
» droit pour cela que Dieu fût défec-
» tueux; ce qui eſt abſurde. Si le monde
» au contraire eſt parfait, Dieu ne peut
» le détruire, parce que la méchanceté
» eſt contraire à ſon eſſence, & que
» c'eſt le propre de celle d'un Etre mau-
» vais de vouloir nuire aux bonnes cho-
» ſes (1) ». Je pourrois encore rapporter ici pluſieurs autres objections d'Ariſtote; mais comme elles ſont très-ſub-

1 Si Mundus eſſet generatus, utique deſtrui poſſet : ſed Mundus eſt incorruptibilis; ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si mundus corrumpi poſſet, maxime ab eo qui fecit eum; ſed ab hoc non poteſt, ergo à nullo. Probatur minor. Si à Deo corrumpi poteſt, & id eſt poſſibile, ponatur id eſſe : tunc vel Mundus erat perfectus, vel non. Si non : ergo nec cauſa fuit perfecta, quod abſonum eſt. Si autem perfectus fuit, ergo à Deo diſſolvi non poteſt; quia pravi hominis eſt & vitium, perfecta deſtruere; at Deus nullam poteſt committere pravitatem, & ſic nec Mundum deſtruere. *Id. ibid.*

tiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne difiez que je ſuis un maître qui mene ſes diſciples par des chemins auſſi épineux que ceux où voyagent journellement tous ces Philoſophes que j'ai plaiſantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Ariſtote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à réſoudre dans le ſyſtême de l'éternité du monde, que dans ceux qui lui étoient oppoſés. Car puiſque tous les Philoſophes, de quelque Secte qu'ils fuſſent, admettoient l'exiſtence de la matiere de tout temps, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laiſſer cette premiere matiere inutile & dans l'inaction, ainſi que le premier principe intellectuel qui exiſtoit avec elle, ſi l'on faiſoit tant que d'en admettre un, & ſi l'on ſe contentoit ſeulement, comme Epicure, de la ſeule matiere premiere, ou des atômes, qui étoient avant la formation du monde. Quelle difficulté ne s'enſuivroit-il pas de croire que le haſard & le concours des atômes euſſent

pu produire l'harmonie & la regle que nous voyons dans l'Univers ? D'ailleurs, les ſectateurs & les diſciples d'Ariſtote propoſoient une queſtion indiſſoluble, lorſqu'on n'eſt point éclairé par la lumiere de la révélation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la matiere, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf ou de l'oiſeau ; car il ne peut point y avoir d'œuf ſans oiſeau, ni d'oiſeau ſans œuf. Ainſi ils ſoutenoient qu'il devoit y avoir un eſpece de cercle dans les ſemences, & que les œufs & les oiſeaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre ; ſans que leur eſpece eût jamais eu ni origine ni commencement.

A toutes ces raiſons j'en ajouterai une derniere. Selon le Pere Mallebranche, lorſqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choiſir celle qui paroît la plus ſimple & la moins chargée de difficultés. Or rien n'étoit ſi ſimple que le ſyſtême d'Ariſtote : il ne demandoit aux autres Philoſophes qu'un ſeul article, encore n'étoit-il pas eſſentiel ; puiſque tous convenoient de l'éternité

de la matiere. Mais dans les autres ſyſtêmes, il s'offroit des difficultés ſans nombre, dont nous avons parcouru les principales; & ſi la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croyance, le ſentiment d'Ariſtote ſeroit encore beaucoup plus ſimple & moins embarraſſé que celui que nous ſuivons par la révélation. L'éternité du monde ſuppoſée, voilà toutes les difficultés paſſées, & le reſte s'enſuit naturellement & néceſſairement. On n'eſt plus étonné de l'ordre de l'univers, de l'arrangement des ſaiſons, des productions de la nature; c'eſt une ſuite conſéquente de l'éternité du monde. Ce qui a été de tout temps, doit être abſolument de tout temps. Ainſi, ſi l'ordre à ſubſiſté dans l'éternité antérieure, il faut qu'il ſoit conſervé de même dans l'éternité poſtérieure. Je conviens que c'eſt une grande difficulté qui s'offre d'abord, que d'admettre la matiere éternelle; mais celles qui ſe préſentent d'un autre côté, le ſont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la matiere, on n'en a pas moins à ſe former l'idée d'un Etre éternel & ſpirituel. Il s'offre d'abord deux

embarras, la ſpiritualité, dont je n'ai que des notions vagues, & l'éternité de ce même Etre. Si je vais plus loin, je me jette dans un labyrinthe dont je ne ſaurois ſortir; il m'eſt impoſſible de comprendre comment un Etre ſpirituel peut créer de la matiere. En avançant plus avant, je m'égare encore davantage. Si Dieu a créé l'homme, & qu'il ſoit par conſéquent émané d'un principe ſouverainement bon, comment peut-il être mauvais? La ſouveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuſe, & la ſouveraine ſainteté une créature criminelle? Tous ces doutes, & bien d'autres, s'offrent à mon eſprit: & je n'ai, pour les réſoudre, d'autres ſecours que de penſer que mon eſprit étant renfermé dans des bornes très-étroites, je ne dois point, moi fini, vouloir juger des opérations d'un Etre infini, dont je n'ai de connoiſſance que celle qu'il a bien voulu me donner, & auprès de qui toute la ſcience humaine eſt une ignorance profonde (1).

1 Perdam ſapientiam ſapientium, & prudentiam prudentium reprobabo. *Iſaiæ*, Cap. I. Verſ. 19.

§. III.

Examen des ſyſtêmes différents de ceux qui ont cru le Monde éternel.

LEs Philoſophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du monde : & peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été par d'autres peuples dont nous n'avons aucune connoiſſance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis ; car c'eſt en Egypte où nous découvrons les premieres traces de la Philoſophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus ; mais généralement tous les Egyptiens croyoient & admettoient deux Divinités premieres & éternelles, le ſoleil & la lune qui gouvernoient tout l'Univers. Ils croyoient que l'eſprit & le feu appartenoient au ſoleil, le ſec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux ; ils penſoient que tout le corps de l'univers étoit formé de ces deux aſtres. L'eſprit, le feu, le ſec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains

ſont les membres de celui de l'homme (1).

Quoique ce ſyſtême ne ſuppoſât point entiérement le monde éternel, cependant il approchoit beaucoup de celui d'Ariſtote, en ſuppoſant l'éternité du ſoleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins abſurde que celui qui rendoit le haſard la cauſe de l'arrangement de l'univers; au lieu que les deux premiers principes intelligents, que ſuppoſoient les Egyptiens, leur faiſoient trouver aiſément la cauſe de l'ordre & de ſa continuation. Ils n'étoient plus ſurpris de

1 Διὸ καὶ τὸ μὲν ὅλον σῶμα τῆς τῶν ὅλων φύσεως ἐξ ἡλίου καὶ σελήνης ἀπαρτίζεσθαι τὰ δὲ τούτων μέρη πέντε τὰ προειρημένα, τό τε πνεῦμα καὶ τὸ πῦρ καὶ τὸ ξηρόν, ἔτι δὲ τὸ ὑγρὸν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀέρωδες, ὥσπερ ἐπ' ἀνθρώπου κεφαλὴν, χεῖρας καὶ πόδας καὶ τἄλλα μέρη καταριθμεῖσθαι, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ σῶμα τοῦ κόσμου συγκεῖσθαι ἐκ τῶν προειρημένων.

Ideoque totum Naturæ univerſæ corpus ſole & luna conſummari; cujus partes jam indicatæ, ſpiritus, ignis, ſiccitas, humor, & aëria tandem natura, e quibus, ut in homine caput, manus, pedes, & alias partes numeramus, eodem modo corpus Mundi conſiſtat. *Diodorus Siculus, Bibliothecæ* Lib. I. Chap. II.

la juſteſſe que nous appercevons dans le cours des aſtres & dans les arrangements des ſaiſons, puiſque la regle avoit été faite, & étoit encore conſervée par des êtres intelligents & éternels.

Les Romains prirent des grecs l'opinion de l'éternité du monde. Lorſqu'ils commencerent à s'appliquer à la Philoſophie, ils embraſſerent peu à peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ſes partiſans dans Rome, ainſi que dans Athenes. Les uns adopterent les ſentiments de Démocrite, d'Empedocle, de Diogene, d'Héraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zenon, & crurent que le monde avoit eu un commencement. Les autres embraſſerent le parti d'Ariſtote & des autres Philoſophes qui avoient ſuivi ſon ſentiment, & penſerent que l'univers avoit toujours été dans le même état où ils le voyoient. On diſputa dans l'Italie auſſi vivement que dans la Grece : l'on y avanca auſſi peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un pays que dans l'autre.

§. IV.

Raiſons des Philoſophes qui croyoient que le Monde avoit eu un commencement.

POur peu que l'on contemple l'ordonnance admirable de ce monde, l'arrangement des ſaiſons, le cours réglé des aſtres, & toutes les ſages productions de la nature, on conçoit aiſément qu'il doit y avoir eu un premier mobile, une cauſe intelligente, qui a occaſionné un ordre auſſi beau & auſſi régulier. Ainſi tous les Philoſophes, excepté les Épicuriens, qui croyoient que le ſeul haſard avoit formé le monde, ſe ſervoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du monde. " Il faut, *diſoient-ils*, „ qu'il y ait un Agent induſtrieux, qui „ ait ordonné que toutes choſes fiſſent „ leur cours de telle ou de telle manie„ re, & non point d'une autre. Sans ce„ la, l'ordre que nous voyons, ne pour„ roit ſubſiſter; car en ſuppoſant (ce „ qui eſt pourtant impoſſible) que l'ar„ rangement

„ rangement & la regle puſſent naître
„ du haſard, cet arrangement & cette
„ regle ne pourroient durer long-temps.
„ C'eſt vouloir s'aveugler que de penſer
„ le contraire. Or, s'il y a un premier
„ Etre qui ait compoſé l'harmonie de
„ l'univers, cet univers n'eſt donc pas
„ éternel, puiſqu'il y a eu avant lui le
„ premier Etre, auquel il eſt redevable
„ de ſon arrangement. Et il y auroit
„ une abſurdité étonnante à dire que
„ l'ouvrage eſt auſſi ancien que l'ou-
„ vrier ; car pour qu'une choſe ſoit
„ faite par quelqu'un, il faut que ce
„ quelqu'un ſoit avant la choſe „.

Quelque forte que fût cette raiſon, les Epicuriens ne pouvoient s'en ſervir ; mais ils fondoient leurs ſentiments ſur les obſervations des choſes naturelles : „ Les parties du monde, *diſoient-ils*, „ ſont ſujettes à la corruption : ainſi le „ monde entier doit y être lui-même „ ſujet, parce que le tout ſuit toujours „ la nature de ſes parties. Nous voyons, „ *continuoient ces Philoſophes*, que le „ temps détruit, change, renverſe les „ bâtiments les plus ſtables ; que les „ pierres ſe pourriſſent & ſe réduiſent en

» pouſſiere ; que l'air dévore les rochers
» les plus durs ; que les montagnes ſe
» précipitent dans les plaines (1). Le feu,
» les incendies, les orages, briſent &
» emportent tous les corps l'un après
» l'autre. Et peut-être quelque jour le
» monde, ébranlé par quelque violen-
» te ſecouſſe, tombera en ruine, & les
» atômes dont il eſt formé, ſe diviſe-
» ront & s'eufuiront en liberté dans
» l'eſpace immenſe du vuide (2).

1 Denique, non lapides quoque vinci cernis ab ævo ?
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa ?
Non delubra Deûm ſimulachraque feſſa fatiſci ?
Nec ſanctum Numen fati protollere fines
Poſſe, neque adverſus Naturæ fœdera niti ?
Denique non Monumenta virûm dilapſa videmus ?
Non ruere avulſos ſilices à montibus altis,
Nec validas ævi vire. perferre patique ?
Lucretius de Rerum Natura. Lib. V. Verſ. 307. & ſeq.

2 Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia mundi
Diffugiant ſubito magnum per Inane ſoluta ;
Et ne cætera conſimili ratione ſequantur,
Neve ruant cœli tonitralia Templa ſuperne,
Terraque ſe pedibus raptim ſubducat, & omnes
Inter permiſtas terræ cœlique ruinas
Corpora ſolventes abeant per Inane profundum,
Temporis ut puncto nihil exſtet relliquiarum,
Deſertum præter ſpatium, & primordia cæca.
Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 1095. & ſeq.

Les Epicuriens tiroient de l'aſſemblage des premiers principes, ou des premiers corpuſcules de la matiere, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, devoient dans la ſuite du temps occaſionner ſa ruine par les efforts qu'ils faiſoient pour ſe débarraſſer & ſe mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naiſſance étoit ſujet à la mort, & qu'ainſi le monde ayant été formé, devoit auſſi prendre fin. Ces deux dernieres raiſons n'avoient pas autant de poids que les premieres : elles n'étoient fondées que ſur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une ſuite néceſſaire ; mais comme les ſectateurs d'Ariſtote ne convenoient point de la vérité de ces principes, les arguments qui en étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *pétitions de principe.*

Si vous me demandez, Madame, quelle eſt l'opinion que j'aurois cru la

plus probable, si j'eusse vécu du temps de l'ancienne Athenes, je vous dirai que j'eusse peut-être pensé comme Manille, qui, avouant que l'éternité & la création du monde étoient également au-dessus de la portée humaine, assuroit qu'on douteroit & qu'on disputeroit toujours de la vérité de ces deux sentiments opposés.

Semper erit genus in pugna, dubiumque manebit,
Quod latet, & tantum supra est homine nemque Deumque.

Je sens pourtant que j'aurois eu une secrette inclination, & assez de penchant à croire que le monde étoit éternel. Il me paroît que j'eusse trouvé aisément des réponses aux objections qu'on auroit pu me faire. J'aurois soutenu qu'il n'étoit point étonnant ni absurde de croire que la matiere avoit été coéternelle avec Dieu, dirigée par lui, & qu'elle n'en avoit reçu cependant ni l'arrangement, ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raisons eussent rendu mon opinion aussi probable que la leur;

car en soutenant que Dieu avoit existé de tout temps avec la matiere, j'aurois aussi soutenu que de tout temps Dieu avoit réglé son mouvement. *N'est-il pas vrai*, leur eussé-je demandé, *qu'il n'y a point de temps dans Dieu?* Ils n'eussent pu me nier ce principe, ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque cet être souverainement puissant veut quelque chose, l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or, supposons que Dieu, qui a été de tout temps, ait voulu que le monde ait eu son ordre & son arrangement de tout temps (1); l'effet sui-

1 " La question de la possibilité de l'éternité a été soutenue par plusieurs grands Philosophes, & entre autres par S. Thomas, & par Durand. Voici les principales raisons de ces Philosophes, qui sont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage; mais un peu plus détaillées, & rangées selon les regles de l'argumentation. „ Est autem quæstio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. Imprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit, jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.

Secundo. Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facilitatis est ipsi

vant toujours ſa volonté, le monde auroit été de tout temps. Mes adverſaires m'auroient répondu qu'une choſe ne peut paſſer du non-être à l'être, ſans avoir un commencement, & qu'ainſi le monde ayant été fait, il faut néceſſairement qu'il y ait eu un temps où il n'ait pas été. Ils auroient ajouté que Dieu ne pouvoit changer l'eſſence des choſes, & que celle de la création étoit de faire paſſer la choſe créée, du non-être à l'être. J'aurois oppoſé à ces raiſons les bornes étroites de notre eſprit, qui,

Mandum producere, quantæ cognoſcere & velle: imo ſola cognitione & voluntate producit res has.

Tertio. Si ab æterno non potuiſſet Mundum producere, ſequitur quod debuit expectare per æternitatem ut Mundum poſſet producere. Æternitas autem major eſt quocumque tempore, & ſic expectarer per multum temporis; quod abſurdum eſt & impoſſibile.

Quarto. Si Mundus non potuiſſet ab æterno eſſe, ex eo foret, quia non poſſunt eſſe in unico inſtanti ſimul cauſa & effectus, producens & productum; Sed hoc falſum eſt, ut colligitur ex his ſenſibilibus. Si enim ſol ab æterno eſſet, lumen ab æterno eſſet, & ſi pes, ſimiliter veſtigium. At lumen & veſtigium effectus ſunt efficientis ſolis, & pedis; potuit ergo cum cauſa æterna effectus coæternus eſſe.

Cujus ſententiæ eſt S. *Th.* Theologorum primus, 1. *p. q.* 46. *art.* 2. & cum eo ipſius diſcipuli. Similiter *Durand.* 2. *d.* 4 *q. d.* & *Gregor.* 2 *Sen. d.* 2. *q.* 3. *Franciſc. Toleti, &c. Commentaria, &c. Com. in* Lib. VIII. *Phyſic. Ariſt.* cap. 2. quæſt. 2. fol. 214. Col. 2.

étant fini, ne peut comprendre les opérations de l'infini, ni rien de ce qui concernoit ſa puiſſance; & l'on n'eût jamais pu me prouver que Dieu, ayant exiſté de tout temps (1), n'avoit pu

1 Gaſſendi a fort bien développé les opinions des Philoſophes anciens ſur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainſi que Pythagore, Platon &c. croyoient que Dieu étoit l'Auteur de l'Univers, penſoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit exiſté pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout temps, ayant été lui-même de tout temps. Il penſoient, ainſi que les Philoſophes modernes qui ſoutiennent la poſſibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cauſe ne puiſſe pas être dite premiere *par le temps*, elle doit cependant être regardée comme telle *par ſa nature*. Le monde étoit donc une ſuite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'eſt du ſoleil; car le ſoleil eſt l'auteur & la cauſe de la chaleur, quoique la chaleur, ait toujours exiſté avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. Nam Thales quidem Mileſius cauſam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus ſit, ποίημα γὰρ, inquit, τοῦ Θεοῦ, opificium enim eſt Dei. Anaxagora res eſt celebris, quatenus Mens illa idem eſt cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus teſtatur, cujus ore, cum Pythagoricus eſſet, opinionem propriam ſic Plato expreſſit, ut paſſim declaret eſſe Deum Parentem ac Opificem Univerſi. Et eſſe quidem potuit tam Pythagoræ, quam Platonis ſententia, quæ eſt ſuperius ex illorum Interpretibus inſinuata, ut ſcilicet exiſtimarint Mundum eſſe genitum οὐ κατὰ χρόνον, non tempore, quod nempe nunquam cœperit, ἀλλὰ κατ' ἐπίνοιαν, ſed cogitatione, quaſi, tametſi non cœperit, cogi-

vouloir & faire une chose de tout temps.

Les arguments des Epicuriens m'eussent moins donné de peine à combattre. Je leur eusse nié que le monde fût corruptible, parce qu'ils croyoient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il est composé. L'on peut appeller régénération plutôt que corrup-

tatione tamen assumatur præ-extitisse materiam è qua formatus fuerit. Enim vero eam esse putarunt Mundi à Deo dependentiam, ut Deus Mundo inexistens, habendus esset genitor Mundi, quod causa foret materiæ & distinctionis, & ornatus omnis. Videlicet idem censuerunt, quod plerique jam Doctorum admittunt, dum tuentur potuisse Mundum creari à Deo ab æterno, ac Deum futurum fuisse causam, ob dependentiam Mundi ab ipso Deo modo, quo, si ponamus solem cum luce, aut pedem cum vestigio fuisse ab æterno, poterit semper & sol lucis, & pes vestigii causa censeri. Admittunt quippe posse effectum esse causæ suæ coævum, & sufficere cum causa non ut sit prior tempore, sit saltem prior natura, τῇ φύσει, quam vocem habet Photinus quoque, aut ratione, τῷ λόγῳ, quæ vox Timæi Locri est, loca illius κατὰ vel πρὸς ἐπίνοιαν, cogitatione, quam observare apud Stobæum & Sextum Empiricum licet. Utcumque sit, tam Philosophi, illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes, Deum Mundi causam dixerunt De Stoicis res est perspecta; & vel ipsa Balbi adversus Velleium, Epicurumve Oratio satis demonstrat quid senserint. Gassendi *Opera*, *Sect.* 1. *Phys.* Lib. 1. Cap. 2. *Vide etiam* Animadv.. 2. in *Philos. Epicuri Syntagma*, pag. 115. Edit. in-4°:

tion-

tion, ce changement que nous voyons dans la matiere. Elle n'eſt ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales cauſes de ſa force & de ſa vigueur conſiſte-t-elle dans ces apparantes deſtructions, qui, la ſubtiliſant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objecte qu'on ne voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abbaiſſent tous les jours par la chûte des rochers, & qu'il eſt par conſéquent à craindre que tous les lieux hauts étant applanis, l'eau ne ſubmerge la terre & ne la détruiſe, ce qui ne pourroit ſe faire ſi le monde avoit été éternel, une cauſe éternelle ne pouvant prendre fin: on prouve aiſément à ceux qui ſoutiennent ce ſentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a ſouvent vu des feux ſouterreins, qui, ſoulevant des maſſes de terre & des rochers d'une groſſeur énorme, les jettent dans les plaines, & y forment ſucceſſivement & peu à peu des élévations, qui remplacent celles qui peuvent s'abbaiſſer

dans une autre partie de la terre. De notre temps une isle s'est formée dans l'Archipel, & est sortie du fond des eaux (1). La mer, depuis Jules-César, s'est retirée de plus d'une lieue vers les côtes de Fréjus en Provence. Hérodote dit que sous le regne de Menès, premier Roi d'Egypte, toute cette contrée étoit un marais, excepté le pays de Thebes; qu'il ne paroissoit rien de la terre qu'on y voit aujourd'hui au-delà du lac qu'on nomme Méris, duquel on compte actuellement sept journées du chemin jusqu'à la mer. " Je crois, *dit cet Histo-*
" *rien*, tout ce qu'on m'a dit de l'Egypte, voyant principalement qu'elle
" n'a point de terre qui lui soit contiguë; qu'on trouve des coquilles dans
" ses montagnes, qu'il en sort une eau
" salée, qui ronge même les pyramides;
" que la montagne qui est en Egypte
" au-dessus de Memphis, est sablonneuse.
" Si nous voulions nous arrêter à cette
" opinion des Ioniens, nous montre-
" rions par ce moyen qu'il n'y avoit
" point autrefois d'Egypte, & que les
" Egyptiens n'avoient point de pays de,

1 Voyez la *Relation de l'Isle de Santorini*.

„ leur nom. Car la contrée de *Delta*,
„ comme ils le disent eux-mêmes, &
„ que je l'ai moi-même remarqué, est
„ une terre que la riviere leur a donnée,
„ & qui, pour ainsi dire, n'a été créée
„ que depuis peu de temps (1) „.

On peut donc supposer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui se font par le transport continuel de ce que charient les fleuves & les rivieres, remplacent dans certains pays la terre qui se perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de quatre-vingt villages furent subitement submergés. Ces changemens se faisant insensiblement & successivement pendant le cours de tous les siecles, tout ce qui est maintenant terre, peut bien avoir été autrefois mer; & ce qui est mer, peut devenir terre (2).

1 *Herodote*, *Histoire*, Liv. II. pag. 104. & 105. *Je me sers de la Traduction du Pere du Ryer.*

2 Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus,
Esse fretum; vidi factas ex æquore terras:
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.
Ovid. Metamorphos. Lib. XV. Vers. 262. & seq.

Mais cette révolution n'arrivant que par dégrés, &, pour ainsi dire, imperceptiblement, l'ordre des choses n'est point interrompu ni bouleversé : & la matiere ne se corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification ; de même qu'un quarré de cire qu'on réduit en rond, ne périclite point pour changer de figure. Et quand au mouvement violent qu'on donne aux atômes, qui, voulant se mettre en liberté, réduiront un jour le monde en poussiere, dès qu'on n'accorde point que le hasard ait produit l'Univers, cette prétendue agitation des premiers corpuscules de la nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

Examen du système de l'ame du Monde.

IL y a eu des Philosophes qui ont eu un troisieme sentiment sur le monde, différent des deux premiers. Ils le croyoient éternel comme les Péripatéticiens, & se réunissoient avec eux en ce point contre les Epicuriens; mais ils

ne croyoient point qu'un Etre intelligent & tout-puiſſant en réglât l'harmonie. Ils diſoient que l'univers étoit un tout, de la même maniere qu'une plante, ou un animal; c'eſt-à dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaiſon : en ſorte que la lune, le ſoleil, la terre, les étoiles, & les autres globes céleſtes, enfin tous les corps matériels compoſoient un tout animé & vivifié comme les différentes parties d'un animal le font dans leur aſſemblage. Cicéron, en parlant des Philoſophes qui ſoutenoient cette opinion, cite Straton, & explique les attributs qu'ils donnoient à la matiere. Straton, dit-il, Diſciple de Théophraſte, celui qu'on ſurnommoit le Phyſicien, ſoutenoit que toute la puiſſance de la Divinité réſidoit dans la matiere, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conſervation; mais il deſtituoit & privoit cet eſprit qui la vivifioit, de la raiſon & de la connoiſſance (1). Virgile

1 Nec audiendus ejus (*Theophraſti*) auditor Strato, is qui Phyſicus appellatur, qui omnem

a ſouvent décrit le dogme de l'ame du monde dans ſes Ouvrages (1).

Ce ſyſtême avoit bien des partiſans chez les Romains : il en a eu dans tous les temps (2), & même depuis peu Spi-

vim divinam in Natura ſitam eſſe cenſet, quæ cauſas gignendi, minuendi habebat, ſed carebat omni ſenſu. *Cicero, de Natura Deorum*, Lib. I. pag. 56.

1 Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus Æthereos dixêre ; Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractuſque maris, cœlumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.
Virgil. Georgicor. Lib. IV. Verſ. 220. & ſeq.
Le même ſyſtême eſt répété dans l'Enéide.
Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque aſtra
Spiritus intus alit ; totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.
Virgil. Æneid. Lib. VI. Verſ. 725. & ſeq.

2 Alexander Epicureus dixit Deum eſſe materialem, vel non eſſe extra ipſum ; & omnia eſſentialiter eſſe Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c. *Abbretus in Phyſ.* Tract. III.

nosa l'a renouvellé & mis dans son grand jour. Il a soutenu cette opinion aussi bien qu'on peut défendre un sentiment aussi erroné & dont il suit des conséquences aussi absurdes (1). Il suppose qu'il n'y a qu'une substance dans l'univers, à laquelle il donne le nom de Dieu. Tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le soleil, les hommes, les plantes, leurs imaginations, leurs idées, sont des modifications de Dieu (2), ou de cette substance qui est

1 Præter Deum nulla dari, neque concipi potest substantia.

Demonstratio.

Cum Deus sit Ens absolutè infinitum, de quo nullum attributum, quod essentiam substantiæ exprimit, negari potest (per definit. VI.) isque necessario existat (per propos. II.) Si aliqua substantia præter Deum daretur, ea explicari deberet per aliquod attributum Dei; sicque duæ substantiæ ejusdem attributi existerent, quod (per prop. *V.*) est absurdum; adeoque nulla substantia extra Deum dari potest, & consequenter etiam concipi. Nam si posset concipi, deberet necessario concipi ut existens; atqui hoc (per primam partem hujus demonstrationis) est absurdum; ergo extra Deum nulla dari, neque concipi potest substantia. B. D. SPINOS *Opera posthuma. Eth. ordine geometrico demonstrata, &c.* p. 12.

1 Non dubito quin omnibus, qui de rebus confusè judicant, nec res per primas suas causas noscere consueverunt, difficile sit demonstrationem VII. propos. concipere, nimirum quia non distinguunt inter modificationes substantiarum & ipsas

Dieu lui-même. Lorſqu'on oppoſe à Spinoſa qu'il y a deux ſortes de ſubſtances, l'une incréée & l'autre créée, telle que la matiere & notre ame; & que *ſubſiſter par ſoi*, qui ſont les termes dont on ſe ſert pour définir la ſubſtance, ſignifie ſeulement ne dépendre pas de quelque ſujet d'inhéſion, mais être comme les ames des hommes, la matiere, les Anges, &c. Il répond (1),

ſubſtantias, neque ſciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut principium quod res naturales habere vident, ſubſtantiis adjungant; qui enim veras rerum cauſas ignorant, omnia confundunt, & ſine ulla mentis repugnantia tam arbores, quam homines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex ſemine formari, & quaſcumque formas in alias quaſcumque mutari imaginantur. Sic etiam, naturam divinam cum humana confundunt, faciles Deo affectus humanos tribuunt, præſertim quamdiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam ſubſtantiæ attenderent, minime de veritate VII. propoſitionis dubitarent, imo hæc propoſitio omnibus axioma eſſet, & inter notiones communes numeraretur. Nam per ſubſtantiam intelligerent id quod in ſe eſt & per ſe concipitur, hoc eſt, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio eſt, & quorum conceptus à conceptu rei in qua ſunt, formatur. *Id.* ibid, Schol. 11. propoſit. V.

1 Propoſitio XV.

Quidquid eſt, in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe neque concipi poteſt.

Demonſtratio.

Præter Deum nulla datur neque concipi poteſt

que pour mériter le nom de ſubſtance, il faut, indépendamment de toutes cauſes, exiſter par ſoi-même éternellement.

Avant de vous montrer les abſurdités de ce ſyſtême, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment ſur les raiſons qui avoient forcé Spinoſa à ſoutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choſes l'avoient jetté dans l'erreur; l'homme qu'il voyoit malheureux, & ce principe qui brille inceſſamment à notre eſprit, que *de rien on ne peut faire rien.* Les infortunes auſquelles l'humanité eſt ſujette (1), révoltoient principalement ſa rai-

ſubſtantia (per prop. XIV.) hoc eſt (per defin. III.) res quæ in ſe eſt, & per ſe concipitur. Modi autem (per definit. V.) ſine ſubſtantia nec eſſe, & per ipſam ſolum concipi poſſunt; atqui præter ſubſtantias & modos nihil datur (per axiom. I.); ergo nihil ſine Deo eſſe neque concipi poteſt. *Id.* ibid. pag. 12.

1 De tous temps les Athées ont fait valoir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels ſont accablés. *Eſt-ce pour les hommes*, fait dire Ciceron à Velléius, que les Dieux ont formé l'Univers? & pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les ſages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet? Pour les fous? Quelle raiſon obligeoit les Dieux à s'intéreſſer pour des méchants? Au reſte, quand il ſeroit vrai que ç'eût été là le deſſein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puiſque leur vie eſt ſi miſérable?

son : il ne pouvoit se figurer qu'un Etre infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment parfait, n'eût créé des créatures que pour les rendre malheureuses. Or, il étoit très-persuadé que tous les hommes, ou du moins une grande partie, éprouvoient un sort dont ils pouvoient se plaindre justement; & pour être pénétré de la vérité de ce

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum causâ à Deo constituta sunt? Sapientumne? Propter pecos ergo tanta est facta rerum molitio. An stultorum? At primum causa non fuit quod de improbis bene mereretur. Deinde, quid est assequutus, cum omnes stulti sint sine dubio miserrimi, maximè quod stulti sunt? Miserius enim stultitia quid possumus dicere? CICER. de Nat. Deor. *Lib. I.*

Lactance nous a conservé à peu-près le même raisonnement d'un Epicurien, qui se récrie sur la conduite des Dieux, qui, passant pour les peres des hommes, ont si maltraité leurs enfants; eux, qui auroient dû, en suivant les loix de la justice & les regles de la bienséance, les approcher de leur état heureux le plus qu'il étoit possible, un bon pere ayant toujours soin de la tranquillité de sa famille.

Quid enim Deo, inquit, cultus hominis confert, beato, & nulla re indigenti? vel, si tantùm honoris homini habuit, ut ipsius causa Mundum fabricaret, ut instrueret eum sapientia, ut dominum viventium faceret, cumque diligeret tanquàm filium, cur mortalem fragilemque constituit? Cur omnibus malis, quem diligebat, objicit? Cum oporteret & beatum esse hominem, tanquàm conjunctum & proximum Deo, & perpetuum, sicut est ipse, ad quem colendum & contemplandum figuratus est. LACT. Lib. VII.

fait ; on n'a qu'à considérer les misères & les maux répandus dans les quatre parties du monde (1). On verra partout l'homme accablé de maladies & de chagrins, obligé de souffrir par d'autres hommes les traitements les plus cruels. Il est des Souverains en Afrique & en Asie, qui trafiquent de leurs sujets, comme un particulier trafique de chevaux & de moutons. On en a vu en Europe, & dans les Royaumes & les Empires les plus policés, se nourrir du sang de leurs sujets, & se désaltérer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point causé les Néron, les Caligula, & tant d'autres monstres. Mais sans aller chercher des malheurs hors de l'homme même, de

1 Ils tiennent que nous, étant si malheureux & si misérables, sommes gouvernés par la Providence divine. Or, si les Dieux, se changeants, nous vouloient offenser, affliger, tourmenter & débrisser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous sommes maintenant . . . & ne pourroit être la vie de l'homme ni pire, ni plus malheureuse qu'elle est. Tellement que si elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercule : *Plein suis de maux, plus n'en pourrois avoir.* Plutarch. *de Repugn. Stoic. pag.* 104. *de la Version* d'Amiot.

combien de maux n'eſt-il point accablé par la nature? Les maladies aiguës, celles de langueur, la faim, la ſoif, la pauvreté. Spinoſa croyoit qu'il étoit impoſſible qu'une créature auſſi infortunée fût l'ouvrage d'un principe tout bon. *Si l'homme*, diſoit ce Philoſophe, *eſt émané d'un Principe ſouverainement bon, peut-il être mauvais? Comment la ſouveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuſe, & la ſouveraine Sainteté une créature criminelle?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux; mais qu'étant devenu méchant, il a mérité que Dieu le punît, & que la punition émane d'un principe ſouverainement bon, auquel eſt attribuée la juſtice, qui ne lui eſt pas moins eſſentielle que la bonté. Mais cette raiſon paroît peu convaincante; car ſi l'homme venoit d'un principe bon, il faudroit qu'il eût été créé non-ſeulement ſans aucun mal actuel, mais même ſans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit ſimplement la force de ſe déterminer au mal, & que s'y étant déterminé,

il eſt ſeul coupable du crime & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'univers, on ne ſera guere plus avancé ; car Dieu avoit prévu que l'homme pécheroit, & ſe ſerviroit mal de ſon franc-arbitre, puiſqu'on ne peut nier que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or, ſi Dieu avoit prévu le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un principe ſouverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler ſa créature de malheurs ; car cela bleſſe les idées de l'ordre. Et quand même il ſeroit poſſible que Dieu n'eût pas prévu la chûte du pécheur, il l'avoit au moins jugé poſſible, & il devoit, par les mêmes raiſons, en empêcher les funeſtes ſuites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre ſouverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage qui leur ſera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faiſant & mauvais, d'accorder des dons aux créatures qui doivent certainement leur

devenir nuiſibles ou inutiles. Si un Souverain faiſoit diſtribuer à tous ſes Soldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui ſauroient s'en ſervir d'une certaine maniere, & qu'il n'apprît ce ſecret qu'à quelques-uns, & laiſsât périr tous les autres, n'auroit-on pas ſujet de ſe récrier ſur ſon injuſtice, & de le taxer de cruauté? En vain voudroit-on ſoutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la juſtice de l'Infini: il eſt vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite; mais cependant celles que nous avons de la juſtice, ne ſont vraies qu'autant qu'elles approchent de la juſtice de Dieu; car une choſe n'eſt bonne ou mauvaiſe qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raiſon & ma lumiere naturelle, qui ne ſauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir juſtement un homme d'un crime involontaire, ni créer des créatures qu'on ſait devoir être malheureuſes, lorſqu'on peut l'éviter par ſa ſeule volonté. Ainſi, l'homme malheureux ne peut être émané d'un principe ſouverainement bon.

Les Athées Chinois fondent leurs opinions ſur ces dernieres objections: & c'eſt ordinairement celles qu'emploient tous ceux qui ſont aſſez aveuglés & aſſez malheureux pour nier l'exiſtence de Dieu. " Les Athées de la Chine, dit „ un Miſſionnaire, ne ſont pas plus „ traitables ſur le chapitre de la pro- „ vidence, que ſur celui de la création. „ Quand on leur enſeigne que Dieu, „ qui a créé l'univers de rien, le gou- „ verne par des loix générales, très- „ dignes de ſa ſageſſe infinie, & aux- „ quelles toutes les créatures ſe con- „ forment avec une régularité admira- „ ble, ils diſent que ce ſont-là de „ grands mots, auſquels ils n'attachent „ aucune idée, & qui n'éclairent point „ du tout leur eſprit „.

„ Par les mots de loix, repliquent- „ ils, nous entendons un ordre établi „ par un Légiſlateur qui a le pouvoir „ d'ordonner à des créatures capables „ d'exécuter ſes loix, & par conſéquent „ capables de les connoître & de les „ entendre. Or peut-on dire, ſans une „ abſurdité manifeſte, qu'un fœtus, „ qu'une plante, que les bêtes ont une

„ connoissance parfaite de ces loix, &
„ qu'elles s'y conforment régulière-
„ ment en vertu de cette connoissance.
„ Mais s'ils ne les connoissent pas,
„ comment peuvent-ils les exécuter ?
„ Le bon sens ne nous dicte-t-il pas que
„ pour se conformer à une loi, il faut
„ la connoître, la comprendre, &
„ que la connoissance & la perception
„ d'une loi ne peut se faire que par le
„ moyen de l'intelligence & l'entende-
„ ment ? Dieu, ajoutent-ils, a fait des
„ loix générales, voilà qui est bien ;
„ mais pour qui sont-elles faites ? Est-
„ ce pour des êtres capables de les con-
„ noître & de les entendre, ou pour
„ des êtres incapables d'intelligence &
„ de connoissance ?

„ Si vous dites que Dieu a fait des
„ loix pour être exécutées par des êtres
„ capables de les connoître, il s'ensuit
„ que les animaux, que les plantes, &
„ généralement tous les corps qui agis-
„ sent conformément à ces loix géné-
„ rales, les connoissent & par consé-
„ quent qu'ils ont de l'intelligence ;
„ ce qui est absurde.

„ Si vous dites que Dieu a fait des
„ loix

„ loix pour être exécutées par des êtres
„ incapables de les connoître & desti-
„ tués d'intelligence, on vous sifflera,
„ & on vous demandera comment un
„ être peut exécuter un plan dont il n'a
„ aucune idée, & dont vous convenez
„ qu'il ne peut avoir aucune connois-
„ sance, puisqu'il est sans intelligence
„ & sans entendement?

„ En un mot, insistent-ils, quelque
„ parti que vous preniez, en supposant
„ que des loix générales reglent & dis-
„ posent de tout ce qui arrive dans le
„ monde, il faut que vous conveniez
„ que les plantes, que les animaux,
„ que les corps ont une connoissance
„ parfaite de ces loix, ou bien qu'ils
„ les exécutent sans les connoître; ce
„ qui est également absurde: car nous
„ n'avons pas d'idées qui nous fassent
„ comprendre comment un être desti-
„ tué d'intelligence peut connoître des
„ loix établies par une cause intelli-
„ gente, ni comment un être créé
„ peut exécuter ces mêmes loix avec
„ la derniere régularité, sans les con-
„ noître. „

Voilà, Madame, les principales rai-

ſons qui jettent Spinoſa dans l'erreur. Ne pouvant accorder les malheurs de la créature avec les perfections du Créateur, il donna dans l'Athéiſme, & forma ſon monſtrueux ſyſtême ſur celui de l'ame du Monde, auquel il donna une nouvelle forme, quoiqu'au fond ce fût le même. C'eſt un malheur ordinaire à ceux qui veulent approfondir les myſteres que Dieu nous cache, que de s'égarer dans un labyrinthe où ils ſe perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui eſt au-deſſus de nos connoiſſances (1). Il eſt plus ſûr & plus ſage, dit un illuſtre Ancien, qui n'étoit éclairé que des ſimples lumieres de ſa raiſon, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir. (2).

1 Quant à la liberté des opinions Philoſophiques touchant le vice & la vertu, c'eſt choſe où il n'eſt beſoin de s'étendre, & où il ſe trouve pluſieurs avis qui valent mieux tus, que publiés aux foibles eſprits. Montaigne, Eſſais, *Liv.* II. *pag.* 389.

2 Sanctius eſt ac reverentius de actis Deorum credere, quam ſcire. Tacitus, *de Moribus Germanorum.*

§. VI.

Réfutation du dogme de l'ame du Monde, & du ſyſtême de Spinoſa.

IL n'eſt rien de ſi aiſé que de ſapper les fondements du ſyſtême de Spinoſa. Si l'éclairciſſement des doutes qui l'ont jetté dans l'erreur eſt au-deſſus de notre portée, les abſurdités du dogme de l'ame du Monde ſont ſenſibles aux plus foibles eſprits; & j'ai peine à comprendre comment Spinoſa, qui avoit réellement beaucoup de génie, n'avoit pas ſenti lui-même dans quels égaremens il s'étoit laiſſé entraîner. Il n'admettoit dans l'Univers qu'une ſubſtance unique qu'il appelloit Dieu. Or, il eſt impoſſible que cela ſoit; car tout ce qui eſt étendu, a naturellement des parties, & tout ce qui a des parties, eſt compoſé. Quel horrible chaos ne s'enſuit-il pas de faire un Dieu compoſé de cent milles parties différentes? Pour excuſer cette abſurdité, Spinoſa ne ſauroit dire que l'étendue en général eſt diſtincte de la ſubſtance de Dieu; car s'il le diſoit, il enſeigneroit que cette ſubſtance eſt en

elle-même non étendue. Elle n'eût donc jamais pu acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non-étendu, que par la voie de création. Or, Spinosa ne croyoit point que de rien on pût faire rien. La substance divine n'étant donc point distincte de l'étendue, elle devenoit sujette à être divisée en mille parties. On ne sauroit pousser plus loin l'aveuglement, que de faire Dieu étendu, parce que non-seulement c'est lui ôter la simplicité, mais c'est le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faisant matériel, la matiere étant le théatre de toutes les corruptions & de tous les changements.

Plus on examine le système de Spinosa, & plus on le trouve rempli d'absurdités. Tous les êtres particuliers, dit-il, l'étendue corporelle, le soleil, les plantes, les hommes, leurs imaginations, leurs idées sont des modifications de la substance unique, qu'il appelle Dieu. Il ne s'apperçoit pas que les mêmes modifications entraînent après elles la nécessité de plusieurs substances.

Vous avez vu, Madame, dans les Réflexions sur la Logique, qu'une chose modifiée est un sujet ou une substance déterminée par son attribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exister sans la substance qu'elles modifient, il faut donc que la substance se trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications, incompatibles entr'elles, se multiplient: de sorte que par-tout où il y a cinq ou six modifications, il y a aussi cinq ou six substances. La preuve de cette vérité se sentira aisément, en considérant qu'il est aussi impossible qu'une substance aimante soit une substance haïssante, qu'il l'est qu'un cercle soit un triangle; car la haine est exclusivement éloignée de l'amour. En poussant ce raisonnement plus loin, on prouve non-seulement la nécessité de plusieurs substances différentes, mais on démontre que, s'il étoit vrai que les hommes fussent des modifications de cette substance unique qui est Dieu, cet Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est-il possible de croire que

la même ſubſtance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haiſſe, qu'elle ſoit vertueuſe & criminelle ? Une hypotheſe pareille allie enſemble deux termes auſſi oppoſés que la figure quarrée & la circulaire.

En conſidérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il eſt encore plus contraire à la raiſon. L'Etre ſouverain, l'Etre parfait, l'Etre néceſſaire n'eſt plus ferme, n'eſt plus conſtant ; c'eſt le ramas de tous les crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la ſubſtance, & n'y ayant par conſéquent qu'elle qui agiſſe, on doit dire : *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme ; on a pendu aujourd'hui un Dieu fripon* ; car les modes, ſelon Spinoſa, ne ſont rien, & c'eſt la ſeule ſubſtance qui agit.

S. Auguſtin a vivement réfuté le ſyſtême de l'ame du monde. Qui eſt celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & prennent leur ſource d'un dogme auſſi affreux ? La nature divine eſt foulée aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir (1). Dieu devient ſu-

(1) Quod ſi ita eſt, quis non videat quanta im-

jet à tous les vices, il n'eſt aucune de ſes parties qui ne ſoit ſouillée de quelques-uns ; & la luxure, l'iniquité, l'impiété ſont le partage des attributs de la Divinité (1).

Robert Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'eſprit, ſoutient auſſi l'opinion de l'ame du monde. Il croyoit qu'elle étoit compoſée d'une matiere très-ſubtile & très-active, qu'il diſoit être Dieu, qui, comme matériel, entroit dans la compoſition du monde : mais il enveloppoit ſon erreur de tant de diſtinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement pluſieurs cauſes & pluſieurs effets. " La lumiere & les

pietas & irreligioſitas conſequatur, ut, quod calcaverit quiſque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur ? Nolo omnia dicere quæ poſſunt obſcurtere cogitantibus, dici autem ſine verecundia non poſſunt. Auguſtinus *de Civit. Dei*, Lib. IV. Cap. XII. pag. 432.

1 Non video quidem, ſi totus Mundus eſt Deus, quomodo beſtias ab ejus partibus ſeparem ? Sed obluctari quid opus eſt ? De ipſo rationali animante, id eſt homine, quid infelicius credi poteſt, quam partem Dei vapulare, cum puer vapulat ? Jam verò partes Dei fieri laſcivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles, quis ferre poſſit, niſi qui prorſus inſaniat ? Poſtremo, quid abſcitur eis à quibus non colitur, cum à ſuis partibus non colatur ? Auguſtinus *de Civit. Dei*, Lib. IV. Cap. XIII. pag. 433.

„ ténebres, *diſoit-il*, ſont les deux pre-
„ miers principes des choſes : de leur
„ mélange réſulte l'unité radicale, de
„ laquelle dépendent enſuite tous les
„ autres. Mais dans le fond il ne diſtin-
„ guoit point ni la lumiere ni les téne-
„ bres ; il ne trouvoit ces deux princi-
„ pes, qu'en tant qu'il conſidéroit le
„ même objet tantôt d'une maniere,
„ & tantôt de l'autre. Ils n'avoient ja-
„ mais été réellement ſéparés ; mais no-
„ tre eſprit pouvoit les conſidérer ſans
„ relation aux choſes créées : ainſi les
„ ténebres mêmes & la matiere étoient
„ un principe incréé. S'il parloit d'un
„ temps qui eût précédé la création,
„ c'étoit un temps imaginaire, une pu-
„ re priorité de nature (1) „. Le fameux Gaſſendi a développé l'erreur de ce Philoſophe, & l'a réfutée d'une façon convaincante & victorieuſe (2). Et ce qu'il

1 *Bayle*, Continuation des Penſées diverſes ſur les Cometes, Tom. I. pag. 349.

2 Cum dico, *ante Creationem*, cave intelligas illud tempus quo nos vulgò cogitamus & aſſerimus Deum ſolum extitiſſe antequam Mundum conderet. Intellige ergo potius ſtatum rationis ſeu abſtractionis mentalis (eo modo quo ſolent in ſcholis Univerſalia fingere,) quatenus videlicet conſideramus tam lucem quàm tenebras abſolutè ſecundum ſe

y a de particulier, c'eſt que lui-même avoit aſſez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force particuliere & diffuſe par tout le monde, qui, comme une eſpece d'ame en lioit & en attachoit enſemble les parties; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu ſubtil, ou une matiere extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végétative, & ſoumiſe à l'Etre puiſſant qui l'avoit créée ainſi que les autres choſes. Un de ſes fameux diſciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce ſentiment: & il paroît dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages qu'il le croyoit aſſez probable (1).

& ſine determinatione ad res ſingulares, à quibus tamen, ſecluſa hac cogitationis præciſione, nullo modo ſejunctæ ſunt. *Lux* igitur, hoc modo ſpectata, *increata* dicitur, ac *tenebræ* etiam increatæ, quod hac ratione ad nullam rem creatam, ſeu è ſeipſis, ut partibus, conſtitutam, pertineant. *Gaſſendus in Examine Philoſophiæ Roberti Fluddi*, pag. 217. Tom. III, Operum.

(1) Je penſois, *ajoute Gaſſendi*, que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame ſeroit cenſée n'être autre choſe qu'une certaine force, dépendante de Dieu, & être une ame à ſa maniere, c'eſt-à-dire, d'une eſpece particuliere, différente de la ſenſitive & de la raiſonnable, & nommément incapable des dons ſpirituels de la grace & de la béatitude.... Or, je rapporte ce paſſage, afin que lorſqu'on le lira, & qu'on verra en

§. VII.

De la Création du Monde

VOus voyez, Madame, que les anciens Philoſophes, ignorant le myſtere de la création de l'Univers, ont été partagés dans leurs ſentiments, & que

ſuite en divers endroits de cet Ouvrage que Mr. Gaſſendi a beaucoup de pente à croire non-ſeulement que la terre, la lune, le ſoleil, & tous les autres globes qui compoſent la machine du Monde, ont chacun leur ame à leur maniere, prenant à peu-près l'ame à la maniere de Démocrite, d'Hippocrate & d'Ariſtote : mais qu'il n'y a preſque rien en particulier qui ne ſoit animé, comme les pierres précieuſes, l'aimant, les plantes & les ſemences, & qui n'ait ſon ame à ſa maniere, par le moyen de laquelle il connoît, pour ainſi dire, & fait ce qui lui eſt propre, & qui fait pour ſa conſervation, ou fuit ce qui lui eſt nuiſible, & ce qui va à ſa deſtruction : afin, dis-je, que lorſque l'on verra en pluſieurs endroits de cet Ouvrage l'inclination que Monſieur Gaſſendi a pour cette ſorte d'animation, par le moyen de laquelle il ſe tire de mille difficultés, l'on n'aille pas s'imaginer qu'il ait donné dans l'opinion de ces anciens Pythagoriciens & autres ſemblables, ou dans celle de Flud, puiſqu'il réfute l'une & l'autre comme très-ridicules, & indignes d'un Philoſophe de bon-ſens. Bernier, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 117.

Hipocrate ſembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui eſt répendue par-tout le monde. Ce ſyſtême approchoit de celui de Spinoſa ; car Hippocrate croyoit que l'ame n'étoit autre choſe que le *calidum innatum*, ou la *chaleur naturelle*. Je crois que le paſſage qui ſuit preuve mon ſentiment.

nous ferions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, si la révélation ne déterminoit notre croyance. Elle est même contraire à l'opinion la plus probable; & si nous pensons que le monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choses aient été faites, c'est la foi seule qui nous y contraint, & qui tient notre esprit captif, prêt à se révolter contre des idées qui lui paroissent fausses, lorsqu'il veut les examiner.

Comment donc les anciens Philosophes se seroient-ils accordés sur la création du monde, puisque, malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne sont point d'un sentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au sens littéral de la *Genese*, & soutiennent que Dieu employa six jours effectifs dans la construction du monde. Les au-

Δοκέει δὲ μοι τὸ καλεόμενον θερμὸν ἀθάνατον εἶναι, καὶ πάντα εἰδέναι, καὶ ὁρᾶν, καὶ ἀκούειν, καὶ τὰ ἐόντα πάντα, καὶ τὰ ἐπόντα, καὶ τὰ μέλλοντα, γίνεσθαι.

Quod *calidum* vocamus, id mihi immortale esse videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, scireque omnia, tum præsentia, tum futura. *Hippocrates de Carn.* p. 249.

tres au contraire, prétendent qu'il a été créé tel qu'il eſt, dans un ſeul inſtant, & que Moyſe n'a fait la diſtinction de journées que pour s'accommoder à la foibleſſe du Peuple Juif, qui, ſortant de la captivité d'Egypte, n'eût pu comprendre un myſtere auſſi grand & auſſi ſurprenant, ſi l'on n'y eût obſervé quelque ordre. Il eſt facile, ajoutent ceux qui ſoutiennent cette opinion, de voir le deſſein de Moyſe; car après qu'il a énuméré ſéparément les choſes qui furent créées en ſix jours divers, il les réduit enſuite toutes à une ſeule journée, ou plutôt à un ſeul inſtant fixe. *En ce jour-là*, dit-il, *Dieu fit le Ciel & la Terre, & l'Herbe des Champs, &c.* (1). Ce ſentiment a été embraſſé & ſoutenu par de grands hommes, & même par un des plus illuſtres Peres de l'Egliſe (2). Il y a même eu des Juifs qui l'ont adopté, & Philon, Auteur d'une grande réputation, & habile dans la connoiſſance de la Loi Judaïque, a traité de ridicule l'opinion qui admet la diſtinction des journées, qui n'eſt rappor-

1 *Geneſ.* Chap. I.
2 Auguſt. de Civit. Dei. Lib. II. Chap. VI.

tée par Moyſe que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de génération (1).

Les Docteurs qui veulent qu'on croie exactement la création comme elle eſt marquée dans la *Geneſe*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner des explications aux choſes qui ſont déja clairement expliquées; qu'il étoit auſſi aiſé au Peuple Juif de penſer que Dieu avoit fait le monde dans un inſtant, que dans ſix jours; que lorſqu'on avoit aſſez de ſoumiſſion pour croire que de rien on pût faire quelque choſe, on n'en manquoit pas pour le temps que demandoit cette génération, & que les Juifs, ayant déja une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impoſſible à ſa puiſſance, dont ils avoient vu des effets ſurprenants dans la ſubmerſion de l'armée de Pharaon.

Cette diſpute ne faiſant rien au fond de la Religion, chacun peut indifféremment embraſſer le ſentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant, je crois qu'à examiner avec un eſprit Phi-

1 Philo Judæus, Allegoriar. *Lib.* I.

losophique ces différentes opinions, celle de la Création dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan du temps & de la matiere pour perfectionner un ouvrage. Il n'a qu'à dire que la *Lumiere se fasse*, & *la Lumiere est faite*. *Fiat Lux, & Lux facta est.* C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée que paroît la puissance du Créateur. D'ailleurs, Moyse dit que le soleil ne fut fait que le quatrieme jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction des jours, avant même que le jour fût? Car les jours ne subsistoient pas avant le cours du soleil. A ces raisons un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. *Si Dieu*, diroit-il, *eût créé le Monde piece à piece, & dans des intervalles différents & séparés, cette opération divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut; car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoient à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce*

que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la matiere, ne pouvant y avoir de vuide dans la nature.

C'eſt-là ce que nous examinerons dans la ſuite : & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles queſtions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déja parcourues.

§. VIII.

Des premiers Principes des choſes.

TOus les Philoſophes ont penſé différemment ſur les premiers principes, ou les premieres parties actives de la matiere ; ou, ſi l'on veut, ſur la premiere matiere des choſes. Cette queſtion a été très-agitée, & fort peu éclaircie.

Héraclite (1) & Hippias (2) ont cru

1 Καὶ τὰ ἐπὶ μερους δὲ αὐτῷ ὧδε ἔχει τὰ δογματα. Πῦρ εἶναι στοιχεῖον, καὶ πυρὸς ἀραιώσει καὶ πυκνώσει γινόμενα.

Jam vero per partes digeſta ſic ſe habent ejus decreta. Ignem Elementum eſſe dicit, igniſque viciſſitudine, tum raritate, tum denſitate conſtare,

que le feu étoit le ſeul principe de toutes les choſes naturelles ; qu'il les avoit produites, & qu'il devoit dans la ſuite les embraſer & les détruire.

Anaximene (3) & Diogene (4) Apollinaire diſoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cauſe de ſa ſoupleſſe & de ſa flexibilité, étoit capable de prendre toutes ſortes de formes.

Thalès Miléſien vouloit (5) que tout

quæ fiunt omnia. *Diog. Laert. de Vit. clarorum Philoſophorum*, Lib. IX. Segm. 8.

2 Ἱππασος, Μεταποντινος. Alii crotoniatem faciunt. *Jamblicus de Vitâ Pythagoræ*, c. 18. Τὸν δὲ Ἵππασον, οἱ μὲν, Κροτωνιάτην φασίν, οἱ δὲ, Μεταποντῖνον. Ignem pro Deo coluit. *Ægid. Menagii in Laert. Obſervationes*, Segm. 80. Lib. VIII.

3 Οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον, κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστρα οὐχ' ὑπεργῆς, ἀλλὰ περὶ γῆν. Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri ſidera non ſupra terram, ſed circa terram. *Diog. Laert. de Vit. Philoſ.* Lib. II. Segm. 3.

4 Στοιχεῖον εἶναι τὸ ἀέρα κοσμους ἀπείρους. καὶ κενὸν ἄπειρον· τὸν τε ἀέρα, συγκρίμενον καὶ ἀραιούμενον, γενητικον εἶναι τῶν κόσμων. Elementum eſſe aërem ; mundos infinitos ; & inane infinitum : denſumque aërem ac rareſcentem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non ſit fieri, neque in id quod non ſit, corrumpi *Id.* ibid.

5 Ἀρχὴν δὲ τῶν ὄντων ὑπεστήσατο ὕδωρ.

dût ſon origine à l'eau, parce que ſans l'humide, qui lie & entretient toutes les choſes animées, elles meurent & ſe diſſolvent.

Héſiode dit (1) que la terre, ſortie du Chaos, eſt le principe de toutes choſes. Il ajoute qu'elle eſt l'épouſe du Ciel, & il explique poëtiquement ſes productions, cauſées par les influences céleſtes.

Principium omnium aquam eſſe dixit. *Id.* Lib. I. Segm. 27.

1 Ἤτοι μὲν πρῶτιστα Χάος γένετ'· αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖα εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου.
Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,
Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.
Λυσιμελὴς, πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων
Δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ ἐγένοντο.
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγένοντο.

Diogene (1) de Babylone, dans un Ouvrage intitulé *Minerve*, & qui n'eſt

Οὔς τέκε κυσσαμένη, Ἐρέβει φιλότητι μιγεῖσα.
Γαῖα δὲ τὸν πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόεντ', ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι.
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.

Primo omnium quidem Chaos fuit, ac deinde
Tellus lato pectore prædita, omnium ſedes tuta ſemper
Immortalium, qui tenent juga nivoſi Olympi,
Tartaraque tenebricoſa in receſſu terræ ſpacioſæ:
Atque Amor, qui pulcherrimus inter immortales Deos,
Solvens curas, & omnium Deorum omniumque hominum,
Domat in pectoribus animum, & prudens conſilium.
Ex Chao vero Erebuſque nigraque Nox editi ſunt:
Ex Nocte porrò Ætherque & Dies prognati ſunt:
Quos peperit, ubi concepiſſet, Erebo amore mixta.
Tellus verò primum quidem genuit parem ſibi
Cœlum ſtellis ornatum, ut ipſam totam obtegat,
Utque eſſet beatis Diis ſedes tuta ſemper.

Heſiodi Deorum Generat. Verſ. 118. & ſeq.

1 Quem (Chryſippum) Diogenes Babylonius conſequens in eo Libro, qui inſcribitur *de Minervæ* partum Jovis ortumque Virginis ad Phyſiologiam traducens, dejungit à fabula. *Cicer. de Nat. Deor.* Liv. I. Cap. XV.

point parvenu juſqu'à nous, ne raiſonnoit guere plus conſéquemment qu'Héſiode. Il prétendoit expliquer phyſiquement, & d'une maniere qui n'eût rien de commun avec la fable, l'enfantement de Jupiter, & la naiſſance de cette Déeſſe.

Empedocle fut un des (1) premiers Philoſophes qui diſtinguerent les quatre Eléments, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre, auxquels il ajouta deux facultés ou puiſſances naturelles, qu'il nommoit *accord* & *diſcord*. L'accord ſervoit à l'union & à la génération de choſes, le diſcord à leur ruine & à leur deſtruction.

Xénophanes (2) & Meliſſus (3)

1 Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. Φιλίαν τε ἢ συγκρίνεται καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi viſa ſunt ac placita. Elementa eſſe quatuor; ignem, aquam, terram, aërem: amicitiamque, qua copulentur, & diſcordiam, qua diſſideant. *Diog. Laert.* Lib. VIII. Segm. 76.

2 Xenophanes ... unam eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum uſquam, & ſempiternum conglobata figura, *Cicer. Quæſt. Acad.* IV. 37.

3 Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἄπειρον εἶναι, καὶ ἀκίνητον, καὶ ἕν, ὅμοιον ἑαυτῷ καὶ πλῆρες.

croyoient que tout ce qui étoit dans l'Univers, n'étoit qu'une même choſe infinie, & Parménide (1) une choſe finie. Pluſieurs Ecrivains qui ont parlé du ſyſtême de ces deux premiers Philoſophes, ont cru que le ſeul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais ſi cela étoit, Xénophanes & Meliſſus n'auroient établi aucuns premiers principes des choſes, parce qu'ils n'euſſent parlé que de la premiere cauſe des cauſes, tant des choſes naturelles que des ſurnaturelles.

Anaxagoras (2) Clazoménien diſoit que toutes les choſes étoient engendrées par de petites particules, ou de petits corpuſcules tous ſemblables, qui, ve-

Univerſum infinitum eſſe, & immutabile, atque immobile; & unum ſibi ipſi ſimilé ac plenum. *Diog. Laert.* Lib. IX. Segm. 24.

1 Ce principe unique & fini étoit le ſoleil, s'il faut en croire Cicéron, & un habile Commentateur de Diogene Laërce. *Cicero in Lucullo*, dit-il, *ſolum ignem principium ab eo poſitum nominat. Parmenides*, inquit, *ignem qui moveat terram*, quæ ab eo formetur. *Sed de principio efficiente tantummodo locutus eſt.* Aldob. in Vit. Parmenid. Diog. Laërt. *Lib. XI. Segm.* 21.

2 Anaxagoras inquit materiam infinitam, ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas; eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina. *Cicer. in Quæſt. Acad.* Lib. II.

nant à ſe joindre & à ſe ramaſſer enſemble, produiſoient toutes les choſes.

Archélaüs (1) Athénien, a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faiſoit ſes différentes opérations ſuivant qu'il étoit rare, atténué, épaiſſi, ou condenſé.

Zareta Chaldéen (2) ſoutenoit que la lumiere & les ténebres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choſes du Monde étoient engendrées. Ce ſentiment étoit le germe, ou plutôt l'ébauche du ſyſtême de Robert Flud, dont je vous ai déja parlé.

Œnopides (3) admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hippias (4), Régien, le feu & l'eau, & Onomacrite (5), le feu, l'air & l'eau.

1 Archelaüs, fils d'Apollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini, & la raréfaction & condenſation d'icelui, dont l'un eſt le feu, & l'autre eſt l'eau. *Plutarq.* des Opinions des Philoſoph. *Liv. I. Chap.* 3. Je me ſers de la traduction d'Amiot.

2 Zareta Chaldéen a eſtimé que la lumiere & les ténebres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choſes du Monde étoient engendrées. *Duplein*, Phyſiq. ou Science des choſes naturelles, &c. *Liv. II. Chap. I. pag.* 44.

3 Id. *idid.*

4 Id. *ibid.*

5 Id. *ibid.*

Pythagore prétendoit (1) que les principes des choſes naturelles conſiſtoient

1 Ἀρχὴν μὲν τῶν ὅλων μονάδα.

Principium quidem omnium eſſe unitatem. Diog. Laert. in Vit. Pythag. *Segm.* 28. Ceux qui ne connoiſſent que médiocrement les Philoſophes anciens, me ſauront bon gré de placer ici un paſſage de Plutarque, qui les mettra parfaitement au fait des ſentiments de Pythagore ſur les principes des choſes. Je me ſervirai de la Traduction d'Amiot : je ne puis rien donner de meilleur ni de plus fidele à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent point le Grec.

Pythagoras, fils de Mneſarchus, natif de l'Iſle de Samos, le premier qui a donné le nom à la Philoſophie, a tenu que les principes des choſes étoient les nombres, & les ſymmétries, c'eſt-à-dire, convenances & proportions qu'ils ont entre-eux, leſquelles il appelle autrement harmonies : & puis les compoſés de ces deux Elements qu'on dit Géométriques. Derechef il met encore entre les principes, l'un & le deux indéfini; & tend l'un de ces principes à la cauſe efficiente & ſpécifique, qui eſt l'entendement, c'eſt à ſavoir Dieu; l'autre à la cauſe paſſive & matérielle, qui eſt ce Monde viſible. Davantage, il eſtimoit que dix étoit toute la nature du nombre, pour ce que les Grecs & les Barbares tous comptent juſques à dix, puis quand ils ſont arrivés juſques à la dixaine, ils retournent derechef à l'unité. Et outre diſoit encore, que toute la puiſſance de dix conſiſte en quatre, c'eſt-à-dire, au nombre quaternaire; & la cauſe pourquoi, c'eſt que ſi l'on recommence à l'un, & que ſelon l'ordre des nombres on les ajoute juſques au quatre, on fera le nombre de dix, & ſi on ſurpaſſe le quaternaire, auſſi ſurpaſſera-t-on la dixaine; comme, ſi on met un & deux enſemble, ce ſont trois & trois avec ſont ſix, & quatre après ſont dix; de ſorte que tout le nombre, à le prendre d'un à un, giſt en dix, & ſa force & puiſſance en quatre. Et

dans l'harmonie ou la convenance des nombres, dont il établiſſoit la perfec-

pourtant les Pythagoriens ſouloient jurer, comme par le plus grand ſerment qu'ils euſſent ſu faire, par le quaternaire.

Par le Saint Quatre, éternelle nature
Donnant à l'ame humaine, je te jure,

Et notre ame, dit-il, eſt compoſée de nombre quaternaire; car il y a l'entendement, ſcience, opinion & ſentiment, dont procede toute ſcience & tout art, & dont nous-mêmes ſommes appellés raiſonnables. Car l'entendement eſt l'unité pour ce qu'il ne connoît & n'entend que par un: comme, y ayant pluſieurs hommes, les particuliers, un à un, ſont incompréhenſibles par ſentiment, attendu qu'ils ſont infinis: mais nous comprenons en penſée, cela ſeul homme, & en entendons un ſeulement, auquel nul n'eſt ſemblable; car les particuliers, qui les conſidéreroient à part, ſont infinis; ainſi toutes eſpeces & tous genres ſont en unité: & pourtant, quand on demande de chaque particulier que c'eſt, nous en rendons une telle définition en général: c'eſt un animal raiſonnable, apte à diſcourir par raiſon; ou bien, animal apte à hennir. Voilà pourquoi l'entendement eſt unité, par laquelle nous entendons cela. Mais ſe deux & le nombre binaire, indéfini, eſt à bon droit ſcience; car toute démonſtration & toute probation eſt une ſorte de ſcience, & davantage, toute maniere de ſyllogiſme, ou ratiocination, collige & infere une concluſion qui étoit douteuſe, de quelques propoſitions confeſſées, par où elle démonſtre facilement une autre choſe, dont la compréhenſion eſt ſcience; par ainſi appert-il que ſcience vraiſemblablement eſt le nombre binaire. Mais opinion à bonne raiſon ſe peut dire le nombre ternaire de la compréhenſion, pour ce que l'opinion eſt de pluſieurs. Or le ternaire eſt nombre de multitude, comme quand le Poëte dit, *ô Grecs heureux trois fois.* C'eſt

tion à la dixaine, parce qu'après avoir compté juſqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain temps plus de vogue que toutes les autres.

Mochus Phénicien, qui vivoit du temps de la guerre de Troye, Leucippe, Démocrite, Epicure (1), Lucrece, & de

pourquoi Pythagoras ne faiſoit point eſtime du trois ; la ſecte duquel a été appellée Italique, pour autant que Pythagoras ne pouvant ſupporter la tyrannique domination de Policrates, ſe partit de Samos, qui étoit ſon pays, & s'en alla tenir ſon Ecole en Italie. *Plutarque*, des Opinions Philoſophiques, *Chap. III. Liv. I. de la* Traduction d'Amiot.

1 Je placerai ici un paſſage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philoſophes anciens ſur les atômes ; afin que dans la ſuite de cet Ouvrage on puiſſe juger plus aiſément des corrections & des augmentations que les *Atomiſtes* modernes ont faites aux ſyſtêmes qu'ils ont ſuivis ; je continuerai à me ſervir de la Traduction d'Amiot. Epicurus, fils de Neocles Athénien, ſuivant l'opinion de Démocritus, dit que les principes de toutes choſes ſont les Atômes, c'eſt-à-dire, corps indiviſibles, perceptibles par la raiſon ſeulement, ſolides ſans rien de vuide, non engendrés, immortels, éternels, incorruptibles, qu'on ne ſauroit rompre, ni leur donner autre forme, ni autrement les altérer, & qu'il ne ſont perceptibles ni compréhenſibles que par la raiſon, mais qu'ils ſe meuvent en un infini, & par un infini, qui eſt le vuide, & que ces corps ſont en nombre infini, & ont ces trois qualités, figure, grandeur & poids. Demo-

nos jours le fameux Gaſſendi, crurent que les atômes, qui ſont de petits corpuſcules, indiviſibles pour leur dureté, & indiviſibles par leur extrême petiteſſe, étoient les parties actives de la matiere, & ſes premiers ouvriers.

Zénon (1) & Chryſippe diſoient que

critus en mettoit deux, grandeur & figure, mais Epicurus y ajouta pour le troiſieme le poids; car il eſt, diſoit-il, force que ces corps-là ſe meuvent par la percuſſion du poids, car autrement ne ſe mouveroient-ils pas; & que les figures de tels corps étoient incompréhenſibles, & non pas infinies, pour ce qu'ils ne ſont ni de forme de hameçon, ni de fourche, ni de hannelets, d'autant que telles figures ſont fort fragiles; & les Atômes ſont tels, qu'ils ne peuvent être ni rompus ni altérés, & ont certaines figures qui ſont, & s'appellent Atômes, c'eſt-à-dire, indiviſibles, non pour ce qu'ils ſoient les plus petits, mais pour ce qu'on ne les peut mespartir, d'autant qu'ils ſont impaſſibles & qu'ils n'ont rien qui ſoit ce vuide, tellement que qui dit Atôme, il dit infragible, impaſſible, n'ayant rien de vuide. Et qu'il y ait des Atômes, il eſt tout apparent, parce qu'il y a des Eléments éternels, des corps vuides, & d'unité. *Plutarque* des Opinions Philoſophiques, *Chap. III.*

1 Οὐσίαν δὲ φασὶ τῶν ὄντων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσικῶν· καὶ ἔστιν. ὕλη δὲ ἐστὶν ἐξ ἧς ἑτεροιοῦσθαι γίνεται. καλεῖται δὲ διχῶς, οὐσία τις καὶ ὕλη, ἥτις τῶν πάντων, καὶ ἣ ἐπὶ μέρους. ἡ μὲν οὖν τῶν ὅλων, καὶ τις πλείων καὶ ἐλάττων γίνεται.

Dieu & la matiere étoient les vrais principes de la Nature. Ce ſyſtême étoit ce-

Porro rerum omnium ſubſtantiam, primam materiam dicunt, ut & Chryſippus in primo Rerum Naturalium, & Zeno. Eſt autem materia ex qua quidvis fit. Appellaturque dupliciter ſubſtantia & materia, cum univerſorum, tum ſingulorum. Et univerſorum quidem materia neque major neque minor efficitur; ſingulorum autem & major & minor. *Diogen. Laert.* Lib. VII. Segm. 150.

Cicéron explique parfaitement le ſyſtême des Stoïciens. On voit clairement par ce qu'il fait dire à l'Epicurien Vellius, que Zenon, Chryſippe, & tous ceux de leur Secte croyoient qu'il y avoit un eſprit répandu dans toute la matiere qui la vivifioit, & que de même que les aſtres, les hommes, les animaux étoient de ſimples modifications de la matiere, de même auſſi les ames étoient des modifications de l'ame univerſelle de cette matiere générale. Rien n'en eſt plus reſſemblant au Spinoſiſme. Zenon, dit Cicéron, " veut que Dieu ſoit l'éther: comme ſi un être inſenſible pouvoit être Dieu, & que la Divinité dût n'entendre ni nos prieres, ni nos vœux, ni nos ſouhaits. Dans un autre endroit le même Zenon dit qu'une eſpece d'intelligence répandue dans tous les êtres, a le pouvoir d'agir d'une maniere divine. Il veut auſſi que ce ſoit la même choſe des aſtres, des années, des mois, des ſaiſons; & lorſqu'il explique la Théologie d'Heſiode, il renverſe & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni Veſta, ni aucune autre Divinité; mais il prétend que ce ſont des noms qu'on a donnés à des êtres inanimés, pour marquer leurs attributs. „ Zeno.... æthera Deum dicit, ſi intelligi poteſt nihil ſentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris, rationem quandam, per omnem naturam rerum pertinentem, vim divinam eſſe affectam putat. Idem aſtris hoc idem

lui de Spinoſa, mal développé, & couvert par de belles expreſſions.

Socrate & Platon admirent trois principes, (1) Dieu, l'idée & la matiere.

tribuit, tum annis, menſibus, annorumque mutationibus. Cum verò Theologiam Heſiodi interpretatur, tollit omnino præceptas inſitaſque cognitiones Deorum; neque enim Jovem, neque Veſtam, neque quemquam qui ita appellatur, in Deorum habet numero; ſed rebus inanimis atque mutis, per quandam ſignificationem, hæc docet tributa nomina. *Cicer. de Nat. Deor.* Lib. I. Cap. XIV.

Ce que dit Cicéron, en parlant des opinions de Chryſippe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le ſyſtême des Stoïciens & celui de Spinoſa. " Chryſippe, *fait il dire à Velleius*, aſſure que la Divinité conſiſte dans la raiſon, dans l'intelligence, dans l'ame de toute la Nature Dieu, *ſelon lui*, c'eſt le Monde & l'eſprit dont il eſt vivifié; c'eſt cette partie ſupérieure qui forme ſon ame, ſon intelligence; c'eſt le principe qui agit ſur tous les êtres, qui les conſerve tous, c'eſt le deſtin, c'eſt le feu, c'eſt l'éther, ce ſont auſſi les autres Eléments dont il eſt le principe; c'eſt le ſoleil, la lune, les aſtres: enfin c'eſt tout l'Univers. „ Chryſippus... ait... vim divinam in ratione eſſe poſitam, & univerſæ naturæ animo atque mente: ipſumque Mundum Deum dicit eſſe, & ejus animi fuſionem univerſam; tum ejus ipſius principatum, qui in mente & ratione verſetur, communemque rerum naturam, univerſa atque omnia continentem, tum talem vim, & neceſſitatem rerum futurarum; ignem præterea, & eum quem antea dixi æthera, tum ea quæ natura fluerent atque manerent, ut & aquam & terram, & aëra, ſolem, lunam, ſidera, univerſitatem rerum quæ omnia continentur. *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

(1) Socrates, fils de Sophroniſcus, Athénien, &

Par l'idée, ils entendoient une certaine eſſence incorporelle, qui étoit l'entendement de Dieu lui-même, par le moyen duquel il produiſoit toutes choſes. Ce ſyſtême eſt très-obſcur; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entiérement, on n'en a pu venir à bout (1). Car qu'eſt-ce que cette idée, ou

Plato, fils d'Ariſton, Athénien auſſi (car les opinions de l'un & de l'autre, de quelque choſe que ce ſoit, ſont toutes unes) mettent trois principes, Dieu, la matiere & l'idée. Dieu eſt l'entendement univerſel; la matiere, le premier ſujet ſuppoſé à la génération & corruption; l'Idée, une ſubſtance incorporelle, étant en la penſée & entendement de Dieu, l'entendement du Monde. *Plutarque, des Opinions Philoſophiques*, Chap. III.

(1) Le premier eſt le Dieu ſuprême, à qui les deux autres doivent honneur & obéiſſance, d'autant qu'il eſt leur Pere & leur Créateur. Le ſecond eſt le Dieu viſible & le Créateur du Monde. Le troiſieme ſe nomme *le Monde*, ou *l'Ame qui anime le Monde*, à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au ſecond, qu'il nomme auſſi *le Verbe*, *l'Entendement*, ou *la Raiſon*, il concevoit deux ſortes de Verbes, l'un qui a réſidé de toute éternité en Dieu, par lequel Dieu renferme de toute éternité dans ſon ſein toutes ſortes de vertus, faiſant tout avec ſageſſe, avec bonté, avec puiſſance; car, étant infiniment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe, qui eſt le Verbe externe & proféré, n'eſt autre choſe, ſelon lui, que cette ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein, ou qu'il engendra pour en former l'Univers. C'eſt dans cette vue que Mercure Triſmegiſte a dit que le Monde eſt conſubſtantiel à Dieu. Souverain,

cet entendement divin, distinct de la Divinité, que Platon appelle le Dieu visible, qui est inférieur au Dieu suprême ? Quoique les premiers Peres de l'Eglise eussent adopté la plupart des sentiments de ce Philosophe sur l'Etre éternel, comme Orthodoxes, le plus illustre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de soutenir qu'il résulte un plus grand nombre de Divinités du système de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde son opinion sur un passage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platonisme (1).

Platonisme dévoilé, pag. 82. *Ce système est aussi confus & embrouillé que le* Talmud. *Il est même un peu dans le goût de certains Chapitres de* l'Alcoran, *qui sont presque aussi inintelligibles. On peut consulter* Bayle, *dans le premier Tome de la* Continuation de ses Pensées diverses, *qui rapporte aussi ce même passage.*

1 Avez-vous jamais rien lu de plus monstrueux ? Ne voilà-t-il pas le Monde formé d'une substance que Dieu poussa hors de son sein ? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux ? Et ne faut-il pas se diviser en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées ? N'avez-vous pas par là toutes les monstruosités de l'ame du Monde ? Plus de guerres entre les Dieux, que dans les écrits des Poëtes ; Les Dieux auteurs de tous les péchés des hommes ; Les Dieux qui punissent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire. Bayle, *Continuation des Pensées diverses*, Tom. I. pag. 346.

Ariſtote (1) établit trois premiers principes, la matiere, la forme & la privation. Son opinion a été ſuivie pendant long-temps, & même juſques à nos jours, avec autant de ſoumiſſion qu'on en avoit pour la Révélation. Tout homme qui auroit oſé contredire au moindre ſentiment de ce Philoſophe, eût paſſé pour un ignorant ou un novateur. Cependant bien des gens de bon ſens ſentoient & comprenoient que les premiers principes d'Ariſtote étoient auſſi incertains que ceux des autres, & peut-être même plus ridicules. Car, qu'y a-t-il de plus abſurde que de faire entrer le néant pour principe des choſes naturelles? & qu'eſt-ce que la *privation*, priſe comme Ariſtote l'entend, qu'un *rien*, un *non-être* (2), enfin le *néant*?

1 Ariſtote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes la forme, la matiere, & la privation : pour Eléments, quatre : & pour le cinquieme, le corps céleſte, étant immuable. Plutarque, *des Opinions Philoſophiques*, Chap. III. Liv. I.

2 Il eſt bon de remarquer en paſſant, que, quoique les Commentateurs de Conimbre diſtinguent la privation de la négation, ils conviennent cependant que la privation n'eſt qu'un être de raiſon : c'eſt ce qu'on doit conclure de leurs diſcours.

Secundo accipiuntur, ut diximus, ad imitationem formæ realis, expellentis aliam ſibi oppoſitam.

Michel de Montaigne, qui, n'en déplaise aux Scholastiques, avoit autant de justesse & de génie que ce Philosophe, fit l'horoscope de ses principes dans un temps où chacun étoit très-persuadé de leur vérité. " Avant, *dit-il*, que les » principes qu'Aristote a introduits, » fussent en crédit, d'autres principes » contentoient la raison humaine; » comme ceux-ci nous contentent à » cette heure. Quelles lettres ont ceux-» ci, quel privilege particulier, que le » cours de notre invention s'arrête à » eux, & qu'à eux appartient pour tout

à subjecto; qua ratione non existunt, nisi cum mente concipiuntur, & idcirco participant *naturam entis rationis*. Quod attinet ad discrimen inter privationem & negationem, fatemur illud non esse absolutè & simpliciter essentiale, propter rationem in argumento propositam, sed solùm aliquando. Id verò ut explicetur, advertendum est privationem, in eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, necessario concipi ad modum formæ in subjecto, cui talis potentia inest. At negatio, quia solùm dicit carentiam formæ, concipi potest vel in subjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel spatium imaginarium. Et quoniam existere per se, & in alio, sunt modi diversi, dicimus privationem & negationem habere essentiale distrimen, quando sic opponuntur, idque satis esse ut constituant membra distincta. *Commentari. Collegii Conimbricensis, &c.* Part. prima in Præfat. Porphir. Quæst. VI. Art. II. pag. 77.

» le temps à venir la poſſeſſion de notre » créance ? Ils ne ſont pas plus exempts » du boute-hors qu'étoient nos An- » ciens (1) ».

Ce que diſoit Montaigne, eſt arrivé. Gaſſendi a renouvellé (2) le ſyſtême des atômes d'Epicure, & Deſcartes a inventé la matiere ſubtile. Ces deux opinions, qui paroiſſent très-éloignées, à cauſe du Vuide qu'admet Gaſſendi, & que Deſcartes nie, ont pourtant quelque affinité enſemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choſes conſiſtent dans des corpuſcules extrêmement déliés. En ſup-

1 *Montaigne, Eſſais*, Liv. II. pag. 541.

2 Rurſus itaque notum eſt corporum alia eſſe concretiones, ſeu mavis, concreta, compoſitave corpora alia ex quibus concretiones, compoſitave corpora fiunt. Hæc autem, ſi prima ſimpliciaque ſint, primâ rerum materia ſunt. Dicunturque Principia, & à recentioribus etiam Elementa. Hujuſmodi autem Principia, ſeu omnium prima, ſimplicia, incompoſita corpora (ſive malis, corpuſcula) eſſe debent & inſectilia, nullave vi reſolubilia, ſive in ſe ipſis mutationis omnis expertia. Nimirum, ſi futura eſt ut in concretionum diſſolutionibus omnia in nihilum non intereant; ſeu conſiſtat perſeveretque plena quædam, ſeu vacui expers, ſolidaque ideo natura, quippe quæ, talis cum fuerit, non habeat qua parte aut quo modo fiſſuram admittat, ſicque diſſolvatur. *Syntagma Philoſoph. Epicur. P. Gaſſend.* Part. 2. Cap. IV. pag. 9. Edit. in-12.

poſant

poſant donc que ces petits corps ſont les parties actives de la Matiere, les premiers ouvriers dont elle ſe ſert, & les principes des choſes, je vais examiner s'ils peuvent ſe mouvoir ſans le Vuide, s'il eſt néceſſaire abſolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. IX.

De l'Eſpace & du Vuide.

LEs Philoſophes qui ſoutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette " un eſpace immatériel (1), infini-
" ment étendu de toutes parts en lar-
" geur, longueur & profondeur, com-
" me une table d'attente des produc-
" tions que Dieu peut tirer de ſa toute-

1 Jam univerſum ex inani & corpore conſtans, infinitum eſt. Id enim quod finitum eſt, extremum habet; quod verò extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, ſeu ex intervallo extra aſſumpto cerni poteſt. At univerſus ex alio quopiam extrinſecus non cernitur; quippe cum nihil ſit intervalli, ſeu ſpatii quod intra ſe ipſum non contineat, alioquin enim univerſum, niſi univerſum ſpatium contineret, non foret; quare neque habet extremum. Quod porro non habet extremum, id neque finem habet; quod verò finem non habet, id non finitum ſanè, ſed infinitum eſt. *Syntagma Philoſophiæ Epicuri*, Pet. Gaſſend. Part. 2. Cap. II. pag. 91. Edit. in-4°.

» puiſſance ». Ils diſtinguent donc deux ſortes d'étendue ou d'extenſion : l'une corporelle & matérielle, impénétrable, commune à tous les corps, l'autre incorporelle & pénétrable, qui ſert à recevoir ces mêmes corps, & qu'ils appellent, à cauſe de cela, eſpace local. Et pour définir plus clairement ces deux différentes étendues, la corporelle conſiſte, par exemple, dans la longueur, la profondeur & la largeur d'une liqueur contenue dans un vaſe, ou de l'air qui le remplit; & l'incorporelle, dans l'étendue qui reſteroit d'un côté à l'autre de ce même vaſe, ſi l'eau, l'air, & tout autre corps en étoit ôté, en ſorte qu'il n'y reſtât plus rien. Voilà les définitions des étendues différentes qu'admettent ceux qui croient qu'il y a des eſpaces immenſes, vuides de tous corps, au-delà des bornes du Monde. Suppoſons, diſent-ils, que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels, (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puiſſance de faire, ſi l'on ne ſuppoſe pas le corps infini, ce qu'on ne ſauroit faire ſans anéantir la Divinité, puiſqu'il y auroit pluſieurs Infinis) ſuppoſons donc que cet homme

étende son bras ; s'il peut le faire, il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant un espace sans corps : & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du Monde & de l'espace : ce qu'on ne sauroit comprendre, & qui ne peut se dire (1). Il faut donc qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou

1 Præterea si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad eas
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum
Invalidis utrum contortum viribus ire,
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse ?
Alterutrum fateare enim, sumasque necesse est . . .
Aut sive est aliquid quod prohibeat, officiasque
Quominus quos missum est veniat, finisque locet se,
Sive foras fertur, non est ea finis profecto.
Hoc pacto sequar, atque, eas ubicumque locarit
Extremas, quæram quid telo denique fiat ?
Fiet, uti numquam possit consistere finis.

Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 970. & seq.

plutôt eſt elle-même l'eſpace, il faut donc qu'elle ſoit infinie dans ſon étendue, & Dieu ſe trouve dans l'impoſſibilité de pouvoir créer & annihiler la moindre partie de cette ſubſtance : & cet Etre puiſſant, qui de rien a fait tout le monde, a borné lui-même ſi fort ſa puiſſance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Si, pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartéſien ſi Dieu ne pourroit point ôter l'air qui ſe trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne ſuccédât à ſa place, & faire que ces quatre murailles ne ſe briſaſſent point & reſtaſſent à leur place, il répond que cela ne ſe peut, & que, dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles ſe toucheroient mutuellement. " Si " vous demandez, *dit Deſcartes*, ce " qui arriveroit en cas que Dieu ôtât " tout le corps qui eſt dans un vaſe, " ſans qu'il permît qu'il en entrât un " autre, nous répondrons que les côtés " de ce vaſe ſe trouveroient ſi proches, " qu'ils ſe toucheroient immédiate- " ment; car il faut que deux corps s'en-

„ tre-touchent, lorſqu'il n'y a rien en-
„ tr'eux deux, parce qu'il y auroit con-
„ tradiction que ces deux corps fuſſent
„ éloignés, c'eſt-à-dire, qu'il y eût de
„ la diſtance de l'un à l'autre, & que
„ néanmoins cette diſtance ne fût rien;
„ car la diſtance eſt une propriété de
„ l'étendue, qui ne ſauroit ſubſiſter ſans
„ quelque choſe d'étendu (1) „.

Avant d'aller plus loin, & pour vous développer plus aiſément les deux différentes opinions des Gaſſendiſtes & des Cartéſiens ſur l'Eſpace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Deſcartes entend par l'eſpace ou l'étendue. La définition qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'eſſence de la Matiere.

§. X.

De l'Eſſence de la Matiere.

NOus ſaurons, *dit Deſcartes*, que la nature de la Matiere, ou du corps pris en général, ne conſiſte point en ce qu'il eſt une choſe dure, ou peſante, ou

1 Deſcartes, Principes de Philoſophie, *II. Part. pag. 73.*

colorée, ou qui touche nos sens de quelque autre façon; mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur(z).

Prenez garde, Madame, que, selon ce Philosophe, par-tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la Matiere: ainsi vous ne devez plus être surprise qu'il soutienne qu'un vase ne sauroit rester vuide de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puisque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, & que qui dit étendue, dit Matiere. Or Dieu ne peut changer l'essence des choses, il ne sauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne sauroit donc faire que l'étendue ne fût pas Matiere, puisque l'étendue en est l'essence & la principale qualité qui la constitue. Ainsi, Madame, selon Descartes, par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matiere, & il ne sauroit par conséquent y avoir aucun espace vuide de corps.

Gassendi définit autrement l'essence de la Matiere, il la fait consister dans

z Descartes, Principes de Philosophie, *II. Part. pag. 73.*

la ſolidité. " Puiſque nous concevons, „ *dit-il*, que deux parties ne demeu„ rent étendues, ſans ſe pénétrer & „ ſans ſe confondre en un ſeul & même „ lieu, que parce qu'elles ſe réſiſtent „ l'une à l'autre, & qu'elles ne ſe réſiſ„ tent que parce qu'elles ſont ſolides, „ dures & maſſives, je conclus qu'on „ doit faire conſiſter l'eſſence de la Ma„ tiere dans la ſolidité „. Or, Gaſſendi n'accorde cette dureté & cette ſolidité qu'aux principes matériels qui compoſent les corps que nous voyons, qui nous paroiſſent plus ou moins durs, ſelon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre les atômes, ou parties ſolides, dont ils ſont compoſés.

Vous voyez à préſent, Madame, qu'une partie des raiſons pour ou contre l'exiſtence du Vuide, prennent leur ſource de la définiton de l'eſſence de la Matiere. Car ſi l'extenſion eſt l'eſſence des corps matériels, il eſt certain qu'il ne peut point y avoir de Vuide, puiſque par-tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matiere. Que ſi au contraire, l'impénétrabilité & la dureté que ſuppoſe Gaſſendi, forment l'eſ-

ſence des corps, le Vuide devient très-aiſé à concevoir.

§. XI.

Des raiſons qu'ont les Carteſiens pour n'admettre que l'étendue corporele; & pour nier qu'il y ait du Vuide dans la Nature.

LEs Philoſophes appellent l'*eſſence du corps*, ce qui fait que le corps eſt ou n'eſt pas. Pour trouver cette eſſence, en formant des idées abſtraites, ils ont examiné leſquelles ils pourroient rejetter, ſans ceſſer cependant d'avoir l'idée du corps. Deſcartes & ſes diſciples ont cru qu'ils pouvoient le concevoir ſans aucune propriété que la ſeule étendue, qui par conſéquent faiſoit ſon eſſence. « Si nous examinons quelque corps que » ce ſoit, *dit ce Philoſophe*, nous pou- » vons penſer qu'il n'a en ſoi aucune de » ces qualités : & cependant nous con- » noiſſons clairement & diſtinctement » qu'il a tout ce qui le fait corps, pour- » vu qu'il ait de l'extenſion en longueur, » largeur & profondeur ; d'où il ſuit » auſſi que pour être, il n'a beſoin

„ d'elles en aucune façon, & que ſa na-
„ ture conſiſte en cela ſeul qu'il eſt une
„ ſubſtance, & qu'il a de l'extenſion.

Si la ſolidité & la dureté, ainſi que l'aſſure Gaſſendi, faiſoient l'eſſence du corps, il pourroit ſe faire que les corps perdiſſent leur eſſence, & par conſéquent ce qui les fait corps, & ſans quoi ils ne ſauroient l'être; car nous ne connoiſſons la dureté que par le moyen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs réſiſtent à nos mains lorſqu'elles viennent à ſe heurter, preſſer ou rencontrer. Or, ſi lorſque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent, ſe retiroient auſſi vîte comme nos mains avancent, nous ne ſentirons aucune dureté: cependant les corps qui fuiroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur eſſence, & n'en ſeroient pas moins ce qu'ils ſont. Il faut donc que leur nature ou leur eſſence ne conſiſte point dans la dureté & la ſolidité que nous ſentons quelquefois à leur occaſion, ni dans les autres qualités de ce genre.

On comprendra aiſément que la même étendue qui conſtitue la nature & l'eſſence du corps, conſtitue auſſi la nature & l'eſſence de l'eſpace, ſi l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la matiere. Suppoſons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on ſait ne point appartenir au corps : qu'on la réduiſe d'abord en poudre, & qu'on la prive de la dureté, elle ne ceſſera pas pour cela d'être corps ; qu'on lui enleve la couleur, elle le ſera de même : car il eſt des pierres ſi tranſparentes, qu'elles n'en ont aucune ; qu'on lui ôte la peſanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle ſera toujours corps ; qu'on lui enleve la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette eſpece, elle reſtera toujours corps ; & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, conſiſte en ce qu'on connoît diſtinctement qu'elle eſt une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou cette même reconnoiſſance, eſt parfaitement reſſemblante à celle que nous avons de l'eſpace, ſoit de celui qu'on nomme corpo-

rel, ſoit de celui qu'on appelle local & incorporel (1). Ainſi l'eſpace, ou le lieu intérieur, & le corps qui eſt compris dans cet eſpace, ne different entr'eux que par notre penſée.

Vous voyez à préſent, Madame, qu'il s'enſuit naturellement par la définition que les Cartéſiens font de la nature du corps, qu'il eſt impoſſible qu'il y ait du vuide; car ſelon eux il ne ſauroit y avoir dans tout l'univers d'eſpace incorporel, puiſque l'extenſion de l'eſpace, ou du lieu intérieur, n'eſt point différente de l'extenſion du corps (2).

1 En effet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur, qui conſtitue l'eſpace, conſtitue le corps; & la différence qui eſt entr'eux, ne conſiſte qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particuliere, que nous concevons changer de place avec lui, toutefois & quantes qu'il eſt tranſporté, & que nous en attribuons à l'eſpace une ſi générale & ſi vague, qu'après avoir ôté d'un certain eſpace le corps qui l'occupoit, nous ne penſons pas avoir auſſi tranſporté l'étendue de cet eſpace: à cauſe qu'il nous ſemble que la même étendue y demeure toujours pendant qu'il eſt de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de ſituation au regard des corps par leſquels nous les déterminons. Deſcartes, *Principes de Philoſophie*, II. Part. pag. 80.

2 Les mots de *lieu* & d'*eſpace* ne ſignifient rien qui differe véritablement du corps que nous diſons être en quelque place, & nous marquent ſeulement ſa grandeur, ſa figure & comme il eſt ſitué entre

Car, dès qu'une choſe eſt étendue en longueur, largeur & profondeur, ils diſent que c'eſt un corps & une ſubſtance matérielle, puiſqu'il eſt impoſſible que ce qui n'eſt rien, ait de l'extenſion. Ainſi ils concluent que l'eſpace qu'on

les autres corps : car il faut, pour déterminer cette ſituation, en marquer quelque autre que nous conſidérions comme immobile. Mais ſelon que ceux que nous conſidérons ainſi, ſont divers, nous pouvons dire qu'une même choſe en même temps change de lieu, & n'en change point. Par exemple, ſi nous conſidérons un homme aſſis à la poupe d'un vaiſſeau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaiſſeau, il nous ſemblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voyons qu'il demeure toujours en une même ſituation à l'égard des parties du vaiſſeau ſur lequel il eſt ; & ſi nous prenions garde aux terres voiſines, il nous ſemblera auſſi que cet homme change inceſſamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle-ci, & qu'il s'approche de quelqu'autre ; ſi outre cela nous ſuppoſons que la terre tourne ſur ſon eſſieu, & qu'elle fait préciſément autant de chemin du couchant au Levant, comme ce vaiſſeau en fait du levant au couchant ; il nous ſemblera derechef que celui qui eſt aſſis à la poupe, ne change point de lieu, pour ce que nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel ; & ſi nous penſons qu'on ne ſauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui ſoit véritablement immobile, ... nous conclurons qu'il n'y a point de lieu d'aucune choſe au monde qui ſoit ferme & arrêté ; ſinon entant que nous l'arrêterons en notre penſée. Deſcartes, *Principes de Philoſophie*, II. Part. pag. 82.

ſuppoſe vuide, étant étendu, il faut qu'il ſoit au contraire matériel, & par conſéquent qu'il n'y ait point de vuide. La nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain : or le vuide, s'il exiſtoit, ſeroit inutile ; donc il n'exiſte point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'univers ſemblent demander une parfaite *enchaînure* dans ſes parties : & ſon harmonie ſeroit interrompue, s'il y avoit du vuide entre les corps (1).

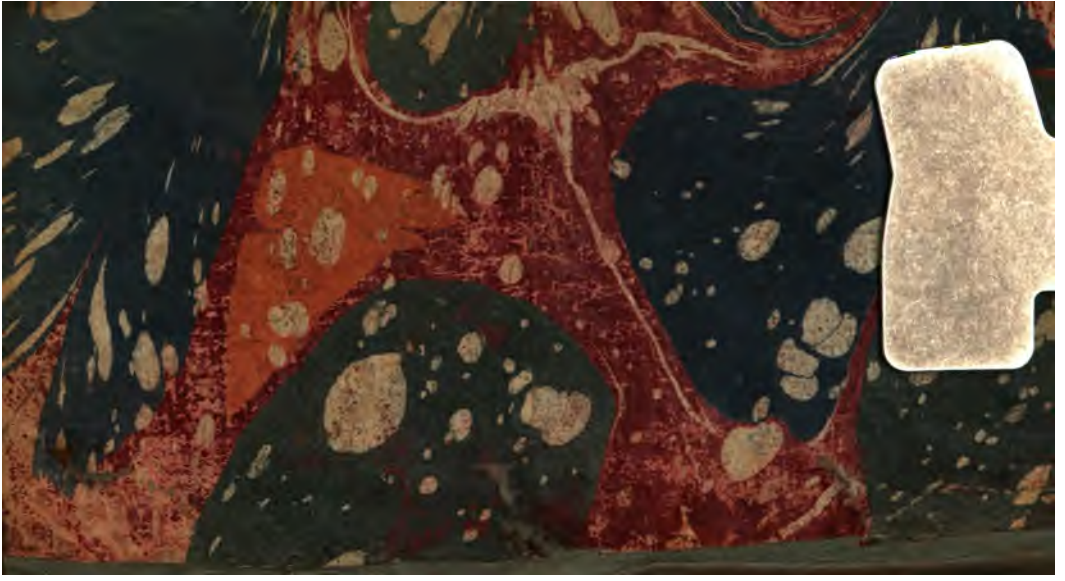
1 Mais tous corps ſont liés d'un ſi ferme aſſemblage,
Qu'il n'eſt rien vuide entr'eux. C'eſt pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne ſe peut écouler,
Qu'on n'ait d'un ſoupirail fait ouverture à l'air.
C'eſt pourquoi le ſoufflet, dont la bouche eſt bouchée,
Ne peut être élargi. C'eſt pourquoi l'eau cachée
Dans un vaſe bien clos, ne ſe glace en hyver.
La clepſydre ne peut les jardins abreuver,
L'on ferme ſa gargouille : & l'argentine ſource,
Qui dans le plomb creuſé fait ſon eſclave courſe,
Forçant ſon naturel, rejaillit vers les cieux.
Tant & tant à tous coups le Vuide eſt odieux.
Du Bartas, Poéſies, Liv. II.

Quelque vieux que ſoient ces vers, il ne ſont point indignes d'être cités. Ils diſent en peu de mots les principales expériences ſur leſquelles ſe fondent ceux qui nient la poſſibilité du Vuide.

Il répugne, & paroît contraire à la raiſon d'admettre un Etre, autre que Dieu, qui ſoit incorporel, éternel, immenſe, indépendant, incorruptible & incapable d'être détruit; & pour qu'un Philoſophe ſoit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne ſent point, qu'il ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'exiſtence par des raiſons auſſi convaincantes & auſſi claires que celles dont on ſe ſert pour démontrer la ſpiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu eſpace incorporel ou local. Et quel eſt l'homme enfin qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement humain n'en ayant jamais vu ni conçu que de ſolide & d'impénétrable? Quel eſt l'eſprit aſſez ſubtil, ou plutôt l'heureux Démon, qui puiſſe comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties? Eſt-il rien, en effet de plus répugnant, de plus abſurde, que d'être incorporel, & d'avoir des parties? Et lorſqu'on dit, pour excuſer ces erreurs, que l'eſpace eſt un être à ſa maniere, qui n'eſt ni ſubſtance, ni ac-

cident, & par conſéquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'aſſurer qu'*il n'eſt ni ſubſtance, ni accident, mais un être à ſa maniere*, il faut montrer que c'eſt réellement un être, & qu'il ſubſiſte véritablement.

Voilà, Madame, les principales raiſons des Cartéſiens &, des Philoſophes qui nient la poſſibilité du vuide. Quoiqu'elles ne ſoient point au-deſſus de toute contradiction, elles ſont cependant capables de jetter dans le doute les eſprits qui croiroient être les plus affermis dans le ſentiment qu'elles combattent. Je vais vous dire le plus diſtinctement qu'il me ſera poſſible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gaſſendiſtes: & vous déciderez vous-même quel eſt le parti dans lequel vous croyez qu'on puiſſe trouver la vérité.

Fin du premier Volume.

502531